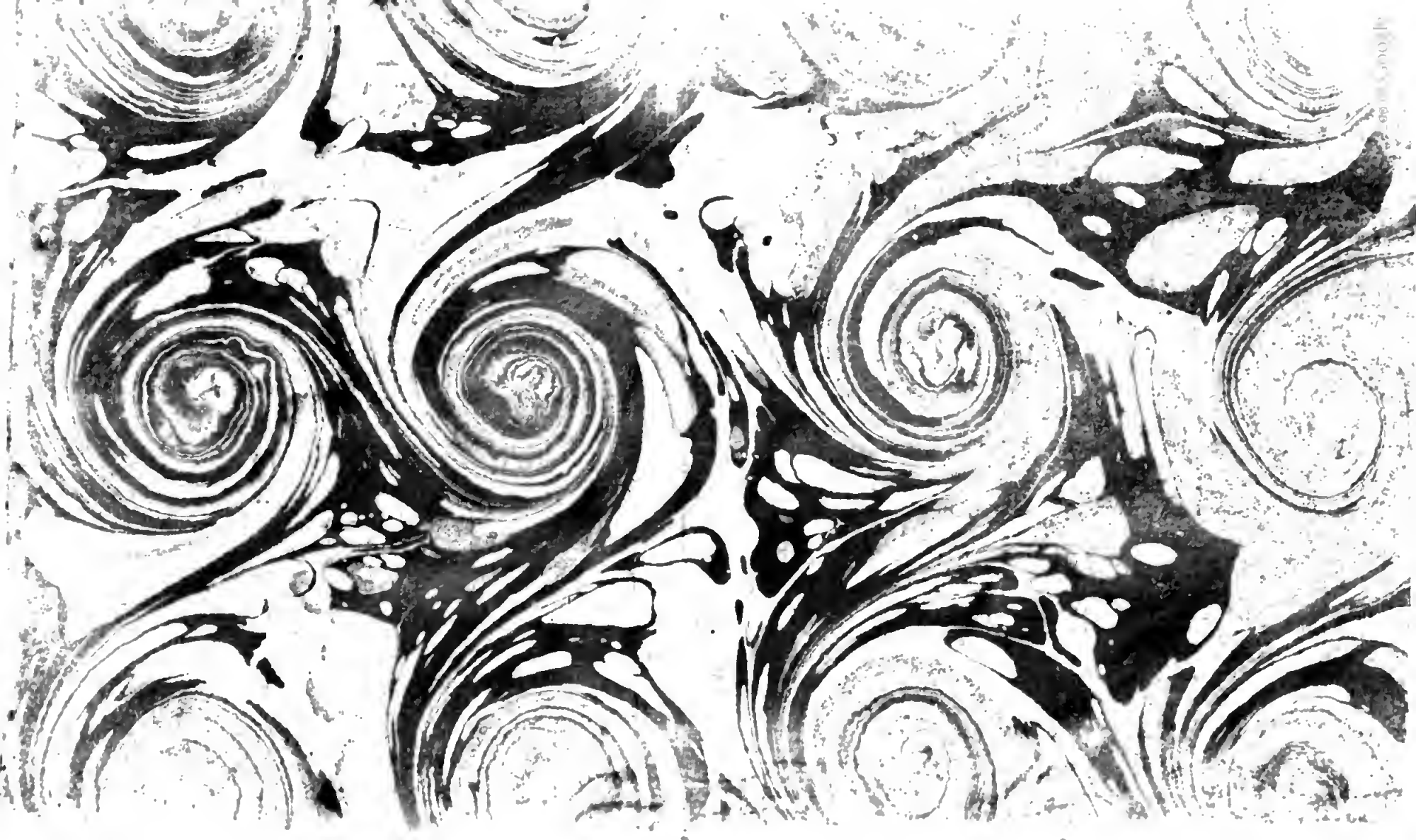


BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
RACC
DE MARINIS
A
359
NAPOLI

ŒUVRES

PHILOSOPHIQUES

DE

M. D. HUME.

TOME SECOND.

ŒUVRES

PHILOSOPHIQUES

DE

M. D. HUME;

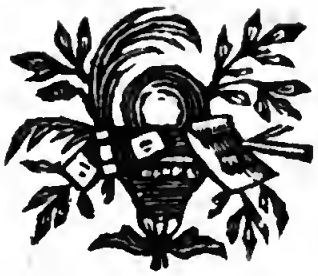
TRADUITES DE L'ANGLOIS.

TOME SECOND,

CONTENANT

Les quatre derniers Essais sur l'Entendement Humain & les quatre Philosophes.

NOUVELLE ÉDITION.



A LONDRES,

1788.

Biblioteca Nazionale NAPOLI

ESSAIS PHILOSOPHIQUES SUR L'ENTENDEMENT HUMAIN.

NEUVIEME ESSAI.

Sur la raiſon des bêtes.

Tous nos raiſonnemens concernant les choſes de fait, ſont fondés ſur une eſpece d'analogie, qui nous fait attendre de chaque cauſe les mêmes effets que nous avons vu réſulter de cauſes ſemblables. Lorſque les cauſes ſont entiérement ſimilaires; l'analogie eſt parfaite, & l'induction qu'on en tire

eſt regardée comme certaine & concluante. En voyant un morceau de fer, perſonne ne doute que ce métal n'y ait la même peſanteur ſpécifique, & la même cohéſion de parties, qu'on a remarquées dans tout autre morceau. A meſure que la ſimilitude des objets eſt moins exacte, l'analogie eſt moins parfaite, & l'induction moins concluante; la force de ces raiſonnemens eſt toujours proportionnée aux degrés de reſſemblance. C'eſt ainſi que les obſervations anatomiques, faites ſur un animal, ſont appliquées à tous les autres: ſi l'on prouve clairement que le ſang circule dans une grenouille, ou dans un poiſſon, il en naîtra une forte préſomption qu'il circule auſſi dans le reſte des créatures vivantes. L'uſage de ces obſervations analogiques s'étend juſques à la ſcience que nous traitons: ce ſera une autorité de ſurcroît pour toute théorie, deſtinée à expliquer les opérations de l'entendement, & la liaiſon des paſſions humaines, que d'arriver à la théorie requiſe pour expliquer les mêmes phénomenes dans les autres animaux. Nous allons faire cet eſſai ſur l'hypotheſe par laquelle nous avons tâché

de rendre raiſon des argumens fondés ſur l'expérience : il y a lieu d'eſpérer que ce nouveau point de vue confirmera les obſervations que nous avons déja faites.

Premiérement, il paroît évident qu'à bien des égards les bêtes s'inſtruiſent par l'expérience, auſſi bien que l'homme : & que, comme lui, elles inferent, les mêmes événemens des mêmes cauſes. C'eſt à l'aide de ce principe qu'elles ſe familiariſent avec les propriétés les plus communes des objets extérieurs, & que, dès leur naiſſance, elles accumulent, peu-à-peu, des connoiſſances ſur la nature du feu, de l'eau, de la terre, des pierres, des hauteurs, des profondeurs, &c., & ſur les effets qui en réſultent. L'ignorance & l'inexpérience des jeunes animaux ſe diſtingue manifeſtement de la ruſe & de la ſagacité des vieux, à qui de longues obſervations ont appris à éviter ce qui bleſſe, & à pourſuivre ce qui donne du plaiſir. Un cheval, exercé à la campagne, connoît les hauteurs qu'il peut franchir, & ne haſardera jamais un ſaut qui excede ſes forces. Le vieux lévrier, laiſſant la fatigue de la chaſſe au jeune, ſe

poſte de maniere à couper le lievre au paſſage : ce n'eſt pas ſur des conjectures qu'il agit ainſi ; c'eſt d'après l'obſervation & l'expérience.

Cette vérité eſt miſe encore dans un plus grand jour par les effets que produiſent l'éducation & la diſcipline ſur tous les animaux, qui, par des récompenſes & des punitions, diſpenſées à propos, peuvent être dreſſés aux actions les plus contraires à leur inſtinct, & à leurs penchans naturels. N'eſt-ce pas l'expérience qui rend le chien craintif, lorſque vous le menacez ou lorſque vous levez le fouet pour le frapper? N'eſt-ce pas l'expérience encore qui le fait répondre à ſon nom, & conclure de ce ſon arbitraire, que c'eſt lui que vous appelez plutôt qu'un de ſes camarades, & que vous l'appelez, en prononçant un mot d'une certaine maniere, d'un certain ton, & avec un certain accent ?

On doit obſerver que, dans tous ces cas, les animaux brutes concluent des faits qui ne frappent point immédiatement leurs ſens : que cette concluſion eſt entiérement fondée ſur l'expérience du paſſé ; & que ces créatures attendent des objets préſens les mêmes ſuites

qu'elles ont toujours expérimentées dans les cas ſemblables.

En ſecond lieu, il eſt impoſſible que cette induction ſoit fondée ſur une chaîne de raiſonnemens, par leſquels la bête concluroit que des événemens ſemblables doivent ſe trouver à la ſuite d'objets ſemblables, & que la marche de la nature demeure toujours réguliere à cet égard. S'il y avoit, en effet, de tels argumens, ils ſeroient trop abſtrus pour des intelligences auſſi imparfaites; & ce ne ſeroit pas trop de tous les ſoins & de toute l'attention d'un génie philoſophe, pour les découvrir. Ces inductions des animaux ne ſont donc pas le fruit du raiſonnement: celles des enfans ne le ſont pas davantage, & l'on peut y comprendre celles qui regardent les actions & les concluſions ordinaires du gros des hommes: enfin, celles des philoſophes eux-mêmes ſont du même ordre; ils ſont peuple dans la vie active, & ſe conduiſent par des maximes populaires. Il falloit que la nature ménageât un autre principe, d'un uſage plus prompt, & d'une application plus générale. L'induction des cauſes aux effets

étoit un acte d'une trop grande importance dans la vie, pour être confié à la marche lente & incertaine de l'argumentation. Si l'on pouvoit en douter à l'égard des hommes, au moins cela paroîtroit-il inconteſtable par rapport aux brutes. Or, cette vérité étant une fois fermement établie par rapport aux dernieres, toutes les loix de l'analogie nous font préſumer qu'elle doit être admiſe univerſellement, & ſans exception. C'eſt la coutume, & la coutume ſeule, qui engage les animaux à inférer les ſuites ordinaires de chaque objet qui frappe leurs ſens; c'eſt elle qui, à la préſence d'un objet, excite dans leur imagination cette conception forte & vive d'un autre objet, d'où naît le ſentiment que nous nommons *croyance*. Et l'on ne ſauroit expliquer autrement cette opération, ni dans les claſſes ſupérieures, ni dans les claſſes inférieures des êtres doués de ſenſations qui parviennent à notre connoiſſance (1).

(1) Tous nos raiſonnemens ſur les faits ou ſur les cauſes, dérivant uniquement de l'habitude, on peut demander d'où vient que les hommes ſurpaſſent ſi fort les

Cependant, ſi les animaux doivent à l'obſervation une grande partie de leurs connoiſſances, il en eſt beaucoup auſſi qu'ils

bêtes dans l'art de raiſonner ? Et d'où vient qu'un homme y ſurpaſſe ſi fort un autre homme ? Eſt-ce donc que la même habitude n'influe pas également ſur tous ?

Nous tâcherons d'expliquer ici briévement la diverſité des entendemens humains. Après quoi, il ſera aiſé de comprendre pourquoi les hommes different des brutes à cet égard.

1°. Lorſqu'ayant vécu pendant quelque tems, nous ſommes accoutumés à l'uniformité de la nature, nous acquérons l'habitude générale de tranſporter le connu à l'inconnu, & de concevoir ce dernier ſemblable au premier. Ce principe d'habitude nous fait regarder l'expérience comme la baſe du raiſonnement : & une ſeule expérience nous fait déja attendre un événement avec quelque degré de certitude, pourvu qu'elle ait été faite exactement, & qu'elle ſoit dépouillée de toute circonſtance étrangere. Il eſt donc extrêmement important d'obſerver les conſéquences des choſes ; & comme les hommes ſe ſurpaſſent les uns les autres de beaucoup en attention, en mémoire, & en capacité d'obſerver, cela met déja une grande différence dans leurs raiſonnemens.

2°. Souvent un effet réſulte de cauſes compliquées & un eſprit, étant plus étendu que les autres, ſera mieux en état d'embraſſer le ſyſtême entier de ces cauſes, & d'en déduire de juſtes conſéquences.

tiennent originairement des mains de la nature : ce ſont celles qui ſurpaſſent la meſure de capacité qu'ils poſſedent dans les occaſions

---

3°. Un homme peut ſuivre plus loin une chaîne de raiſonnemens qu'un autre homme.

4°. Peu de gens peuvent ſoutenir de longues méditations ſans confondre les idées, & ſans prendre l'une pour l'autre; & cette foibleſſe a divers degrés.

5°. Souvent les circonſtances dont les effets dépendent ſont impliquées les unes dans les autres : ſouvent des circonſtances étrangeres s'y mêlent ; & il faut bien de l'attention, de l'exactitude, & de la ſubtilité pour les débrouiller.

6°. C'eſt une opération très-délicate que de tirer des maximes générales d'obſervations particulieres : rien de plus commun que les méprises où tombent, à cet égard, les eſprits précipités, & les eſprits bornés, qui ne voient pas les choſes par toutes leurs faces.

7°. Lorſqu'il s'agit de raiſonner d'après des analogies, celui qui a le plus d'expérience, & le plus de promptitude pour trouver ces analogies, ſera celui qui raiſonnera le mieux.

8°. Les préjugés, l'éducation, les paſſions, l'eſprit de parti, &c., influent plus ſur les uns que ſur les autres.

9°. Lorſque nous avons appris à nous fier au témoignage des hommes, les livres & la converſation étendent

ordinaires,

ordinaires, & auxquelles la pratique la plus longue, & l'expérience la plus conſommée, ne ſauroient contribuer en rien, ou du moins fort peu de choſe. Nous leur donnons le nom d'*inſtinct*: & nous ſommes très-portés à leur accorder notre admiration comme à des choſes fort extraordinaires, impénétrables aux recherches de l'entendement humain. Mais, cet étonnement diminuera peut-être, ou même ceſſera tout-à-fait, lorſque nous conſidérerons que la raiſon expérimentale elle-même, que nous avons en commun avec les bêtes, & de laquelle dépend toute notre conduite, n'eſt autre choſe qu'une eſpece d'inſtinct, ou de puiſſance mécanique, qui agit en nous à notre inſu, & dont les principales opérations ne ſont jamais dirigées par ces rapports, ou ces comparaiſons d'idées, qui ſont les objets propres de nos

---

la ſphere de l'expérience & de la méditation des uns au-delà de celle des autres.

Il ſeroit aiſé d'aſſigner beaucoup d'autres circonſtances qui différencient les entendemens humains. *Note de l'Auteur.*

facultés intellectuelles. Ce qui enseigne à l'homme à éviter le feu, quoique ce soit un instinct différent, n'est pourtant pas moins instinct que ce qui apprend à l'oiseau, avec tant d'exactitude, l'art de l'incubation, & tout l'ordre économique de la nutrition des petits.

DIXIEME ESSAI.

Sur les miracles.

PREMIERE PARTIE.

IL y a, dans les écrits du docteur *Tillotſon*, un argument contre la préſence réelle, auſſi précis, auſſi ſolide, & auſſi bien exprimé, qu'on en puiſſe imaginer contre une doctrine qui mérite ſi peu d'être ſérieuſement réfutée. On convient univerſellement, dit ce docte prélat, que l'autorité, tant de l'écriture que de la tradition, ne repoſe que ſur le témoignage des apôtres, qui furent témoins oculaires des miracles par leſquels notre Sauveur prouva ſa miſſion divine. L'évidence de la vérité de la religion chrétienne eſt donc moindre que l'évidence de la fidélité de nos ſens : elle n'étoit pas plus grande dans les premiers auteurs de notre religion, & il eſt manifeſte qu'elle a dû diminuer en paſſant d'eux à leurs diſciples : de ſorte que nous ne pouvons

jamais être auſſi certains de la vérité de leur témoignage, que nous le ſommes des objets immédiats de nos ſens. Or, une moindre évidence ne ſauroit détruire une évidence ſupérieure : donc, quand même la doctrine de la préſence réelle ſeroit clairement révélée dans l'écriture, on ne pourroit pourtant la recevoir, ſans choquer les loix les plus ſaines du raiſonnement; car, d'un côté, elle eſt en contradiction avec les ſens, & de l'autre, les fondemens qu'on lui donne, l'écriture & la tradition, ont moins d'évidence, que ces mêmes ſens, tant qu'on ne les conſidere que comme preuves externes, & qu'elles ne ſont point adreſſées au cœur par l'opération immédiate du Saint-Eſprit.

Rien ne vaut mieux qu'un argument déciſif de cette nature, pour fermer la bouche à la ſtupide bigoterie & à la ſuperſtition orgueilleuſe, & pour nous délivrer de leur ridicule empire. Je me flatte d'avoir découvert un argument ſemblable, qui, s'il eſt juſte, ſera pour le ſavant & pour le ſage, un boulevard éternel contre toute ſorte d'illuſions ſuperſtitieuſes : & ſon utilité, par conſéquent,

s'étendra auſſi loin que la durée du monde(1); car, je préſume que l'hiſtoire profane ne ceſſera qu'alors de nous raconter des miracles & des prodiges.

Quoique l'expérience ſoit le ſeul guide de nos raiſonnemens ſur les choſes de fait, il faut avouer qu'elle n'eſt pas un guide abſolument infaillible; il y a des cas où elle peut nous induire en erreur, & nous faire tomber dans des mépriſes. Se promettre, ſous notre climat, une ſaiſon plus belle dans une ſemaine de juin que dans une ſemaine de décembre, c'eſt raiſonner juſte & conformément à l'expérience; il eſt sûr cependant que l'événement pourroit tromper notre attente. Remarquons néanmoins qu'en ce cas là nous

(1) Ne pourroit-on point dire, (& on le peut après avoir lu cet eſſai)

Quid dignum tanto feret hîc promiſſor hiatu?

C'eſt ainſi que s'annoncent, pour l'ordinaire, les eſprits-forts; ils promettent monts & merveilles; ils vont diſſiper toutes vos ténebres, guérir tous vos maux, pourvoir à tous vos beſoins. Où eſt celui qui a tenu ſa parole? *Note de l'Editeur.*

aurions tort de nous plaindre de l'expérience, qui, pour l'ordinaire, nous inſtruit de ſa propre incertitude par cette contrariété d'événemens qu'elle expoſe à la vue des obſervateurs attentifs. Tous les effets ne ſuivent pas également de leurs prétendues cauſes : il y a des événemens qui, dans toutes les contrées & dans tous les ſiecles, ont été conſtamment trouvés unis ; dans d'autres, on a vu plus de variété, & ils n'ont pas toujours répondu à l'attente. Ainſi, dans nos raiſonnemens ſur les matieres de fait, il y a tous les degrés imaginables de certitude, depuis l'évidence complette juſqu'à la moindre probabilité morale.

Le ſage proportionne ſa foi à l'évidence. Quand une expérience infaillible ſoutient ſa concluſion, il attend l'événement avec la derniere aſſurance, l'expérience du paſſé faiſant chez lui une preuve complette par rapport à l'avenir. En eſt-il autrement ? Il uſe de plus de précautions : il peſe les expériences oppoſés : il conſidere de quel côté il s'en trouve le plus grand nombre ; c'eſt de ce côté-là qu'il panche en doutant & en héſitant ; & l'évidence qui fixe à la fin ſon

jugement, ne va pas au-delà de ce qui, à proprement parler, s'appelle *probabilité*. Toute probabilité ſuppoſe donc une oppoſition entre diverſes expériences & obſervations, de façon que l'un des côtés, prédominant ſur l'autre, produit un degré d'évidence qui répond à ſa ſupériorité. Cent cas contre cinquante rendent un événement fort douteux; au lieu que cent expériences uniformes contre une ſeule contraire doivent raiſonnablement faire naître un très-haut degré de confiance. La force préciſe de l'évidence ſupérieure ſe découvre, dans tous les cas, en balançant les expériences oppoſées, s'il y en a, & en déduiſant la moindre ſomme de la plus grande.

Pour appliquer ces principes à un cas particulier, obſervons qu'il n'y a point de raiſonnement plus uſité, plus utile, ni même plus néceſſaire dans la vie humaine, que celui qui a pour baſe le témoignage des hommes & le rapport des témoins oculaires. Peut-être niera-t-on qu'il ſoit fondé ſur la relation des cauſes & des effets; je ne diſputerai pas ſur un mot. Il ſuffit de remarquer

que l'assurance que nous donnent les argumens de ce genre, n'a point d'autre principe que l'observation de la véracité du témoignage humain, & de la conformité ordinaire des faits avec le rapport des témoins. Comme c'est une maxime générale, qu'on ne peut découvrir aucune liaison entre les objets, & que nous ne pouvons conclure de l'un à l'autre que d'après l'expérience de leur conjonction constante & réguliere; il est clair qu'il n'y a point d'exception à faire en faveur du témoignage humain; sa liaison avec les événemens ne paroissant pas, en elle-même, plus nécessaire que celle des autres objets. Si l'imagination des hommes n'étoit pas attachée à leur mémoire; s'ils n'avoient pas communément de l'amour pour le vrai & des sentimens de probité; s'ils n'étoient pas sensibles à la honte d'être pris en mensonge; si, dis-je, ce n'étoient pas-là autant de qualités que l'expérience découvre comme inhérentes à la nature humaine, nous ne mettrions jamais la moindre confiance dans aucun témoignage. Nous ne donnons aucun poids aux discours d'un homme en délire, ou à

ceux d'un fauſſaire, d'un mal-honnête homme reconnu pour tel.

De plus, l'évidence dérivée des témoins varie avec l'expérience du paſſé, qui lui ſert de fondement : elle devient preuve ou probabilité, ſelon qu'on a trouvé l'union, entre un certain genre de narration & un certain ordre d'objets, conſtante ou variable. Nous ne pouvons porter aucun jugement de cette nature où il n'y ait bien des circonſtances à conſidérer : &, pour terminer les diſputes qui peuvent s'élever là-deſſus, il faut toujours recourir à quelque regle tirée de l'expérience. Partout où cette expérience n'eſt pas entiérement uniforme, par-tout où les faits ne ſont pas tous du même côté, la contrariété de jugemens eſt inévitable ; & les argumens oppoſés ſe détruiſent réciproquement, comme dans tous les autres genres d'évidence. Souvent nous héſitons ſur le rapport d'autrui : nous balançons les circonſtances oppoſées qui cauſent des doutes & des incertitudes; & nous panchons du côté où nous remarquons de la ſupériorité, mais toujours avec une diminution de confiance proportionnée à la force des raiſons contraires.

Cette contrariété d'évidence peut venir de pluſieurs cauſes, de témoignages oppoſés; du caractere ou du nombre des témoins; de la maniere dont ils font leurs dépoſitions; ou enfin de toutes ces circonſtances réunies. Une matiere de fait nous paroît ſuſpecte, lorſque les témoins ſe contrediſent; lorſqu'ils ſont en petit nombre, ou d'un caractere équivoque; lorſqu'ils ſont intéreſſés à ce qu'ils affirment; lorſqu'ils ne témoignent qu'en doutant & en héſitant; ou lorſqu'au contraire ils le font avec des proteſtations trop véhémentes. Ce ne ſont pas encore là toutes les raiſons qui peuvent diminuer ou détruire la force des argumens dérivés du témoignage humain.

Suppoſons, par exemple, que le fait qu'un témoignage veut établir, tienne de l'extraordinaire & du merveilleux; en ce cas, je dis que l'évidence qui réſulte du témoignage ſouffre plus ou moins de rabais, ſelon que le fait eſt plus ou moins extraordinaire. Ce qui nous fait ajouter foi aux témoins & aux hiſtoriens, n'eſt pas une connexion connue *à priori*, entre le témoignage & la réalité; ce n'eſt qu'une conformité que nous ſommes

habitués à y trouver. Mais, dès que le fait atteſté eſt du genre de ceux que nous n'avons obſervés que rarement, il y a deux expériences en conflit; & l'expérience victorieuſe, ayant détruit toute la force de l'autre par une partie de la ſienne, ne peut opérer ſur l'entendement qu'avec la force qui reſte. Ainſi, le même principe d'expérience, qui donne un certain degré de certitude à la dépoſition des témoins, nous donne, dans le cas préſent, un autre degré de certitude contre le fait que les témoins voudroient établir : de cette contradiction réſulte néceſſairement un contrepoids, une deſtruction réciproque de croyance & d'autorité.

Ce prince Indien qui refuſa de croire aux premieres relations qu'on lui fit des effets de la gelée, raiſonna très-juſte. Il étoit naturel qu'il n'ajoutât pas foi, ſans les plus forts témoignages, à des faits qui concernoient un état de la nature dont il n'avoit aucune connoiſſance, & qui avoient ſi peu d'analogie avec les événemens dont il étoit inſtruit par une expérience conſtante. Ces faits n'étoient pas contraires à ce qu'il avoit expérimenté;

mais il ſuffiſoit qu'ils ne lui fuſſent pas conformes (1).

---

(1) Il eſt évident qu'aucun Indien ne peut être ſûr par expérience que l'eau ne gele point dans les climats froids : la nature eſt ſuppoſée ici dans une ſituation qui eſt tout-à-fait inconnue à l'Indien ; & il lui eſt impoſſible de dire *à priori* ce qui en doit réſulter. Il s'agit d'une nouvelle expérience, dont la ſuite eſt toujours incertaine : on peut quelquefois la conjecturer par analogie ; mais, après tout, ce ne ſont que des conjectures. Et il faut convenir que dans le cas préſent, la congélation eſt un événement tout-à-fait contraire aux loix de l'analogie, & tel qu'aucun Indien raiſonnable ne s'y fût attendu. L'action du froid ſur l'eau n'eſt pas graduelle, ni proportionnée aux degrés du froid : dès que l'eau parvient au point de la congélation, elle paſſe, dans un moment, de la derniere liquidité à une dureté parfaite. Un événement pareil mérite donc le nom d'*extraordinaire*, & demande un témoignage très-fort pour devenir croyable aux habitans d'un climat chaud ; cependant, il n'eſt pas miraculeux : il ne contredit pas l'expérience uniforme du cours de la nature dans des cas où toutes les circonſtances ſont données, & ſont les mêmes. Les habitans de Sumatra ont toujours vu l'eau liquide dans leurs pays ; & la congélation de leurs rivieres devroit paſſer pour un prodige ; mais ils n'ont jamais vu de l'eau en Ruſſie durant l'hiver. C'eſt pourquoi ils n'ont aucune bonne raiſon de ſe décider ſur les conſéquences qui en réſulteroient. *Note de l'Auteur.*

Mais, afin d'augmenter la probabilité contre la dépoſition des témoins, ſuppoſons que le fait qu'ils rapportent, au lieu de n'être qu'une merveille, ſoit un miracle. Suppoſons encore que le témoignage, conſidéré à part & en lui même, faſſe une preuve complette. Ici il y a preuve contre preuve, & la plus forte doit prévaloir, avec un rabais de force, cependant proportionnée à celle de la preuve contraire.

Tout miracle étant une infraction des loix de la nature, & ces loix étant établies ſur une expérience ferme & inaltérable, la nature même du fait fournit ici, contre les miracles, une preuve d'expérience auſſi complette qu'il ſoit poſſible d'en imaginer. Pourquoi eſt-il plus que probable que tous les hommes doivent mourir, que le plomb ne peut pas demeurer librement ſuſpendu dans l'air, que le feu conſume le bois & s'éteint dans l'eau? N'eſt-ce pas à cauſe que ces événemens ſont conformes aux loix de la nature; & qu'il faudroit une exception à ces loix, ou en d'autres termes un miracle, pour les faire manquer? Ce qui arrive dans le cours ordi-

naire de la nature, n'eſt point réputé miracle : il n'y en a point, par exemple, en ce qu'un homme qui paroiſſoit ſe bien porter, meure ſubitement; parce que ce genre de mort, quoique moins ordinaire, à la vérité que les autres, eſt pourtant ſouvent arrivé ſous nos yeux : mais, qu'un homme mort revînt en vie, ce ſeroit un miracle ſans doute; parce que cela ne s'eſt jamais vu dans aucun pays. Il n'y a donc point d'événement qui puiſſe mériter le titre de miracle, que celui qui a une expérience uniforme contre lui. Or, comme une pareille expérience fait preuve, il s'enſuit que l'exiſtence de chaque miracle eſt combattue par une preuve directe & complette, tirée de la nature même du fait. Et cette preuve ne peut être détruite, en ſorte que le miracle devienne croyable, que par une preuve oppoſée qui lui ſoit ſupérieure (1).

(1) Quelquefois un fait, qui, en lui-même, ne paroît pas contraire aux loix de la nature, pourroit pourtant, s'il étoit réellement arrivé, s'appeler miracle, à cauſe de certaines circonſtances qui le rendent en effet con-

Une conſéquence claire de ce que nous venons de dire, & en même-tems une maxime générale digne de notre attention,

---

traire à ces loix. Ainſi, ſi une perſonne, ſe diſant revêtue de l'autorité divine, commandoit à un malade de guérir, à un homme de ſanté de tomber mort ſur la place, aux nuages de verſer de la pluie, aux vents de ſouffler, ou qu'elle ordonnât pluſieurs autres événemens naturels, & que ces événemens obéiſſent à ſes ordres; on auroit raiſon de les mettre au rang des miracles, puiſque dans le cas ſuppoſé ils ſeroient réellement contraires aux loix de la nature. S'il pouvoit reſter le moindre ſoupçon que l'événement & le commandement ſe fuſſent rencontrés par haſard; il n'y auroit plus de miracle, ni de violation des loix de la nature. Mais, il y a évidemment du miracle par-tout où ce ſoupçon n'a pas lieu, rien ne pouvant être plus contraire à la nature que la voix ou le commandement d'un homme doué d'une pareille influence. Le miracle peut être exactement défini: la tranſgreſſion d'une loi de la nature, exécutée par une volition particuliere de la divinité, ou par la médiation de quelque agent inviſible. Tout miracle peut être découvert par les hommes, ou ne peut pas l'être; mais, cela n'altere aucunement ſa nature ou ſon eſſence. Une maiſon, ou un vaiſſeau, éleyé dans l'air, eſt un miracle viſible; mais il n'y a pas moins de miracle, quelque inviſible qu'il ſoit à notre égard, à y élever une plume, pour peu que le vent manque de la force requiſe à la production de cet effet. *Note de l'Auteur.*

« c'eſt qu'il n'y a point de témoignage aſſez » fort pour établir un miracle, à moins que » ce témoignage ne ſoit de telle nature, que » ſa fauſſeté ſeroit plus miraculeuſe que n'eſt » le fait qu'il doit établir. Et même, dans ce » cas, il ſe fait une deſtruction mutuelle » d'argumens, celui qui l'emporte ne nous » laiſſant qu'une aſſurance proportionnée au » degré de force qui reſte, après avoir ſouf- » trait celle de l'argument détruit. » Quelqu'un me dit qu'il a vu un mort reſſuſcité : je conſidere immédiatement lequel des deux eſt le plus probable, ou que le fait ſoit arrivé comme on le rapporte, ou bien que celui qui le rapporte ſe ſoit trompé, ou veuille tromper les autres : je peſe ici un miracle contre l'autre; je décide de leur grandeur; & je ne manque jamais de rejeter le plus grand. C'eſt uniquement lorſque la fauſſeté du témoignage ſeroit plus miraculeuſe que le fait raconté; ce n'eſt, dis-je, qu'alors que le miracle a droit de captiver ma croyance, d'entraîner mon opinion.

SECONDE PARTIE.

Dans le raiſonnement qui précede, nous avons ſuppoſé que le témoignage ſur lequel un miracle eſt fondé, pourroit faire une preuve complette, & que la fauſſeté de ce témoignage pourroit devenir une eſpece de prodige. Mais, il eſt aiſé de faire voir que nous avons trop accordé, & qu'il n'y a point d'exemple dans l'hiſtoire qu'un événement miraculeux ait été établi ſur une auſſi parfaite évidence.

Premiérement, on ne trouve pas, dans toute l'hiſtoire, un ſeul miracle atteſté par un nombre ſuffiſant de témoins d'un bon ſens, d'une bonne éducation, & d'un ſavoir généralement reconnu, pour pouvoir nous raſſurer contre toutes les illuſions qu'ils auroient pu ſe faire à eux-mêmes, de témoins d'une intégrité aſſez inconteſtable pour les mettre au-deſſus de tout ſoupçon d'impoſture, d'une réputation aſſez accréditée aux yeux de leurs contemporains pour avoir eu beaucoup à perdre en cas qu'on

les eût convaincus de fauſſeté, & dont, en même-tems, le témoignage roule ſur des faits arrivés d'une maniere aſſez publique & dans une partie du monde aſſez célebre, pour qu'on n'eût pas pu manquer d'en découvrir l'abus (1). Ce ſont-là cependant autant de circonſtances requiſes pour pouvoir ſe repoſer pleinement ſur le témoignage des hommes.

En ſecond lieu, la nature humaine nous découvre un principe, qui, étant examiné de près, rabattra extrêmement de la croyance de toute ſorte de prodiges, que nous pourrions recevoir ſur la bonne foi de témoins humains. Nous nous réglons, pour l'ordinaire, dans nos raiſonnemens ſur ces maxi-

---

(1) Cet amas de circonſtances n'eſt pas équivoque; on voit aſſez à quels miracles l'auteur en veut. Il exiſte tant d'excellens traités ſur cette matiere que nous nous croyons en droit d'y renvoyer. Que M. *Hume* détruiſe ſeulement ce que ſon compatriote *Ditton* a écrit ſur le miracle de la Réſurrection de N. S. qu'il énerve ſeulement la force de l'excellent petit ouvrage, intitulé les *Témoins de la Réſurrection*, & il pourra prétendre alors qu'on entre en lice avec lui, pour le réfuter pied à pied. *Note de l'Editeur.*

mes ; que les objets dont nous n'avons aucune expérience, reſſemblent à ceux que nous expérimentons ; que ce que nous avons trouvé le plus ordinaire, eſt toujours le plus probable ; & que dans un conflit d'argumens, on doit donner la préférence à ceux qui ſe fondent ſur le plus grand nombre d'obſervations faites par le paſſé. Mais, quoique nous ſuivions ces regles juſqu'à un certain point, rejettant au premier abord tout fait extraordinaire & incroyable dans un degré commun ; il nous arrive pourtant de nous en écarter en avançant plus loin. On nous affirme un fait dont le miraculeux va juſqu'à l'abſurdité ; notre eſprit en ſera d'autant plus prêt à l'admettre, par cette raiſon même qui devroit le dépouiller de toute autorité. La paſſion pour le ſurprenant & le merveilleux, qui accompagne les miracles, étant une émotion douce, nous donne une diſpoſition ſenſible à croire les événemens qui la font naître : cela va ſi loin, que ceux même qui ne ſauroient goûter immédiatement ce plaiſir, ne pouvant croire les miracles qu'on leur rapporte, aiment pourtant à le recevoir, pour

ainſi dire, de la ſeconde main & par maniere de réjailliſſement, en ſe faiſant une vanité délicieuſe d'exciter l'étonnement d'autrui.

Avec quel empreſſement ne reçoit-on pas les relations merveilleuſes des voyageurs, leurs deſcriptions de monſtres terreſtres & marins, les récits qu'ils font d'aventures ſurprenantes, d'hommes dont la figure eſt étrange, & les mœurs biſarres? Que ſera-ce ſi l'eſprit de religion vient ſe joindre à l'amour du merveilleux? Dès-lors le ſens commun expire (1): & auſſitôt le témoignage humain perd tous ſes droits. Un homme qui profeſſe quelque religion peut être enthouſiaſte juſqu'à s'imaginer qu'il voit ce qu'il ne voit point, ce qui n'a même aucune réalité: il peut ſavoir que ce qu'il raconte eſt faux, & cependant, y perſévérer avec les meilleures intentions du monde, afin d'avancer les in-

(1) L'eſprit de religion n'eſt point deſtructif du bon ſens. Le flambeau de la religion marche toujours devant celui de la révélation. Mais le ſophiſme perpétuel des incrédules, c'eſt de confondre la religion avec tous les genres de ſuperſtition qui ont couvert, en tout tems & en tous lieux, la face de la terre. *Note de l'Editeur.*

térêts d'une ſi ſainte cauſe : ou lors même que cette illuſion n'aura pas lieu, la vanité, excitée par une auſſi forte tentation, opérera ſur lui plus puiſſamment qu'elle ne fait ſur le reſte des hommes dans d'autres conjonctures, & l'amour-propre agira du moins avec une force égale. Ceux qui l'écoutent pourront ne point avoir, &, pour l'ordinaire, n'auront pas aſſez de jugement pour apprécier l'évidence de ſon rapport ; ou, s'ils en ont quelque peu, ils y renoncent par principes, dès qu'il s'agit de ſujets auſſi ſublimes & auſſi myſtérieux : & ſuppoſé qu'ils vouluſſent en faire uſage, les paſſions & la chaleur de l'imagination en troubleroient bientôt l'exercice. La crédulité d'une part augmente l'impudence de l'autre ; & l'impudence à ſon tour ſubjugue la crédulité (1).

(1) Voilà un portrait admirable des partiſans de la religion. Quand on prend la liberté de dépeindre au naturel les libertins, qu'on met dans ſon véritable jour l'inconſéquence de leurs raiſonnemens, & l'extravagance de leur conduite ; quand on inſiſte ſur leur aveuglement volontaire, ſur leur folle obſtination ; ils ſe récrient à l'injure, à la perſécution, ils exigent des égards & des ménagemens. Et tel eſt enſuite

L'Éloquence, quand elle eſt à ſon plus haut période, ne laiſſe gueres de lieu à la raiſon ou à la réflexion ; s'adreſſant uniquement à l'imagination & aux paſſions, elle captive les auditeurs charmés, & domine ſur leur entendement : par bonheur il eſt rare qu'elle s'éleve juſqu'à ce point ; mais, ce qu'un Cicéron ou un Démoſthene pouvoient à peine obtenir ſur les auditoires de Rome ou d'Athenes, chaque capucin, chaque miſſionnaire, chaque prédicateur peut l'obtenir, dans un plus haut degré, ſur le gros des hommes en remuant leurs paſſions vulgaires & groſſieres (1).

---

le ton qu'ils prennent avec ceux dont ils attendent du ſupport & de la tolérance. Mais, c'eſt cette tolérance pouſſée trop loin, qui les enhardit, & les porte à ces excès qui diſtingueront notre ſiecle de tous les autres par les ſaillies monſtrueuſes qu'on oſe y produire impunément. Les ſeules bienſéances établies dans la ſociété devroient ramener ces fougueux écrivains à des procédés plus ſenſés & moins indécens. *Note de l'Editeur.*

(1) Le grand nombre d'exemples de miracles, de prophéties, & d'événemens ſurnaturels, qui ont été forgés dans tous les tems, & dont le faux a été découvert par des preuves évidentes du contraire, ou s'eſt trahi par ſa propre

En troiſieme lieu, une forte préſomption contre les récits ſurnaturels & miraculeux, c'eſt qu'ils abondent ſur-tout parmi les nations ignorantes & barbares, & que ſi l'on en trouve chez des peuples civiliſés, il eſt viſible qu'ils leur ont été tranſmis par leurs groſſiers ancêtres, avec cette ſanction & cette autorité inviolable, affectée à toutes les

---

abſurdité, donnent abondamment à connoître la forte pente des hommes pour tout ce qui eſt extraordinaire & merveilleux : ces mêmes exemples devroient donc nous faire concevoir un ſoupçon raiſonnable contre toutes les relations de cette nature. N'eſt-ce pas là notre façon naturelle de penſer par rapport même aux faits les plus croyables & les plus communs ? Il n'y a point, par exemple, d'eſpece de contes qui naiſſe & ſe répande ſi vîte, à la campagne ſur-tout & dans les bicoques provinciales, que les bruits de mariage. Deux jeunes perſonnes de condition égale ne ſe verront pas deux fois, ſans qu'on les marie auſſi-tôt dans tout le voiſinage. Le plaiſir que chacun trouve à ſavoir & à conter le premier une nouvelle auſſi intéreſſante, la fait courir de bouche en bouche. Et cela eſt ſi connu que jamais un homme ſenſé ne fait attention à ces ſortes de bruits, juſqu'à ce qu'il les trouve confirmés par une plus grande évidence. Ne ſont-ce pas les mêmes paſſions, & d'autres plus fortes encore, qui portent le gros des hommes à croire & à rapporter tous les miracles religieux avec l'aſſurance la plus outrée ? *Note de l'Auteur.*

opinions anciennement reçues. En liſant l'hiſtoire de l'origine des nations, on croit être tranſporté dans un nouvel univers : toute la machine du monde y paroît détraquée : les élémens n'y font plus les fonctions que nous leur voyons faire aujourd'hui : ce ne ſont jamais les cauſes naturelles, que l'expérience nous découvre, qui produiſent les batailles, les révolutions, les peſtes, les famines, & les mortalités; les prodiges, les augures, les oracles, les jugemens divins, couvrent de leur ombre obſcure le peu d'événemens naturels qui y ſont encore mêlés. Or, ſi nous obſervons que les miracles deviennent plus rares à chaque page, à meſure que nous approchons des âges éclairés du flambeau de la ſcience, nous n'y trouverons plus rien de myſtérieux ni de ſurnaturel; nous verrons qu'ils ne procedent que de l'inclination des hommes pour le merveilleux & l'extraordinaire : inclination à laquelle le bon ſens & le ſavoir peuvent mettre, de tems en tems, des barrieres, mais qui eſt trop profondément enracinée dans la nature humaine, pour pouvoir en être entiérement extirpée.

Il eſt étrange, ſe dit naturellement un lecteur judicieux, quand il tient un de ces hiſtoriens tout remplis de merveilles, *il eſt étrange, qu'il n'arrive plus de pareilles prodiges de nos jours.* Mais, je ne crois pas que l'on doive trouver étrange que les hommes aient menti en tout tems : on a vu aſſez d'exemples de cette foibleſſe : chacun a entendu ſoi-même débiter pluſieurs de ces contes miraculeux, qui, ayant été traités avec mépris par les ſages & par tous les gens ſenſés, ont été à la fin abandonnés par le vulgaire même. Et comptez que tous ces fameux menſonges qui ſe ſont tant répandus, & qui ont, pour ainſi dire, pouſſé leurs branches à une hauteur ſi monſtrueuſe, ſont nés d'une pareille origine : toutes les fois qu'ils ont rencontré un terroir convenable, ils ſe ſont ainſi accrus ; & cet accroiſſement eſt devenu une ſorte de prodige bien plus grand que ceux même que ces menſonges rapportent.

Ce fut une fine politique de cet habile impoſteur, *Alexandre*, oublié à préſent, mais fort renommé autrefois, d'ouvrir la premiere

ſcene de ſes impoſtures en *Paphlagonie*, pays dont les habitans, comme *Lucien* nous les décrit, étoient extrêmement ignorans & ſtupides, & par conſéquent d'autant mieux diſpoſés à ſe laiſſer éblouir par les illuſions les plus groſſieres. Quand des peuples éloignés de ceux chez qui ces fables ſe débitent, ſont aſſez foibles pour croire de telles matieres dignes de leurs recherches, ils n'ont aucun moyen d'en être mieux informés : ces ſortes d'hiſtoires leur parviennent groſſies de mille circonſtances : les fous ſont induſtrieux à répandre l'erreur, pendant que la plupart des ſages & des ſavans ſe contentent de mépriſer ſon abſurdité, ſans ſe mettre en peine d'approfondir des faits par leſquels on pourroit la réfuter victorieuſement. C'eſt ce que ſut mettre à profit le fourbe dont nous parlons : c'eſt ce qui le mit en état de paſſer de ſes idiots Paphlagoniens à des gens plus éclairés, d'entraîner dans ſa ſecte juſqu'à des philoſophes Grecs, & des perſonnes du rang le plus éminent & de la premiere diſtinction dans *Rome*; que dis-je? Ne parvint-il pas juſqu'à

s'attirer l'attention de l'empereur *Marc Aurele?* Ce ſage monarque ne confia-t-il pas le ſuccès d'une expédition militaire à ſes prophéties illuſoires?

Il y a tant d'avantage, pour un impoſteur, à débuter parmi un peuple ignorant, que quand même la fraude ſeroit trop groſſiere pour en impoſer au gros de la nation, (ce qui arrive quelquefois, quoique très-rarement,) il y auroit pourtant toujours plus d'apparence de ſuccès dans une contrée écartée, qu'il n'y en auroit dans une ville célebre par la culture des arts & des ſciences. Ce ſera préciſément le plus ſtupide & le plus barbare de ces barbares qui en répandra le bruit hors de ſon pays. Aucun de ſes compatriotes n'aura des correſpondances au dehors, ou aſſez de crédit, pour contredire & pour étouffer l'impoſture. En attendant, le goût des hommes pour le merveilleux a tout le loiſir de ſe déployer. C'eſt ainſi qu'un conte dont on ſe moque généralement dans le lieu qui l'a vu naître, paſſe à mille lieues de-là pour une vérité certaine. Si *Alexandre* avoit

fixé ſa réſidence à Athenes (1), les philoſophes de ce fameux ſéjour des ſciences euſſent auſſitôt dit ce qu'ils en penſoient ; & leur jugement, connu dans toute l'étendue de l'empire romain, appuyé d'une auſſi grande autorité, & manié avec toute la force de la raiſon & de l'éloquence, n'eût pu manquer d'ouvrir les yeux à tout le monde. *Lucien*, à la vérité, que le haſard conduiſit en Paphlagonie, eut occaſion de rendre ce bon office au genre humain. Il n'arrive pas toujours, mais il ſeroit fort à ſouhaiter, que chaque *Alexandre* rencontrât ſon *Lucien* (2).

---

(1) Ceci eſt tout à l'avantage de la religion chrétienne. Dès ſon origine, lorſque les faits ſur leſquels elle eſt fondée étoient tous récens, lorſque les miracles deſtinés à l'établir s'opéroient actuellement, les premiers hérauts de l'évangile ſe hâterent non-ſeulement d'en répandre la connoiſſance en tous lieux ; mais ils ſe produiſirent dans les villes les plus grandes, les plus célebres, les plus éclairées qu'il y eût alors à Athenes, & dans toute la Grece, à Rome, &c. Ils ne craignoient donc pas le grand jour & l'examen. *Note de l'Editeur.*

(2) On pourroit m'objecter ici que je vais trop vîte, en donnant l'idée d'Alexandre, d'après le portrait qui en a été tracé par *Lucien*, ſon ennemi déclaré. Il ſeroit, en effet,

Je puis ajouter, comme une quatrieme raiſon qui diminue l'autorité des prodiges, qu'il n'y en a aucun, pas même entre ceux dont l'impoſture n'a point été expreſſément dévoilée, qui ne ſoit combattu par un nombre infini de témoins. Ainſi, ce n'eſt pas aſſez que le miracle ruine le crédit du témoignage; le témoignage ſe détruit lui-même. On me comprendra d'autant mieux, ſi l'on conſidere qu'en fait de religion toutes les différences ſont des contrariétés: il ſeroit impoſſible, par exemple, que la religion de l'ancienne Rome, celle des Turcs, celle de Siam, & celle de la Chine, fuſſent toutes également établies ſur de ſolides fondemens. Or, chacune de ces religions fourmille de prétendus miracles, opé-

---

à ſouhaiter qu'il nous reſtât quelqu'une des relations qui avoient été faites par ſes Sectateurs. Dans la vie commune, & à plus forte raiſon, dans les hiſtoires religieuſes, il y a autant d'oppoſition & de contraſte entre le caractere & la conduite du même homme, ſuivant que c'eſt un ami ou un ennemi qui les décrit, qu'il y en peut avoir entre deux hommes les plus différens, par exemple, entre Alexandre & ſaint Paul. Voyez une lettre à M. *Gilbert Weſt*, Ecuyer, ſur la converſion & l'Apoſtolat de ſaint Paul. *Note de l'Auteur.*

rés en ſa faveur,& dans la vue directe de confirmer le ſyſtême qui lui eſt propre. Chacun de ces miracles, par conſéquent, a une force, quoique plus indirecte, de ruiner tous les ſyſtêmes oppoſés; & en les ruinant il renverſe, en même-tems, l'autorité des miracles qui leur ſervent d'appui. Ainſi tous les prodiges dont les diverſes religions ſe glorifient, doivent être regardés comme autant de faits contraires; & les degrés d'évidence, plus forts ou plus foibles, qui accompagnent ces prodiges, comme répugnans les uns aux autres. Selon cette maniere de raiſonner, ſi nous ajoutons foi à quelque miracle de Mahomet ou de ſes ſucceſſeurs, nous avons, d'un côté, pour garans de ſa vérité, un petit nombre de barbares Arabes; & de l'autre côté, nous devons regarder l'autorité de *Tite-Live*, de *Plutarque*, de *Tacite*, conjointement avec tous les auteurs & témoins grecs, chinois, & catholiques romains, qui ont rapporté quelque miracle arrivé dans leurs ſectes, nous devons, dis-je, regarder leur témoignage comme un démenti donné, en termes exprès au miracle mahométan, & qui

a autant de certitude qu'en ont les miracles que ces auteurs racontent. Cet argument pourra paroître d'une ſubtilité outrée,& d'un rafinement exceſſif; cependant il revient,pour le fonds, à celui d'un juge qui ſuppoſe que la crédibilité de deux témoins qui accuſeroient quelqu'un d'un crime, ſe détruit par la dépoſition de deux autres, qui affirment que l'accuſé s'eſt trouvé, au même inſtant, à deux cents lieues de l'endroit où le crime a été commis.

Un des miracles les mieux atteſtés de toute l'hiſtoire profane eſt celui que *Tacite* rapporte de *Veſpaſien*, qui, étant à Alexandrie, rendit la vue à un aveugle par le moyen de ſa ſalive, & guérit un boiteux par le ſimple attouchement de ſon pied; ce qu'il ne fit que pour obéir au dieu *Sérapis*, qui avoit commandé, dans une viſion, à ces deux perſonnes, de recourir à l'empereur, avec l'aſſurance d'en obtenir des guériſons auſſi extraordinaires. Qu'on liſe le fait de cet admirable écrivain (1), toutes les circonſtances y

(1) Hiſt. l. 4. c. 8. *Suetone* fait le même récit dans la vi de *Veſpaſien*.

paroiſſent ajouter du poids au témoignage : & il ſeroit aiſé de déployer en leur faveur tous les ſecours du raiſonnement & de l'éloquence, s'il pouvoit importer à quelqu'un de prêter de l'évidence à une ſuperſtition idolâtre qui eſt aujourd'hui généralement rejettée. Il n'y auroit qu'à développer la gravité, le caractere ſolide, l'âge, & la probité de ce grand empereur, qui, durant toute ſa vie, converſa familiérement avec ſes amis, & avec ſes courtiſans, ſans affecter jamais ces grands airs de divinité dont s'étoient parés autrefois *Alexandre* & *Démetrius* : l'hiſtorien, c'eſt *Tacite*, auteur contemporain, renommé pour ſa candeur & ſa véracité, & peut être, à tout prendre, le plus grand & le plus pénétrant génie de l'antiquité, ſi éloigné de tout penchant à la ſuperſtition & à la crédulité, qu'on lui impute préciſément les diſpoſitions contraires, je veux dire, l'eſprit irréligieux, & même l'athéiſme. Nous pouvons très-bien ſuppoſer qu'il n'auroit rapporté ces miracles que d'après des témoins d'un caractere, d'un jugement, & d'une bonne foi reconnue : d'ailleurs, ils étoient témoins oculaires : &

ils

ils ſoutinrent leur rapport, après même que l'empire eut ceſſé d'être dans la famille Flavienne, & lorſqu'il ne pût plus y avoir de récompenſe à eſpérer pour le menſonge. *Utrumque, qui interfuere, nunc quoque memorant, poſtquam nullum mendaciis pretium.* Si nous ajoutons à tout ceci la publicité du fait, tel que l'hiſtoire le raconte, nous conviendrons qu'on auroit de la peine à trouver une fauſſeté plus groſſiere & plus palpable, fondée ſur une plus grande évidence (1).

Le Cardinal *de Retz* nous raconte une autre hiſtoire de cette nature, très-mémorable & bien digne de notre attention. Lorſque cet intriguant politique ſe réfugia en Eſ-

(1) Voilà un expoſé bien artificieux, mais en même-tems bien inutile. Comment peut on ſuppoſer les qualités requiſes dans des témoins à ceux du prétendu miracle opéré par *Veſpaſien*, puiſqu'ils ſont parfaitement inconnus? D'ailleurs, un miracle qui n'a aucun but, & ne ſert à la confirmation d'aucun fait, ni d'aucune doctrine, ne ſauroit être l'objet de l'examen, ni conduite à des conſéquences. Le livre de M. *de Montgeron*, dont M. *Hume* va parler tout-à-l'heure, contient des preuves bien mieux articulées que celles dont *Tacite* ſe ſert : cependant il eſt, & a dû être, enſéveli avec ſon auteur. *Note de l'Editeur.*

pagne, pour échapper à la perſécution de ſes ennemis; il paſſa par la ville de *Sarragoſſe*, capitale d'Arragon, où l'on lui montra, dans l'Égliſe cathédrale, un homme qui y avoit ſervi pendant vingt ans, comme portier, fort connu de tous les habitans de la ville, qui, de tout tems, avoient fait leurs dévotions dans cette Égliſe. Pendant ces vingt ans, on avoit vu cet homme manquant d'une jambe, qu'il recouvra au bout de ce terme, après qu'on en eut frotté le moignon d'une huile ſacrée. Le Cardinal, en l'examinant, trouva cette jambe auſſi entiere & auſſi naturelle que l'autre. Ce miracle étoit conſacré par toutes les déciſions de l'Égliſe; on en appela à des gens de tout ordre, de la ville, pour le certifier: & le Cardinal vit, par le zele de leur dévotion, qu'ils y croyoient avec une foi ferme & complette. Voici donc encore un auteur contemporain au prétendu prodige, auſſi peu crédule, & même indévôt par ſon tour d'eſprit, que grand par la force de ſon génie. Nous avons un miracle d'une nature ſi ſinguliere, qu'il eſt bien difficile d'y ſuppoſer de la fraude. Nous avons des témoins

en grand nombre, tous, en quelque façon, ſpectateurs du fait auquel ils rendent témoignage : & ce qui contribue puiſſamment à fortifier l'évidence, & à redoubler notre ſurpriſe, c'eſt que le Cardinal lui même paroît n'y ajouter aucune foi, & ne peut, par conſéquent, être ſoupçonné d'avoir concouru dans une fraude pieuſe. Il avoit trop de juſteſſe d'eſprit, pour ne pas remarquer qu'afin d'être en droit de rejeter un fait de cette nature, il n'étoit pas beſoin d'en pouvoir exactement détruire le témoignage, en développant ſa fauſſeté, & en décélant tous les tours de friponnerie & toutes les foibleſſes de crédulité qui l'avoient mis en vogue. Il ſavoit qu'une pareille vérification eſt impoſſible, pour peu que les tems & les lieux ſoient éloignés; & qu'elle eſt extrêmement difficile, lors même qu'on ſe trouve immédiatement ſur les lieux, à cauſe qu'une grande partie des hommes eſt un ramas de bigots, d'ignorans, de gens ruſés, & de fripons. Il conclut donc fort bien qu'une pareille évidence portoit, pour ainſi dire, ſa fauſſeté empreinte en elle-même, & que tout mira-

cle, fondé ſur le témoignage des hommes ; devoit être plutôt un objet de dériſion qu'un ſujet de raiſonnement (1).

Aſſurément, il n'y eut jamais un ſi grand nombre de miracles, attribués à une ſeule perſonne, que ceux que l'on diſoit, en dernier lieu, avoir été opéré, en France, ſur le tombeau de l'*Abbé Pâris*, ce fameux janſéniſte dont la ſainteté en impoſa ſi long-tems au peuple. On n'entendoit parler d'autre choſe que de malades guéris, que de ſourds retrouvant l'ouïe, que d'aveugles qui avoient recouvré l'uſage des yeux : ce n'étoient-là que les effets les plus communs de ce ſacré ſépulchre. Mais ce qui eſt plus extraordinaire, c'eſt que pluſieurs de ces miracles furent prouvés immédiatement ſur les lieux, devant des juges d'une intégrité indubitable,

(1) Belle conſéquence ! Le peuple ſuperſtitieux de *Sarragoſſe* s'en eſt laiſſé impoſer par un faux miracle. Donc, il n'y a jamais eu ni tems, ni lieux, où il n'ait été poſſible de faire recevoir de faux miracles pour vrais ; il n'y a jamais eu d'hommes, de ſociétés, capables de démêler les impoſtures les plus groſſieres, & de leur refuſer ſa créance. *Note de l'Editeur.*

& atteſtés par des témoins accrédités, par des gens de diſtinction dans un ſiecle éclairé, & ſur le théâtre le plus brillant qu'il y ait actuellement dans l'univers. Il y a plus encore; la relation en ayant été publiée & divulguée par toute la terre, les jéſuites, ſociété des plus habiles, ſoutenus par le magiſtrat, & ennemis déclarés des opinions en faveur deſquelles ces miracles paſſoient pour avoir été opérés, ne furent jamais en état de les réfuter parfaitement, ni d'en déceler l'impoſture (1). Où trouver ailleurs une ſi pro-

(1) Le livre qui en contient le narré, fut écrit par M. *de Montgeron*, Conſeiller au Parlement de Paris, homme en place, & qui faiſoit figure dans la ſociété : il devint le martyr de ſa cauſe; & on dit qu'il eſt empriſonné pour la publication de ſon livre.

Il y a un autre ouvrage, en trois volumes, qui porte pour titre *Recueil des Miracles de l'Abbé Pâris*. On y trouve une relation de pluſieurs de ces miracles, précédée de diſcours préliminaires très-bien écrits; excepté la comparaiſon ridicule des miracles de l'Abbé avec ceux de notre Sauveur, comparaiſon qui y regne d'un bout à l'autre. On y ſoutient que l'évidence eſt égale pour les premiers & pour les derniers; comme ſi le témoignage des hommes pouvoit jamais être mis en balance avec celui de Dieu, qui conduiſit lui-même la

digieuſe quantité de circonſtances qui concourent pour la confirmation d'un fait ? Et qu'oppoſer à cette nuée de témoins, ſi ce n'eſt

---

plume des écrivains inſpirés. Il eſt vrai que ſi ces écrivains devoient être conſidérés comme des témoins purement humains, la comparaiſon de l'auteur françois ſeroit plutôt modeſte qu'outrée ; car, il pourroit prétendre, avec quelque apparence de raiſon, que les miracles janſéniſtes ſont de beaucoup ſupérieurs, en évidence & en autorité, à ceux de l'évangile. Les faits ſuivans ſont pris d'actes authentiques dans le livre mentionné.

Pluſieurs des miracles de l'Abbé *Pâris* furent prouvés immédiatement devant l'Officialité, ou la Cour de l'Archevêque de Paris, ſous les yeux du Cardinal *de Noailles*, dont l'intégrité & la capacité ne ſont pas conteſtées par ſes ennemis même.

Son ſucceſſeur dans l'Archiépiſcopat fut ennemi déclaré du parti Janſéniſte ; & c'eſt ce qui lui valut la mître. Cependant vingt-deux Recteurs ou Curés de Paris, le preſſant très-vivement d'examiner ces miracles, qu'ils ſoutinrent être indubitablement certains & notoires à tout l'univers, il déclina cet examen, & fit fort prudemment.

Le parti Moliniſte avoit tenté de décréditer ces miracles dans un ſeul cas qui regardoit Mademoiſelle *le Franc*. Mais, outre que leurs procédures furent les plus irrégulieres du monde à pluſieurs égards, & ſur-tout en ce qu'ils citerent ſeulement un petit nombre de témoins Janſéniſtes, qui s'étoient laiſſé ſubornet ; outre cela, dis-je, ils ſe trouverent

l'impoſſibilité abſolue, c'eſt-à-dire, la nature miraculeuſe des événemens qui atteſtent? Certainement cela ſeul en eſt une réfutation

---

bientôt accablés d'une nuée de nouveaux témoins, au nombre de cent & vingt, la plupart perſonnes en crédit, & conſidérées à Paris, qui toutes offrirent ſerment en faveur de ces miracles : elles accompagnerent leurs offres d'un appel ſérieux & ſolemnel au Parlement, à qui il fut interdit, par autorité ſupérieure, de ſe mêler de cette affaire. A la fin, on vit que lorſqu'une fois le zele & l'enthouſiaſme échauffent les eſprits, il n'y a point de témoignage humain ſi fort qu'on ne puiſſe procurer à la plus grande abſurdité; & que, ſi l'on eſt aſſez ridicule pour pouſſer les choſes à cette extrémité, & pour chercher à invalider ces ſortes de témoignages, on eſt sûr d'être confondu. En effet, une impoſture qui auroit le deſſous dans une pareille conteſtation, ſeroit une impoſture bien pitoyable.

Tous ceux qui ont été en France dans ces tems-là, ont entendu parler de la grande réputation de M. *Héraut*, Lieutenant de Police, dont la vigilance, la pénétration, & l'activité, ont été fort vantées. Ce Magiſtrat, déja preſque abſolu par la nature même de ſa charge, fut encore revêtu d'un plein pouvoir, afin d'étouffer ou de décréditer ces miracles. Souvent il ſe ſaiſit immédiatement des témoins & des ſujets ſur leſquels les guériſons avoient été opérées; cependant, il ne put jamais en tirer des preuves convainquantes de fauſſeté.

Dans le cas de Mademoiſelle *Thibaut*, il envoya, pour

ſuffiſante aux yeux de tout homme raiſonnable.

Eſt-ce raiſonner juſte que de conclure que,

---

l'examiner, le célebre *Sylva* : la ſorte d'évidence que celui-ci fait valoir eſt une choſe des plus curieuſes : ſelon la déclaration de ce médecin, il étoit impoſſible qu'elle eût été auſſi mal que diſoient les témoins, parce qu'elle n'auroit pu ſe rétablir, en ſi peu de tems, auſſi parfaitement qu'il la trouva rétablie. Il raiſonna ſans doute en homme ſenſé, d'après les cauſes naturelles; mais le parti oppoſé lui répliqua que le fait étoit un miracle; & que ſon raiſonnement en étoit préciſément la meilleure preuve.

Les Moliniſtes étoient réduits à un dilemne aſſez périlleux. N'oſant ſoutenir l'inſuffiſance abſolue de l'évidence humaine à prouver un miracle, ils furent obligés de dire que ces miracles étoient opérés par ſortilege, & que le diable s'en mêloit. Mais on leur répondit que ç'avoit été là la reſſource des anciens Juifs.

Les Janſéniſtes ne furent aucunement embarraſſés de rendre raiſon de la ceſſation de leurs miracles, lorſque le cimetiere fut fermé par ordre du Roi. Ces effets extraordinaires avoient été produits par l'attouchement de la tombe, & ne pouvoient plus l'être, dès qu'il devint impoſſible d'en approcher. Dieu, à la vérité, auroit pu renverſer les murailles dans un inſtant; mais il eſt le maître de ſes graces & de ſes œuvres : & il ne nous appartient pas de lui en demander compte. Il n'a pas renverſé les murailles de toutes les villes, comme celles de *Jéricho*; il n'a pas ouvert la priſon de tous les Apôtres, comme celle de ſaint Paul.

parce que quelques témoignages humains ſont de la plus grande force en certains cas, comme, par exemple, lorſqu'il s'agit de la

---

Un homme bien au-deſſus du commun, M. le Duc *de Châtillon*, Pair de France, Seigneur du rang le plus éminent, & du ſang le plus illuſtre, atteſte une de ces guériſons miraculeuſes, opérée ſur un de ſes domeſtiques, qui avoit vécu ſept ans dans ſa maiſon, avec une infirmité viſible & palpable.

Je conclurai par obſerver qu'il n'y a point de Clergé plus renommé pour une vie & des mœurs exemplaires que le Clergé Séculier de France, & en particulier les Recteurs ou les Curés de Paris; & ce ſont eux qui rendent témoignage à ces impoſtures.

L'érudition, le génie, & la probité des Religieux, l'auſtérité des Religieuſes du *Port-Royal*, ſont connues de toute l'Europe; or, ils atteſtent tous un miracle arrivé à la niece du fameux *Paſcal*: cet homme, auſſi célebre pour la ſainteté de ſa vie que pour ſes rares talens, crut ce miracle, & pluſieurs autres dont il n'eut pas occaſion d'être ſi bien informé. Voyez ſa vie. *Note de l'Aut.*

C'eſt avec une extrême complaiſance que M. *Hume* eſt entré dans tous ces détails, laiſſant à ſes lecteurs le ſoin d'en tirer la conſéquence, qu'il croit auſſi naturelle que triomphante. Cependant, il s'en faut beaucoup que perſonne n'ait pu mettre dans ſon jour le peu de crédibilité des miracles en queſtion. On n'a pas balancé généralement à regarder ſans exception ceux qui ont cru recevoir quelque

bataille de *Philippes*, ou de celle de *Pharſale*, toutes ſortes de témoignages doivent être d'un poids égal dans tous les cas ? Suppoſons que, dans les batailles mentionnées, la faction de Céſar eût balancé la victoire avec celle de Pompée, & que tous les hiſtoriens, de côté & d'autre, euſſent unanimement attribué l'avantage au parti dont ils étoient ; comment, à la diſtance où nous ſommes de ces tems-là, ſerions-nous en état de décider entre eux ? Or, il y a tout autant de contrariété entre les miracles rapportés par *Hérodote* ou par *Plutarque*, & entre ceux qui nous ont été tranſmis par *Mariana*, par *Bede*, & par les autres hiſtoriens monacaux.

ſoulagement au tombeau de l'Abbé *Pâris*, comme des eſprits foibles, dont l'imagination avoit été fortement affectée, & qui, donnant de violentes ſecouſſes à leurs corps, faiſoient couler imparfaitement quelques eſprits animaux dans des parties affoiblies, ranimoient pour quelques momens des membres engourdis. Après cela, il faut toujours en revenir au *cui bono ?* Qu'auroient ſignifié ces miracles, & à quel but ſe ſeroient-ils rapportés ? Auſſi n'en reſte-t il plus que le ſouvenir ; au lieu que l'Egliſe ſera juſqu'à la fin des ſiecles, une preuve de fait de ceux qui ont été faits pour la fonder. *Note de l'Editeur.*

Le ſage n'accorde qu'une foi vraiment ſceptique à tous les rapports qui favoriſent les paſſions du rapporteur, ſoit en donnant une plus haute idée de ſa patrie, de ſa famille, ou de ſa propre perſonne, ſoit en s'alliant, de quelque autre maniere, avec ſes inclinations & ſes penchans naturels. Mais, quelle tentation plus forte que celle de paſſer pour meſſager, pour prophête, pour Ambaſſadeur envoyé du Ciel? Qui refuſeroit d'eſſayer des dangers & des difficultés, pour être en droit de ſe parer d'un titre auſſi pompeux? Ou, lorſque quelqu'un, à l'aide de la vanité & d'une imagination échauffée, eſt devenu le premier proſélyte de ſa propre fiction, & a donné ſérieuſement dans le piége; ſe feroit-il ſcrupule d'employer la fraude pieuſe, pour appuyer une cauſe auſſi ſainte & auſſi méritoire?

Il ne faut ici que la moindre étincelle pour allumer les plus grandes flammes, parce qu'elles trouvent toujours des materiaux préparés. Les oreilles avides (1) reçoivent, avec

(1) *Avidum genus auricularum.* Lucret.

empreſſement, & ſans examen, tout ce qui flatte la ſuperſtition, & tout ce qui ſent la merveille.

Combien de contes de cette eſpece ont été, dans tous les tems, & découverts & étouffés dans leur naiſſance? Un plus grand nombre encore, célebres pendant quelque tems, ſont tombés enſuite dans le mépris & dans l'oubli. La ſolution du phénomene eſt donc aiſée par rapport à ces nouvelles volantes; & en rendre raiſon par les principes naturels & connus de la crédulité & de l'illuſion, c'eſt juger conformément à l'obſervation & à une expérience réguliere. Pourquoi donc, là où nous pouvons recourir à une ſolution auſſi naturelle, irions-nous chercher un renverſement des loix de la nature les plus connues & les mieux établies?

Tout le monde ſait la difficulté qu'on trouve à démêler les fauſſetés d'un fait particulier, & quelquefois d'un fait public, dans le tems & dans le lieu même où il s'eſt paſſé; que ſera-ce pour peu que la ſcene ſoit éloignée? Les cours de judicature, avec

toute leur autorité & tout leur jugement, ſe trouvent ſouvent embarraſſées à diſtinguer le vrai du faux, dans les actions les plus récentes. Mais, laiſſez ſuivre à une affaire le train ordinaire des querelles, des débats, & des bruits courans ; vous n'en verrez jamais la fin, ſur-tout quand les paſſions s'en mêlent, & prennent parti dans la diſpute.

Lorſque de nouvelles religions s'élevent, la choſe, pour l'ordinaire, paroît trop peu importante aux ſavans & aux ſages pour mériter leur attention : quand enſuite ils voudroient découvrir la fourbe, afin de déſabuſer la multitude prévenue, la ſaiſon en eſt paſſée, les documens & les témoins, qui euſſent pu éclaircir le ſujet, ont péri ſans eſpoir de retour.

Il ne nous reſte donc d'autres moyens de nous détromper que ceux qui ſont pris des témoignages conſidérés en eux-mêmes. Or, quelque ſatisfaiſans que ſoient ces moyens pour les gens entendus & judicieux, ils ſont, pour l'ordinaire, trop ſubtils pour être à la portée du vulgaire.

Il paroît donc, en général, que les té-

moignages, rendus à quelque eſpece de miracles que ce ſoit, ne peuvent jamais aller juſqu'à la probabilité; tant s'en faut qu'ils aillent juſqu'à la preuve. Mais, ſuppoſé que cela fût, ce ſeroit des preuves combattues par d'autres preuves, dérivées de la nature même du fait que l'on auroit en vue d'établir. C'eſt l'expérience ſeule qui donne du poids au témoignage des hommes; & c'eſt encore l'expérience qui nous fait connoître les loix de la nature. Lorſque donc ces deux ſortes d'expériences ſe trouvent en conflit, il n'y a qu'à ſouſtraire l'une de l'autre, & embraſſer l'opinion victorieuſe avec le degré d'aſſurance qui réſulte du reſte. Or, ſelon le principe poſé, le réſultat de cette ſouſtraction, par rapport à toutes les religions populaires, devient zéro. Donc, nous pouvons établir la maxime générale, qu'aucun témoignage humain n'a aſſez de force pour prouver un miracle, & pour en faire la baſe ſolide d'un ſyſtême religieux (1).

(1) Je prie le lecteur de remarquer la limitation que je fais ici, en diſant que les miracles ne peuvent être prouvés

Je me plais d'autant plus dans cette maniere de raiſonner, que je la crois propre à confondre ces amis dangereux, ou plutôt ces

---

de façon à devenir la baſe d'un ſyſtême de Religion. J'accorde d'ailleurs la poſſibilité des miracles, ou d'infractions du cours ordinaire de la nature, ſuſceptibles d'être prouvées par le témoignage humain; quoique peut-être il ſoit impoſſible d'en trouver des exemples dans toutes les annales. Suppoſons, par exemple, que tous les auteurs, dans toutes les langues, s'accordent à dire que depuis le premier janvier 1600, la terre ait été couverte d'une obſcurité totale pendant huit jours. Suppoſons que la tradition de ce ſingulier événement conſerve, encore aujourd'hui, toute ſa force & toute ſa vigueur parmi le peuple; que tous les voyageurs nous la rapportent des contrées étrangeres d'où ils reviennent, ſans varier, ni ſe contredire le moins du monde; il eſt évident que les philoſophes d'à-préſent, au lieu de douter de ce fait, ſeroient obligés d'en reconnoître la certitude, & d'en rechercher les cauſes.

Mais, ſuppoſons que tous les écrivains de l'hiſtoire d'Angleterre s'accordaſſent à dire, que la Reine *Eliſabeth* mourut le premier janvier 1600; qu'elle fut vue, devant & après ſa mort, par ſes Médecins & par toute ſa Cour, comme l'uſage le veut à l'égard des perſonnes de ſon rang; que ſon ſucceſſeur fut reconnu & proclamé par le Parlement; & qu'après avoir été enterrée durant l'eſpace d'un mois, elle reparut, ſe remit en poſſeſſion du trône, & gouverna l'Angleterre pendant trois ans. J'avoue que je ſerois ſurpris du concours de tant de circonſtances étranges, ſans cependant

ennemis déguisés de la religion chrétienne, qui ont entrepris de la défendre par les principes de la raison humaine. Notre très-sainte

---

me sentir la moindre inclination à croire un événement aussi miraculeux. Je ne douterois, ni de la prétendue mort de cette Reine, ni des autres circonstances publiques qui l'auroient suivie; je me contenterois de soutenir, que cette mort n'étoit que feinte, & qu'elle n'étoit, ni ne pouvoit être, réelle. En vain m'objecteroit-on la difficulté, l'impossibilité même de tromper le monde dans une affaire de cette importance: en vain feroit-on valoir la sagesse & l'intégrité de cette grande Reine, le peu d'avantage qu'elle eût pu recueillir d'un si pitoyable artifice, ou son entiere inutilité. Tout cela seroit capable de m'étonner; mais, je répondrois encore que la fourbe & la folie des hommes sont des phénomenes si communs, que j'aimerai toujours mieux attribuer à leur concours les événemens les plus extraordinaires, que d'admettre une aussi singuliere violation des loix de la nature.

Mais, si ce miracle étoit attaché à un système de religion; les hommes de tous les âges ont été trompés par tant de ridicules histoires de ce genre, que cette seule circonstance seroit une preuve complette de fausseté frauduleuse: elle suffiroit à tous les hommes sensés pour rejeter le fait, & le rejeter même sans un examen ultérieur. La toute-puissance de l'Etre auquel on attribue ici le miracle, n'augmente en rien sa probabilité, puisque nous ne connoissons les attributs & les actions de cet Etre que par l'expérience, qui nous découvre ses ouvrages dans le cours ordinaire de la nature. Nous voici donc encore

religion

religion n'eſt pas fondée ſur la raiſon, elle l'eſt ſur la foi : & il n'y a pas un plus sûr

---

téduits aux obſervations du paſſé, & à comparer les exemples de la violation de la vérité dans les témoignages humains, avec ceux de la violation des loix de la nature par les miracles. Et ce n'eſt que de cette façon que nous pouvons déterminer ce qui eſt le plus vraiſemblable. Or, comme la violation du vrai eſt plus commune dans les témoignages rendus aux miracles religieux qu'en toute autre choſe, leur autorité en ſouffre un rabais conſidérable. Et nous ſommes portés par-là à prendre la réſolution générale de ne leur jamais prêter la moindre attention, quelque ſpécieux que ſoient les prétextes dont on voudroit les colorer. *Note de l'Auteur.*

Cette réſolution n'eſt autre choſe que le pyrrhoniſme univerſel. Il y a des erreurs : donc il n'y a point de vérités. L'examen a découvert, dans pluſieurs cas, des fictions qu'on avoit voulu introduire comme des choſes certaines & prouvées. Donc tous les faits du même ordre, toutes les fois qu'ils ſeront ſoumis à l'examen, rentreront dans la claſſe des fictions. Il eſt inconteſtable qu'un témoignage purement humain ne ſauroit accréditer un miracle. Mais, il n'en eſt pas de même d'un témoignage divin ; & c'eſt à M. *Hume* à examiner, s'il peut exiſter un témoignage auquel le nom de divin convienne ; & s'il en a exiſté effectivement ? Quant aux prophéties qu'il ne fait qu'effleurer, on peut voir la matiere traitée à fonds dans le Traité de *Sherlock* ſur ce ſujet, & dans le dernier tome du bel ouvrage de M. *Vernet*, ſur la vérité de la Religion Chrétienne. *Note de l'Editeur.*

moyen de l'expoſer que de la mettre à une épreuve qu'elle ne ſauroit ſoutenir. Pour rendre la choſe plus évidente, examinons les miracles rapportés dans l'écriture : & afin de ne nous pas égarer dans un champ fort vaſte, reſtraignons-nous à ceux du Pentateuque, en conſidérant les livres de Moïſe, non comme la parole & le témoignage de Dieu lui-même, mais, ainſi que ces prétendus chrétiens le déſirent, comme la ſimple production d'un auteur humain. Ici donc nous voyons d'abord un livre qui nous eſt préſenté par un peuple ignorant & barbare, écrit dans un tems où il étoit plus barbare encore, & vraiſemblablement long-tems après les faits qu'il contient : aucun autre témoignage ne concourt à lui prêter ſon appui : il reſſemble à ces récits fabuleux que toutes les nations nous font de leur origine. Nous liſons ce livre, & nous le trouvons rempli de prodiges & de miracles : il nous décrit un état du monde & de la nature humaine qui n'a rien de commun avec celui d'aujourd'hui, notre chûte de cet état, l'âge de l'homme approchant de mille années, la deſtruction

du monde par un déluge, le choix arbitraire d'un peuple favori du ciel; & ce peuple, ce ſont les compatriotes de l'auteur : enfin leur délivrance de l'eſclavage, opérée par les prodiges les plus étonnans que l'on puiſſe s'imaginer. Que chacun ici mette la main ſur la conſcience, & qu'il déclare, après un examen ſérieux, s'il penſe que la fauſſeté d'un pareil livre, appuyé d'un pareil témoignage, ſeroit une choſe plus extraordinaire & plus miraculeuſe que ne le ſont tous les miracles enſemble qu'il renferme; c'eſt cependant là ce qu'il faudroit pour le faire recevoir, conformément au tarif de probabilité qu'on établit.

Ce que nous venons de dire des miracles, s'applique aux prophéties ſans aucun changement. Toutes les prophéties ſont en effet de vrais miracles, & ce n'eſt qu'en cette qualité qu'on peut les admettre pour preuves d'une religion. Si la prédiction des événemens futurs ne ſurpaſſoit toutes les forces de la nature humaine, il ſeroit abſurde de l'employer comme une preuve de miſſion divine, ou d'autorité céleſte. Ainſi, nous

pouvons conclure ſur le tout, que la religion chrétienne non-ſeulement étoit accompagnée de miracles dans ſes commencemens; mais qu'aujourd'hui même aucun homme raiſonnable ne ſauroit la croire ſans l'appui des miracles. La raiſon toute ſeule eſt inſuffiſante pour nous convaincre de ſa vérité : & quiconque eſt inſpiré, par la foi, à la recevoir, ſent dans ſa propre perſonne un miracle continuel, qui renverſe tous les principes de ſon entendement, & le détermine à croire tout ce qu'il y a de plus contraire à la coutume & à l'expérience.

ONZIEME ESSAI.

Sur la providence particuliere & ſur l'état à venir.

J'ÉTOIS derniérement en converſation avec un de mes amis, amateur de paradoxes ſceptiques. Je n'approuve en aucune façon pluſieurs des principes qu'il avança; cependant, comme ils me paroiſſent curieux, & qu'ils ont quelque rapport à la chaîne des raiſonnemens que j'ai ſuivie dans mes eſſais, je vais les mettre ici de mémoire, le mieux que je pourrai, les ſoumettant au jugement de mon lecteur.

Voici comment la converſation commença. J'admirois le bonheur ſingulier de la philoſophie: une liberté entiere eſt le grand privilége qu'elle exige; ce n'eſt qu'en expoſant librement le pour & le contre de toutes les doctrines qu'elle peut véritablement fleurir; & ſa bonne fortune la fait naître juſtement dans un âge & dans un pays

de liberté & de tolérance, où les ſymboles, les confeſſions de foi, & les loix pénales ne gênent pas même ſes principes les plus extravagans (1). Si l'on excepte le banniſſement de *Protagoras* & la mort de *Socrate*, qui eut en partie d'autres cauſes, on trouvera à peine, dans l'hiſtoire ancienne, un exemple de cette bigoterie jalouſe & perſécutrice dont notre ſiecle eſt ſi infecté. *Épicure* vécut, à Athenes, en paix & en tranquillité, juſqu'à un âge fort avancé : ſes ſectateurs (2) furent toujours admis à la dignité ſacerdotale : il leur fut permis d'officier aux autels, dans les rites les plus ſacrés de leur religion. Le plus ſage des Empereurs romains (3) encouragea

---

(1) Heureuſe prérogative, dont la ſociété retire tous les jours d'admirables avantages, dans ce déluge d'écrits où l'on ne reconnoît aucune regle de bienſéance, aucune barriere ſacrée! L'Angleterre s'en eſt reſſentie d'une maniere bien funeſte; & c'eſt peut-être le plus grand principe de ſa décadence. Voyez le diſcours de M. *de Haller*, qui eſt à la tête du Triomphe de l'Évidence. *Note de l'Editeur.*

(2) Luciani Συμπόσιον ἢ Λάπιθαι.

(3) Luciani & Dio.

publiquement (1), par des penſions & par des ſalaires, les profeſſeurs de toutes les ſectes de philoſophie ſans diſtinction. Nous concevrons aiſément combien la philoſophie, dans ſon berceau, avoit beſoin d'un pareil traitement, ſi nous réfléchiſſons que, même de nos jours, où l'on peut la ſuppoſer plus endurcie & plus robuſte, elle ne ſe ſoutient qu'avec peine contre l'inclémence des ſaiſons, expoſée comme elle l'eſt aux violens orages de calomnie & de perſécution qui fondent ſur elle.

Vous admirez, me dit mon ami, comme un ſingulier bonheur de la philoſophie, ce qui ne me paroît être que le réſultat du cours naturel des choſes, réſultat immanquable dans tous les ſiecles & chez toutes les nations. Cette bigoterie opiniâtre, dont vous vous plaignez, & que vous croyez ſi fatale à la philoſophie, n'eſt en effet que la fille ingrate de cette même philoſophie, qui, après s'être alliée à la ſuperſtition, abandonne entiérement les intérêts de ſa mere, pour devenir ſon ennemie & ſa

(1) Idem Εὐνέχος.

perſécutrice la plus acharnée. Il n'étoit pas poſſible que ces dogmes & ces principes ſpéculatifs de religion, qui ſont aujourd'hui le ſujet des diſputes les plus furieuſes, fuſſent admis, ou qu'on en eût même l'idée dans l'enfance du monde. Le genre humain, plongé alors dans une craſſe ignorance, ſe forgea une idée de religion mieux aſſortie à ſa foibleſſe & à ſa timidité : les contes & les hiſtoires qui compoſerent ces opinions ſacrées, étoient plutôt les objets d'une foi traditionelle que des matieres d'argumentation & de diſpute. Les philoſophes produiſirent des principes & des paradoxes nouveaux; mais l'allarme qu'on en conçut d'abord s'étant diſſipée, ils paroiſſent avoir vécu depuis, pendant tous les tems de l'antiquité, dans la plus grande harmonie avec la ſuperſtition régnante. Ils avoient, en quelque ſorte, fait avec elle, à l'amiable, un partage honnête du genre humain, ſe réſervant les ſages & les lettrés, & lui cédant la foule & les ignorans (1).

(1) Il eſt aiſé de ſentir que la fauſſe philoſophie & toute fauſſe religion peuvent s'accommoder ſans peine, & tran-

Vous ne me paroiſſez, repris-je, tenir aucun compte de la politique : vous ne croyez donc pas qu'un ſage magiſtrat puiſſe juſtement concevoir de l'ombrage de certaines opinions philoſophiques, comme ſont celles d'Épicure, qui, niant l'exiſtence de Dieu, & ce qui en eſt une ſuite néceſſaire, la providence & un état à venir, relâche viſiblement les nœuds de la morale, & peut être regardé, par conſéquent, comme un homme pernicieux au repos de la ſociété civile.

C'eſt que je ſais, répliqua-t-il, qu'en effet ces ſortes de perſécutions ne nâquirent jamais, ni d'un ſens raſſis, ni d'aucune expérience des ſuites pernicieuſes de la philoſophie; elles furent le fruit des paſſions & des pré-

---

ſiger enſemble à leur gré. Mais, c'eſt préciſément le caractère de la vraie religion de ne pouvoir admettre les écarts d'une philoſophie fauſſement ainſi nommée; & le devoir naturel de ſa propre conſervation l'oblige à réprimer cette philoſophie, toutes les fois qu'elle travaille à détruire la religion. Or, voilà ce que les *Hume* & leurs ſemblables ne ſauroient digérer; voilà ce qu'ils appellent bigoterie & perſécution. Sont-ils fondés à tenir ce langage? Et que feroient-ils du genre humain, ſi on leur en abandonnoit la conduite? *Cæci ducerent cæcos in foveam.* *Note de l'Editeur.*

jugés. Mais, que diriez-vous ſi j'allois plus loin; ſi je ſoutenois que, quand Epicure eût été accuſé, devant le peuple, par quelqu'un des Sycophantes de ſon tems, il lui eût été aiſé de défendre ſa cauſe, en prouvant que les principes de ſa philoſophie étoient auſſi ſalutaires que ceux de ſes accuſateurs, malgré le zele outré avec lequel ils s'efforçoient d'armer contre lui la haine & la jalouſie du public?

Je ſouhaiterois fort, répondis-je, que vous vouluſſiez eſſayer votre éloquence ſur un ſujet auſſi extraordinaire, & faire un plaidoyer pour Épicure, tel qu'il l'eût prononcé, propre à contenter, non la canaille d'Athenes, ſi tant eſt qu'il y en ait eu dans cette ville, alors ſi polie; mais à faire impreſſion ſur la partie plus philoſophe de ſon auditoire, ſur ceux qu'on peut ſuppoſer capables de comprendre des argumens.

A cette condition, dit-il, la choſe ne ſera pas difficile. Si vous le trouvez bon, je me ſuppoſerai Epicure pour un moment: vous ſerez le peuple Athénien: & je vais vous faire une harangue qui remplira l'urne de

fèves blanches, ſans en laiſſer une ſeule noire qui puiſſe flatter la malice de mes adverſaires.

Fort bien : partez, je vous prie de ces ſuppoſitions.

Je parois, ô Athéniens ! dans votre aſſemblée, pour juſtifier ce que j'ai ſoutenu dans mon école ; mais je trouve ici des antagoniſtes furieux, au lieu de raiſonneurs calmes & exempts de paſſions. Vos délibérations, qui devroient rouler ſur le bien public & ſur l'intérêt de l'état, ſubſtituent à ces grands objets des diſputes de philoſophie ſpéculative : ces recherches, peut-être plus ſtériles encore qu'éblouiſſantes prennent la place de vos occupations les plus familieres & les plus utiles. Je préviendrai cet abus, autant qu'il dépendra de moi. Nous ne diſputerons point ici ſur l'origine des mondes, & ſur la maniere dont ils ſont gouvernés ; nous rechercherons ſimplement juſqu'à quel point de pareilles queſtions intéreſſent le public : & ſi je puis vous perſuader qu'elles ſont totalement indifférentes au bien de la ſociété, & à la tran-

quillité du gouvernement, je me flatte que vous nous renverrez, ſans autre forme de procès, à nos écoles, pour y diſcuter à loiſir la queſtion la plus ſublime, mais en même-tems la plus abſtraite de toute la philoſophie.

Vos philoſophes religieux, peu ſatisfaits de la tradition de leurs peres & de la doctrine de leurs prêtres, auxquelles j'acquieſce très-volontiers, ſe laiſſent aller à une téméraire curioſité, ils eſſayent juſqu'où ils pourroient établir la religion ſur les principes du raiſonnement : par-là ils excitent, au lieu de les lever, tous ces doutes qui naiſſent naturellement d'une recherche trop ſcrupuleuſe. Après avoir peint des plus magnifiques couleurs, l'ordre, la beauté, & le ſage arrangement de l'univers, ils demandent ſi ces admirables indices d'intelligence & de ſageſſe pourroient être l'ouvrage du concours fortuits des atomes; ſi le ſeul haſard pourroit avoir produit ce que le génie le plus ſublime ne peut jamais admirer dignement. Je n'examinerai point la juſteſſe de ce raiſonnement; je lui accorderai toute la ſolidité que mes an-

tagoniſtes & mes accuſateurs peuvent deſirer: il me ſuffira de prouver, par cet argument même, que la queſtion eſt toute ſpéculative, & que je ne ſappe point la baſe de la ſociété & du gouvernement, lorſque dans mes recherches philoſophiques je nie une providence & un état à venir; qu'au contraire je n'avance que des principes qu'ils doivent eux-mêmes, ſelon leurs propres lieux communs, reconnoître pour ſolides & ſatisfaiſans, s'ils veulent raiſonner d'une maniere conſéquente.

Vous donc, qui êtes mes accuſateurs, vous accordez que le principal, ou le ſeul argument pour l'exiſtence de Dieu (ce que je n'ai jamais conteſté), ſe tire de l'ordre de la nature, où vous voyez tant de marques d'intelligence & de deſſein que vous croiriez tomber dans l'extravagance de lui attribuer pour cauſe, ſoit le haſard, ſoit quelque force de la matiere aveugle & ſans guide. Vous convenez que cet argument conclut de l'effet à la cauſe: de l'ordre qui regne dans l'ouvrage, vous inférez qu'il doit y avoir du deſſein & de la prévoyance dans l'ouvrier: vous

reconnoiſſez que votre concluſion eſt défectueuſe, en cas que vous ne puiſſiez pas prouver ce point : & vous ne prétendez pas lui donner une étendue plus grande que celle que les phénomenes de la nature peuvent juſtifier. Ce ſont-là vos aveux ; remarquez à préſent, je vous prie, les conſéquences que j'en tire.

En concluant d'un effet à ſa cauſe, nous devons les proportionner l'un à l'autre : il ne nous eſt pas permis d'attribuer à la cauſe plus de qualités qu'il n'en faut exactement pour produire l'effet. Un corps de dix onces s'éleve dans la balance : cela prouve que ſon contrepoids excede dix onces ; mais cela prouve nullement qu'il excede cent onces. La cauſe aſſignée à quelque effet n'eſt-elle pas ſuffiſante pour le produire ? Il faut, ou la rejetter entiérement, ou lui ajouter des qualités nouvelles, qui puiſſent rendre complette ſa proportion avec l'effet ; mais lui donner des qualités ultérieures, lui attribuer la capacité de produire d'autres effets, c'eſt ſe jetter dans la licence des conjectures, c'eſt ſuppoſer ces qualités & ces capacités arbitrairement, ſans raiſon & ſans autorité.

Les êtres doués d'intelligence & de raiſon ne different point, à cet égard, de la matiere brute & inſenſible. Si les cauſes ne ſont connues que par leurs effets, nous ne pouvons jamais leur attribuer d'autres qualités que celles qui ſont préciſément requiſes pour la production de ces effets; & aucune logique ne nous autoriſe de redeſcendre d'une cauſe à d'autres effets que ceux par leſquels nous y étions arrivés. De la contemplation d'un tableau de *Zeuxis*, perſonne n'oſeroit inférer qu'il n'étoit pas moins habile ſtatuaire & Architecte que peintre, & qu'il réuſſiſſoit en pierre & en marbre comme en couleurs. Nous pouvons, en toute ſûreté, attribuer à un ouvrier les talens & le goût que nous voyons briller dans ſon ouvrage, la cauſe doit être proportionnée à ſon effet; mais, ſi nous la lui proportionnons avec préciſion & exactitude, nous n'y trouverons jamais des attributs qui portent plus loin, je veux dire, qui s'étendent à de nouvelles vues & à de nouvelles productions; car, il eſt clair que de ſemblables attributs devroient être

quelque choſe de plus que ce qui eſt requis pour produire l'effet que nous conſidérons.

En accordant donc que les Dieux ſoient les auteurs de l'exiſtence de l'univers & de l'ordre qui y regne, il s'enſuit de-là qu'ils poſſedent ce degré précis d'intelligence, de pouvoir, de bienveillance, qui éclate dans leur ouvrage; mais il n'en réſulte rien de plus, à moins que nous ne voulions ſuppléer, par des exagérations & des flatteries, aux lacunes de nos preuves & de nos raiſonnemens. Nous ſommes en droit de conclure l'exiſtence des attributs dont nous voyons les traces, & dans le degré où nous les voyons; pour d'autres attributs, nous ne pouvons en faire l'objet que d'hypotheſes arbitraires. Elles le ſeront d'autant plus, ſi nous allons juſqu'à ſuppoſer que dans des lieux ou des tems différens, ces vertus imaginaires ſe ſont déployées, ou ſe déployeront avec plus de magnificence, & ſi nous nous forgeons des plans d'adminiſtration plus accommodés à notre fantaiſie. Apres nous être élevés de l'univers, qui eſt l'effet,

à Jupiter, qui eſt la cause, il ne nous eſt plus permis de deſcendre de cette cauſe à de nouveaux effets, comme ſi ceux qui exiſtent préſentement n'étoient pas aſſez dignes des glorieux attributs dont nous revêtons cette divinité. La connoiſſance des cauſes n'étant dûe qu'à celle des effets, il doit y avoir une proportion exacte entre les uns & les autres. C'eſt-là le terme où l'on doit s'arrêter; on ne rencontre rien au-delà qui puiſſe devenir le fondement d'aucune nouvelle concluſion.

Or que faites-vous? La nature vous offre certains phénomenes: vous en cherchez l'auteur, ou la cauſe; & vous imaginant de l'avoir trouvée, vous devenez ſi amoureux de cette production de votre cerveau que vous vous figurez qu'il ſeroit impoſſible qu'elle n'eût donné l'être qu'à la ſcene préſente du monde, ſcene ſi remplie de maux & de déſordres. Vous oubliez que cette intelligence & cette bonté ſuprêmes ne ſont que de pures chimeres, ou qu'elles n'ont du moins aucun fondement raiſonnable; & que vous n'avez point le droit d'orner votre

divinité de qualités que vous n'avez jamais vu éclater dans ſes ouvrages. Accommodez donc vos Dieux, ô philoſophes, aux phénomenes préſens de la nature; & ne prétendez pas altérer ces phénomenes, pour les accommoder aux attributs que vous donnez à vos Dieux avec une ſi tendre libéralité.

Lorſque les prêtres & poëtes, appuyés de votre autorité, ô Athéniens, me parlent de ces âges d'or & d'argent qui ont précédé cette ſcene actuelle de vices & de miſere, je les écoute avec attention & avec reſpect. Mais j'avoue que je ne me ſens pas cette ſoumiſſion humble, ni cette pieuſe déférence, lorſque des philoſophes, qui ſe font fort de négliger l'autorité & de cultiver la raiſon, me tiennent les mêmes propos. Alors je demande, qui les a tranſporté dans les régions céleſtes ? Quand ont-ils été admis au conſeil des deſtinées, pour leur apprendre ſi poſitivement que leurs divinités ont exécuté ou qu'elles exécuteront des choſes que nous n'appercevons pas actuellement ? Me diront-ils que l'échelle de la raiſon les a fait

remonter des effets aux cauſes ? Je répondrai que, s'ils ne s'étoient pas aidés des ailes de leur imagination, ils ne ſeroient jamais parvenus à renverſer leur propre méthode, au point d'argumenter des cauſes aux effets ; & qu'ils n'auroient jamais préſumé que des être auſſi parfaits, que le ſont leurs Dieux, duſſent produire un ouvrage plus parfait que ne l'eſt le monde préſent, puiſqu'ils n'ont aucune raiſon de mettre dans ces ſubſtances céleſtes plus d'attributs, ni plus de perfection, que ce monde n'en exige.

De-là cette ſtérile induſtrie pour rendre raiſon des maux de la nature & pour ſauver l'honneur des Dieux, dans le même tems que nous ſommes forcés de reconnoître la réalité de ces maux & de ces miſeres dont l'univers abonde. On nous dit que ce qui a limité le pouvoir & la bienfaiſance de Jupiter, ce qui l'a obligé à créer les hommes & toutes les créatures ſenſibles ſi imparfaites & ſi malheureuſes, ce ſont les qualités défectueuſes & incorrigibles de la matiere, la néceſſité d'obſerver des loix générales, & d'autres raiſons de cette trempe. Ainſi

l'on prend le pouvoir & la bonté pour des attributs que tout le monde reconnoît dans leur plus grande étendue. Je conviens que, dans cette ſupoſition, on pourroit peut-être recevoir ces conjectures pour des ſolutions plauſibles du phénomene du mal. Mais j'inſiſte ; pourquoi prendre ces attributs pour univerſellement reconnus ? Pourquoi attribuer à une cauſe des qualités qui ne ſe montrent point dans ſon effet ? Pourquoi mettre ſon eſprit à la gêne, pour juſtifier le cours de la nature par des hypotheſes, peut-être imaginaires, & dont après tout cette même nature ne préſente aucun veſtige ?

Ainſi l'hypotheſe de la religion ne peut être regardée que comme une méthode particuliere d'expliquer les phénomenes de l'univers viſible ; mais un homme qui ſe pique de raiſonner juſte, n'oſera jamais en inférer un ſeul fait : il n'oſera, par cette méthode, ni rien changer dans les phénomenes, ni y rien ajouter. Si vous penſez qu'ils prouvent des cauſes à votre façon, à vous permis de conclure l'exiſtence de ces

cauſes. Dans des ſujets auſſi compliqués & auſſi profonds chacun devroit donner libre carriere à ſes conjectures & à ſes raiſonnemens. Mais tenez-vous-en là. Si vous rebrouſſez chemin, ſi argumentant des cauſes mêmes auxquelles vos argumens viennent de vous conduire, vous concluez quelque autre fait, ſoit paſſé, ſoit à venir, qui doive ſervir à une manifeſtation plus particuliere de certains attributs, je dois vous avertir que vous avez quitté la méthode de raiſonner que votre ſujet exige, & qu'il faut certainement que vous ayiez ajouté aux attributs de la cauſe quelque choſe au-delà de ce qui paroît dans l'effet; puiſqu'autrement vous n'euſſiez pu, dans aucun ſens raiſonnable, ajouter à l'effet ce qui peut le rendre plus digne de la cauſe.

En quoi donc cette doctrine que j'enſeigne dans mon école, ou plutôt que j'examine dans mes jardins, eſt-elle odieuſe? Ou qu'y a-t-il dans toute cette queſtion qui intéreſſe, le moins du monde, la bonne morale, ou la paix & l'ordre de la Société?

Je nie, dites-vous, une providence &

un chef ſuprême du monde, réglant le cours des événemens, puniſſant le vice par les traverſes & par l'infamie, & couronnant la vertu de gloire & de ſuccès. Aſſurément, je ne nie pas le cours même des événemens : il s'offre aux recherches & à l'examen d'un chacun. Je conviens que dans la conſtitution préſente des choſes la vertu eſt accompagnée d'une plus grande paix intérieure que le vice, & que le monde lui fait un accueil plus favorable. Je ſens, par l'expérience du paſſé, que l'amitié eſt le ſouverain plaiſir de la vie, & la modération l'unique ſource de la tranquillité & du bonheur. Je ne balance jamais entre la vie vertueuſe & la vie criminelle; un eſprit bien fait s'apperçoit que tout l'avantage eſt du côté de la premiere. Mais, toutes vos ſuppoſitions & tous vos raiſonnemens, que m'apprennent-ils de plus? Vous me dites, à la vérité, que cet argument des choſes vient d'une intelligence & d'un deſſein; mais de quoi qu'il vienne, il eſt toujours le même par rapport à notre bonheur & à notre malheur, & par conſéquent à notre vie & à notre conduite. Il m'eſt

toujours auſſi permis qu'à vous de me régler ſur l'expérience des événemens paſſés. S'il vous plaît de vous appuyer ſur une providence divine, & de ſoutenir que ſous une juſtice diſtributive, ſouveraine dans l'univers, les bons peuvent s'attendre à des faveurs particulieres, & les méchans doivent craindre des punitions extraordinaires, diſpenſées hors du cours naturel des événemens, je vous ferai encore ici remarquer la même erreur dont j'ai déja tâché de vous convaincre. Vous vous obſtinez à vous imaginer que l'exiſtence divine, à laquelle vous prenez un ſi ſérieux intérêt, étant accordée, il vous ſera permis d'en tirer telles conſéquences que vous voudrez, & d'aller au-delà de l'ordre connu de la nature, en argumentant d'après ces attributs que vous aurez prêtés à vos Dieux. Vous ne vous ſouvenez donc plus que dans ce ſujet on ne peut raiſonner que des effets aux cauſes : & que tout argument qui procede des cauſes aux effets doit néceſſairement être un ſophiſme groſſier ; puiſqu'il eſt impoſſible de connoître quoi que ce ſoit d'une cauſe, que l'on n'ait auparavant,

je ne dis pas connu par voie de conſéquence ; mais pleinement découvert dans ſon effet.

Mais, quel jugement doit porter un philoſophe de ſes vains raiſonneurs qui, au lieu de regarder la vie préſente & la ſcene actuelle du monde comme le ſeul objet de leur contemplation, renverſent le cours de la nature juſqu'à n'en faire qu'un paſſage à quelque choſe de lointain, un portique qui conduit à un palais plus vaſte, mais tout-à-fait différent, un prologue qui ne ſert qu'à préparer la piece, & à lui donner plus de grace & de convenance ? D'où penſez-vous que ces philoſophes prennent l'idée qu'ils ſe font des Dieux ? Vient-elle d'ailleurs que de leur cerveau & de leur fantaiſie ? Si elle étoit copiée d'après les phénomenes actuels, iroit-elle plus loin que ces phénomenes ? Ne leur ſeroit-elle pas exactement ajuſtée ? Que peut-être la divinité poſſede des attributs dont nous ne lui avons jamais vu donner des marques ; que peut-être elle regle ſes actions ſur des principes dont nous n'avons jamais découvert l'exercice ; tout cela doit être accordé gratuitement. Mais, après tout, ce ne ſont-

là que des poſſibilités & des hypotheſes : il n'y a pas la moindre raiſon d'établir ces attributs & ces principes d'action, qu'autant que nous ſavons qu'ils ſe ſont déployés, & & qu'ils ont été réduits en acte.

Y a-t-il, dans le monde, des marques d'une juſtice diſtributive? Si vous répondez affirmativement, je conclus que puiſque la juſtice ſe déploie elle-même ici bas, elle eſt ſatisfaite ici bas. Si vous répliquez négativement, je conclus que c'eſt donc ſans raiſon que vous nommez les Dieux juſtes. Si vous tenez un milieu entre l'affirmative & la négative, en diſant que la juſtice divine s'exerce ici en partie, mais qu'elle ne s'exerce pas dans toute ſon étendue; je dis que vous n'avez aucun droit de fixer cette étendue, aucune raiſon de la pouſſer au delà de ce que vous lui voyez faire actuellement.

Ainſi, ô Athéniens, je réduis toute ma diſpute avec mes antagoniſtes à un point aiſé à décider. Le cours de la nature eſt expoſé à ma contemplation & à la leur. L'expérience leve ſon étendart, je veux dire, qu'elle nous montre le train ordinaire des événemens; &

nous le ſuivons dans toute notre conduite : on ne doit s'en rapporter à autre choſe, ni à la guerre, ni dans le conſeil : on y devroit faire uniquement attention & dans l'école & dans le cabinet. En vain notre foible entendement voudroit-il rompre ces barrieres, trop étroites pour les folles imaginations qui nous dominent. Tirer du cours de la nature un argument pour établir l'exiſtence d'une cauſe individuelle, intelligente, d'un être auteur & conſervateur de l'ordre du monde, c'eſt poſer un principe également incertain & inutile : incertain, parce que le ſujet dont il s'agit eſt entiérement hors de de la portée de l'expérience humaine : inutile, parce que la connoiſſance que nous avons de cette cauſe étant entiérement bâtie ſur l'expérience, nous ne pouvons pas, en bonne logique, partir de cette cauſe & retourner en arriere pour former de nouvelles inductions, puiſque nous ne pouvons rien ajouter au cours connu & expérimenté de la nature, dans la vue d'y fonder de nouveaux principes de vie & de conduite.

Voyant que mon ami avoit fini ſa haran-

gué : vous n'avez pas négligé, lui dis-je, l'artifice des anciens orateurs : me faiſant tenir la place du peuple, vous vous êtes inſinué dans ma faveur en embraſſant des principes pour leſquels vous m'avez toujours connu un attachement particulier. Mais, ſi je vous permets de faire de l'expérience, comme je crois en effet qu'on doit le faire, la ſeule regle de vos jugemens ſur cette queſtion, & ſur toutes les autres queſtions de fait, je ne doute pourtant pas qu'on ne puiſſe réfuter, par cette expérience même à laquelle vous provoquez, le raiſonnement que vous avez mis dans la bouche d'Epicure. Si vous voyiez, par exemple, un bâtiment à moitié fini, entouré d'un amas de briques, de pierres, & de ciment, avec tous les outils de maçonnerie; ne concluriez-vous pas par l'effet que c'eſt-là un ouvrage de l'art, fait à deſſein? Et partant derechef de cette cauſe, ne pourriez vous pas conclure encore que ſon effet recevra de nouveaux accroiſſemens; que le bâtiment s'achevera bientôt; & que l'architecture continuera à y mettre les perfections qui lui conviennent? Si vous voyiez

la trace d'un pied humain, imprimée ſur le rivage de la mer, vous concluriez qu'un homme y a paſſé, & qu'il y avoit auſſi laiſſé la trace de l'autre pied, quoique effacée enſuite, ſoit par l'écroulement du ſable, ſoit par des inondations. Pourquoi donc refuſeriez-vous d'admettre le même raiſonnement par rapport à l'ordre de la nature? Vous n'avez qu'à conſidérer le monde & la vie préſente comme un bâtiment imparfait, qui donne cependant des marques d'une intelligence ſupérieure : ſi vous partez enſuite de cette intelligence, qui ne peut rien laiſſer dans l'imperfection, qu'eſt-ce qui vous empêchera de conclure la réaliſation d'un plan plus fini, qui doit recevoir ſon accompliſſement dans des eſpaces éloignés ou dans des tems reculés? Ces deux manieres d'argumenter étant exactement ſemblables, ſous quel prétexte pourriez-vous embraſſer l'une, tandis que vous rejetteriez l'autre?

L'infinie différence des ſujets, répondit-il, ſeroit une raiſon ſuffiſante de la différence que je mettrois dans mes argumens & dans mes concluſions à cet égard. Les ouvrages

d'invention humaine permettent d'aller de l'effet à la cauſe, de revenir de la cauſe à l'effet, de former de nouvelles inductions touchant ce dernier, & d'examiner le changement que vraiſemblablement il a ſubi, ou qu'il peut ſubir encore. Mais, quelle eſt la baſe de cette façon de raiſonner? C'eſt que l'homme eſt un être connu par l'expérience; c'eſt que ſes deſſeins & ſes motifs nous ſont familiers; c'eſt que ſes projets & ſes inclinations ont une liaiſon & font un tout, conformément aux loix que la nature a établies pour ſa conduite. Trouvant donc un ouvrage qui procede de l'art & de l'induſtrie de l'homme, & étant d'ailleurs inſtruit de la nature de cet animal, nous pouvons tirer, ſur ce qu'on en peut attendre, une infinité d'inductions, qui ſeront toutes fondées ſur l'obſervation & ſur l'expérience. Mais, ſi nous ne connoiſſions l'homme que par l'examen d'un ſeul de ſes ouvrages, il nous ſeroit impoſſible d'argumenter de cette façon; à cauſe qu'en ce cas-là, toutes les qualités que nous lui connoîtrions étant priſes de ce ſeul ouvrage, elles ne pourroient jamais nous mener plus loin,

ni devenir le fondement d'aucune nouvelle concluſion. L'empreinte d'un pied ſur le ſable, enviſagée toute ſeule, ne prouve autre choſe ſi ce n'eſt qu'elle a été produite par l'application d'une figure qui a les mêmes dimenſions; au lieu que l'empreinte d'un pied humain prouve, par le ſecours d'autres expériences, que vraiſemblablement il y a eu une ſeconde empreinte, effacée par le tems, ou par d'autres accidens. Ici nous remontons de l'effet à la cauſe, & nous redeſcendons de la cauſe à l'effet, pour inférer les altérations faites dans le dernier; mais ce n'eſt point par la continuation d'une ſérie ſimple, & d'une même chaîne de raiſonnemens : il y entre cent expériences & cent obſervations diverſes, ſans leſquelles cette méthode d'argumenter devroit être regardée comme tout-à-fait erronée & ſophiſtique.

Il n'en eſt pas de même des preuves que nous tirons des ouvrages de la nature. Nous ne connoiſſons la divinité que par ſes productions : comme elle eſt un être unique dans l'univers, nous ne pouvons la ranger ſous aucune eſpece, ni ſous aucun genre,

dont les attributs, connus par expérience, puiſſe nous donner le droit de former des analogies par rapport aux ſiens. Autant que l'univers montre de ſageſſe eſt de bonté, autant nous concluons que Dieu & ſage & bienfaiſant. Quand un degré particulier de ces perfections brille dans quelque effet, nous attribuons à ſon auteur ce degré-là, exactement proportionné au cas dont il s'agit; mais la ſaine logique nous défend de lui donner, ſoit par voie d'argument, ſoit par voie de ſuppoſition, plus d'attributs, ou les mêmes attributs dans un plus haut degré. Or, ce ne ſeroit qu'en prenant de pareilles licences que nous pourrions argumenter de la cauſe, & en induire des changemens, arrivés dans l'effet, que nous n'aurions jamais immédiatement obſervés. Un plus grand bien ſera produit par cet être; il poſſede donc un plus haut degré de bonté. Les récompenſes & les punitions ſeront diſtribuées avec moins de partialité; cela prouve une juſtice & une équité ſupérieure. Chaque addition que l'on ſuppoſe faite aux ouvrages de la nature, eſt le fondement de celle qu'on fait aux attributs

de ſon auteur : & par conſéquent lorſque toutes ces additions, priſes enſemble, n'ont aucune raiſon, aucun argument pour baſe, elles ne peuvent jamais être admiſes qu'en qualité de conjectures & d'hypotheſes.

En général, nous pouvons, je crois, établir la maxime ; que là où une cauſe n'eſt connue que par ſes effets particuliers, il eſt impoſſible d'en inférer de nouveaux effets. Car les qualités qui devroient ſe joindre aux précédentes pour produire ces nouveaux effets, devroient être, ou différentes, ou ſupérieures en degré, ou d'une activité plus étendue que n'étoient celles qui ont produit ſimplement le premier effet, lorſque nous ſommes ſenſés ne connoître que la cauſe préciſe de celui-là (1). Donc nous ne pouvons

(1) On n'écartera pas la difficulté, en diſant que les nouveaux effets procedent de la continuation de la même énergie qui s'eſt déja manifeſtée par les premiers effets. Car, ſuppoſons que ce ſoit le cas, & on ne peut le ſuppoſer que très-rarement, cette continuation, ou plutôt cette opération d'une énergie ſemblable, (car il eſt impoſſible que ce ſoit rigoureuſement la même dans des tems & des eſpaces différens,) ne ſera qu'une hypotheſe des plus gratuites, &

jamais

jamais avoir la moindre raiſon de ſuppoſer ces qualités.

La grande ſource de nos erreurs ſur ce ſujet, & de la licence démeſurée des conjectures auxquelles nous nous livrons, c'eſt que nous mettant tacitement à la place du ſouverain Etre, nous jugeons qu'il doit toujours tenir la même conduite, que dans ſa ſituation nous aurions choiſie comme la meilleure & la plus raiſonnable (1). Mais, outre que

---

dont on ne ſauroit trouver la moindre trace dans les effets, d'où cependant toute la connoiſſance que nous avons des cauſes tire ſon origine. Dès que la cauſe inférée eſt proportionnée, comme elle doit l'être, à l'effet connu; il eſt impoſſible qu'elle poſſede des qualités dont on puiſſe conclure de nouveaux ou de différens effets. *Note de l'Auteur.*

(1) C'eſt l'antropomorphiſme ſubtil; & ſi M. *Hume* ſe bornoit à l'attaquer, il rendroit ſervice à la philoſophie & à la théologie, qui ont été fort gâtées par cette façon de penſer, d'autant plus dangereuſe qu'elle eſt naturelle à l'homme, & qu'il ne peut s'en défaire qu'à l'aide d'un degré fort rare de raiſon épurée. Mais, notre philoſophe, au lieu de remédier à cet inconvénient, s'expoſe à un autre beaucoup plus grand, ſe jette dans une extrémité qui interdit à l'homme l'uſage le plus légitime de la faculté de raiſonner. Il y a de l'ordre & des beautés inconteſtables dans cette portion infi-

le cours ordinaire de la nature peut déja nous convaincre que preſque toutes choſes ſont réglées par des principes & des maximes très-différentes des nôtres; outre cela, dis-je, il eſt évidemment contraire à toutes les loix de l'analogie de conclure des intentions & des projets des hommes, aux intentions & aux projets d'un Etre qui eſt ſi fort au-deſſus des hommes. L'expérience nous découvre, en nous-mêmes & dans nos ſemblables, une certaine ſolidité & une ſorte de liaiſon d'idées & de deſſeins : c'eſt pourquoi, quand nous avons appris à connoître les intentions de certaines perſonnes dans certains cas, nous pouvons ſouvent déduire raiſonnablement les unes des autres, & former une longue chaîne de concluſions qui ont pour objet leur conduite paſſée ou à venir. Mais, cette

---

niment petite d'eſpace que j'obſerve pendant une durée infiniment petite de tems. Donc la vie & la connoiſſance de tout ce qui exiſte, a exiſté, & exiſtera dans tous les tems, découvriroit à une intelligence capable de l'embraſſer un ordre tout autrement admirable, & des beautés bien ſupérieures. Si ce raiſonnement eſt vicieux ou faux, il n'y a plus de logique. *Note de l'Editeur.*

méthode ne ſauroit avoir lieu par rapport à un Etre auſſi éloigné & auſſi incompréhenſible que Dieu, un Etre qui a moins d'analogie avec quelque autre être du monde que ce ſoit, que le ſoleil n'en a avec une bougie, un Etre qui ne ſe manifeſte que par quelques traces, par quelques traits effacés ; au-delà de quoi nous n'avons aucun droit de ſuppoſer en lui d'autres attributs, ni d'autres perfections. Ce que nous prenons pour perfection ſupérieure pourroit, dans le fond, être un défaut ; mais, fût-ce une perfection, la bonne logique & la ſaine philoſophie ne l'attribueroient pourtant jamais à la divinité, tant qu'elle n'éclatera pas pleinement dans ſes ouvrages : cela ſentiroit trop le flatteur & le panégyriſte. Il n'y a donc ni philoſophie, ni religion (& celle-ci n'eſt autre choſe qu'une eſpece de philoſophie,) qui puiſſe nous mener plus loin que l'expérience, ou nous preſcrire des regles de conduite différentes de celles dont nous ſommes redevables aux réflexions que nous faiſons ſur la vie commune. L'hypotheſe de la religion ne peut nous démontrer aucun fait nouveau : elle ne

peut nous faire prévoir ni prédire aucun événement, nous faire eſpérer aucune récompenſe, ni craindre aucune punition, outre ce que nous connoiſſons déja par voie de l'expérience & de l'obſervation. Ainſi, mon apologie pour Epicure demeure ſolide & ſatisfaiſante : & les intérêts politiques de la ſociété ne dépendent en rien des diſputes philoſophiques ſur les ſciences abſtraites & ſur la religion.

Il y a encore, répartis-je, une circonſtance à conſidérer, que vous avez omiſe. Quand je vous accorderois vos prémiſſes, je nierois toujours votre concluſion. Vous concluez que les doctrines religieuſes, & les argumens qu'on en dérive, ne peuvent avoir d'influence ſur notre conduite ; & vous vous fondez ſur ce qu'ils ne doivent point en avoir. Vous ne conſidérez pas que les hommes raiſonnent autrement que vous ; que la croyance d'un Dieu leur fournit pluſieurs conſéquences : & qu'ils ſuppoſent que ce Dieu infligera au crime des peines, & accordera à la vertu des récompenſes, qui ne ſont point compriſes dans le cours ordinaire de

la nature. Il n'importe ici que ce raiſonnement ſoit juſte ou non ; ſon influence ſur la vie humaine demeure toujours la même. Ceux qui s'efforcent de déſabuſer le genre humain de ces ſortes de préjugés, ſont peut-être de bons raiſonneurs ; mais, je ne ſaurois les reconnoître pour bons citoyens, ni pour bons politiques ; puiſqu'ils affranchiſſent les hommes d'un des freins de leurs paſſions, & qu'ils rendent l'infraction des loix de l'équité & de la ſociété plus aiſée & plus sûre à cet égard (1).

Après tout, je pourrois peut-être adopter votre concluſion générale en faveur de la liberté de penſer, mais ſur des prémiſſes différentes des vôtres. Je penſe que l'état doit tolérer tous les principes de philoſophie ; puiſqu'il n'y a aucun exemple que les intérêts politiques du gouvernement aient ſouf-

(1) *Proprio gladio ſe jugulat.* Que tous les incrédules du monde, que tous ceux qui élevent aux nues cette précieuſe liberté de penſer, dont ils font un uſage ſi pernicieux, répondent à ce raiſonnement, ou qu'ils renoncent à la qualité de bons citoyens. *Note de l'Editeur.*

fert d'une pareille indulgence. Il n'y a point d'enthouſiaſme chez les philoſophes (1): leurs doctrines ne ſont pas fort attrayantes pour le peuple : & on ne ſauroit mettre de frein à leurs raiſonnemens, qui n'entraîne des ſuites dangereuſes pour les ſciences, & pour l'état même, en frayant le chemin à la perſécution & à l'oppreſſion ſur des points auxquels les hommes en général doivent prendre le plus grand intérêt.

Au reſte, pourſuivis-je, il ſe préſente une difficulté touchant le ſujet même que vous avez traité; mais, je la propoſerai ſans la preſſer, de peur qu'elle ne m'engage dans des raiſonnemens d'une nature trop ſubtile & trop délicate. Pour l'exprimer en un mot, je doute fort qu'il ſoit poſſible, comme vous l'avez ſuppoſé dans tout votre diſcours, de connoître une cauſe uniquement par ſon effet; ou, pour dire la choſe autrement, qu'il

(1) Il y en a ſouvent mille fois plus que chez ceux dont la dévotion approche du fanatiſme. Et au défaut de l'enthouſiaſme, l'orgueil & d'autres paſſions font le même effet. *Note de l'Editeur.*

puiſſe y avoir une cauſe d'une nature ſi ſinguliere & ſi unique, qu'elle n'admette aucune cauſe parallele, & n'ait aucun rapport, aucune reſſemblance avec les autres objets qui s'offrent à notre conſidération. Nous ne ſaurions inférer un objet de l'autre qu'après avoir remarqué une liaiſon conſtante entre leurs eſpeces : & ſi l'on nous préſentoit un effet entiérement unique, qui ne pût être compris ſous aucune eſpece connue; je ne vois pas que nous puiſſions former aucune induction ni conjecture ſur ſa cauſe. Si l'expérience, l'obſervation & l'analogie, ſont en effet nos ſeuls guides raiſonnables dans ces ſortes d'inductions; il faut que l'effet & la cauſe, tout enſemble, reſſemblent à d'autres effets & d'autres cauſes, qui nous ſoient connus, & que nous ayions trouvés fréquemment unis. Je vous laiſſe à réfléchir ſur ce principe, & à en ſuivre les conſéquences; je ne ferai que toucher une obſervation. C'eſt que les antagoniſtes d'Épicure ſuppoſent partout que l'univers eſt un effet tout-à-fait iſolé, unique dans ſon eſpece, & qui n'a rien de parallele : après quoi ils en font la preuve

de l'exiſtence d'une divinité, cauſe également iſolée, & hors de tout parallele. Vos raiſonnemens ſur cette ſuppoſition me paroiſſent au moins très-dignes d'attention. Je reconnois qu'il y a de la difficulté à concevoir comment on peut retourner de la cauſe à l'effet, & en raiſonnant d'après les idées tirées de la premiere, en inférer des changemens, ou des additions, qu'on ſuppoſeroit dans le dernier.

DOUZIEME ESSAI.

Sur la philoſophie académique ou ſceptique.

PREMIERE PARTIE.

IL n'y a point de ſujet où l'on ait employé autant de raiſonnemens philoſophiques que pour prouver l'exiſtence de Dieu, & pour réfuter les erreurs de l'athéiſme. Cependant, les philoſophes les plus religieux diſputent encore, s'il eſt poſſible qu'un homme s'aveugle au point de devenir athée ſpéculatif (1)? Comment concilier ces contradictions? Les chevaliers errans qui coururent le

(1) On a diſputé là-deſſus, mais aujourd'hui il paroît qu'on eſt généralement d'accord, que dans quelques-uns l'illuſion des ſophiſmes, & chez le plus grand nombre, la dépravation du cœur, peuvent conduire à une négation formelle & décidée de l'exiſtence de Dieu. Si l'on a fait durer cette controverſe plus qu'elle ne le méritoit, c'eſt parce qu'elle tenoit à la chimere des Idées innées. *Note de l'Editeur.*

monde pour le nétoyer de dragons & de géans, n'eurent jamais le moindre doute ſur l'exiſtence de ces monſtres.

Un autre adverſaire de la religion, qui s'attire naturellement la haine de tous les philoſophes qui ſe piquent d'une certaine gravité, c'eſt le ſceptique; quoiqu'aſſurément perſonne n'ait jamais rencontré un perſonnage auſſi abſurde, ni converſé avec un homme qui n'eût, ni opinion, ni principe ſur aucune matiere, ſoit de pratique, ſoit de ſpéculation (1). Cela fait naître une queſtion fort naturelle : qu'eſt-ce qu'on entend par ſceptique ? Et juſqu'où eſt-il poſſible de pouſſer le doute & l'incertitude philoſophique ?

Il y a une eſpece de ſcepticiſme antérieur à l'étude & à la philoſophie, qui a été fort re-

(1) Ne diroit-on pas que toutes les extravagances du pyrrhoniſme ancien ſoient effacées des monumens qui les atteſtent, & de la mémoire des hommes ? Il n'eſt pas même néceſſaire de remonter ſi haut. Nous avons vu des modernes nier juſqu'à la différence morale des actions. Peut-on avancer qu'ils euſſent encore quelque principe ? *Note de l'Editeur.*

commandé par Deſcartes, & par d'autres philoſophes, comme un préſervatif ſouverain contre l'erreur & les jugemens précipités. Cette diſpoſition renferme un doute univerſel, non-ſeulement ſur nos principes précédens, & ſur les opinions de notre enfance, mais même ſur nos facultés intellectuelles, dont nous devons conſtater la véracité par une chaîne de raiſonnemens, dépendante de quelque principe primordial, qui ne ſoit ni erroné, ni propre à induire en erreur. Mais, d'abord, il n'y a point de principe qui jouiſſe, préférablement aux autres, du privilége d'être convainquant par lui-même, & évident de ſa propre évidence. Et, s'il n'y en avoit un, nous ne pourrions pourtant faire un pas au-delà, ſi ce n'eſt par l'uſage de ces mêmes facultés dont on préſuppoſe que nous nous défions. Ainſi, le doute carthéſien, quand il ſeroit poſſible d'y parvenir, comme aſſurément il ne l'eſt pas, ſeroit un mal tout-à-fait incurable; & il n'y auroit point de raiſonnenient capable de nous ramener à un état d'aſſurance & de conviction, ſur quelque ſujet que ce fût.

Il faut avouer cependant que ce ſcepticiſme, pris dans un ſens plus modéré, eſt une choſe très-raiſonnable, un préparatif néceſſaire à l'étude de la philoſophie, en ce qu'il conſerve une juſte impartialité dans nos jugemens, & qu'il déſaccoutume notre eſprit de ces préjugés dont l'éducation, ou des opinions peu réfléchies, peuvent l'avoir imbu. Commencer par des principes clairs & évidens par eux-mêmes, faire des pas timides, mais aſſurés, revoir ſouvent nos concluſions, & en examiner toutes les conſéquences avec exactitude, ce ne ſont pas là les moyens d'avancer fort vîte dans nos ſyſtêmes; mais, c'eſt l'unique méthode par laquelle nous puiſſions eſpérer d'arriver au vrai, de donner de la ſtabilité & de la certitude à nos déciſions.

Il y a une ſeconde eſpece de ſcepticiſme, qui marche après la ſcience & les recherches. Il ſuppoſe que nous ayions découvert, ou une illuſion abſolue dans toutes nos facultés intellectuelles, ou leur impuiſſance à nous procurer rien de fixe dans toutes ces ſpéculations curieuſes dont elles s'occupent pour

l'ordinaire. Nos ſens mêmes ſont rendus problématiques par les philoſophes de cette claſſe; & les maximes de la vie commune ſont enveloppées dans le même doute avec les principes les plus abſtraits, & les concluſions les plus profondes de la métaphyſique & de la théologie.

Comme ces ſentimens paradoxes, ſi l'on peut les nommer ainſi, ſe rencontrent dans les écrits de quelques philoſophes, & leur réfutation dans ceux d'un grand nombre d'autres; il eſt naturel qu'ils excitent notre curioſité, & nous engagent à faire la recherche des argumens ſur leſquels ils pourroient être fondés.

Je n'ai pas beſoin d'inſiſter ſur les lieux communs les plus rebattus, où les ſceptiques de tous les âges ont puiſé leurs objections contre l'évidence des ſens; tels que ſont la défectuoſité de nos organes, & les illuſions qu'ils nous font en pluſieurs rencontres, le bâton qui paroît courbé dans l'eau, les aſpects variés ſelon diverſes diſtances, la double image qui ſe montre lorſqu'on preſſe un œil, & d'autres phénomenes ſemblables.

Ces armes du ſcepticiſme ne prouvent, en effet, autre choſe ſi ce n'eſt qu'il ne faut point ajouter une foi implicite aux ſens ſeuls ; mais qu'il en faut corriger le rapport par la raiſon, & par des conſidérations priſes de la nature du milieu, de la diſtance de l'objet, & de la diſpoſition de l'organe, afin d'y trouver des caracteres sûrs du vrai ou du faux qui ſe rencontre dans chacun de ces ſujets. Mais, il y a d'autres argumens contre les ſens, qui ſont plus profonds, & qui n'admettent pas une ſolution auſſi aiſée.

Un inſtinct naturel ſemble porter les hommes, comme par droit de poſſeſſion, à s'en fier à leurs ſens. Sans raiſon, & même avant l'uſage de la raiſon, nous ſuppoſons un univers extérieur, indépendant de nos perceptions, & qui n'en exiſteroit pas moins, quand nous ſerions abſens ou anéantis avec toutes les créatures ſenſibles. Le genre des brutes ſe gouverne d'après la même opinion ; toutes ſes penſées, ſes deſſeins & ſes actions, en ſont des preuves.

Il paroît encore évident que les hommes, en ſuivant cet inſtinct de la nature, ſi aveu-

gle, mais ſi puiſſant, ſuppoſent toujours que les images préſentées par les ſens, ſont les objets externes mêmes, ils n'ont garde de ſoupçonner que ce n'en ſoient que des repréſentations. Cette même table dont nous voyons la blancheur, & dont nous touchons la ſolidité, nous la jugeons exiſtante, indépendamment de notre perception : nous la croyons quelque choſe d'extérieur à l'ame qui l'apperçoit : notre préſence ne la réaliſe point, & notre abſence ne l'anéantit point ; elle conſerve ſon être dans ſa totalité, & dans ſon uniformité ; & cet être ne releve, en aucune façon, de la ſituation des intelligences qui l'apperçoivent ou qui le conſiderent.

Cependant, cette opinion, bien qu'elle ſoit la premiere en date, & la plus univerſellement reçue chez les hommes, ſe détruit bientôt, à l'aide de la plus légere teinture de philoſophie. Celle-ci nous enſeigne que rien ne peut être préſent à l'ame qui ne ſoit image ou perception ; & que les ſens ne ſont que des canaux qui tranſmette les images, ſans accorder à l'ame aucun commerce avec les

objets externes. A meſure que nous nous éloignons d'un objet, nous le voyons diminuer en grandeur; & cependant cet objet réel, qui exiſte indépendamment de nous, ne ſouffre aucun changement : ce qui ſe préſentoit à notre eſprit, n'étoit donc autre choſe que l'image. C'eſt ici un des plus ſimples enſeignemens de la raiſon : & jamais il n'eſt arrivé à un homme qui réfléchit, de douter que les exiſtences que nous conſidérons, en diſant cet homme, cet arbre, fuſſent quelque choſe de plus que des perceptions de l'eſprit, & des copies ou des repréſentations paſſageres d'autres êtres, qui conſervent leur uniformité & leur indépendance.

Juſques-là donc le raiſonnement nous force d'abandonner, ou de contredire, les premiers inſtincts de la nature, & d'embraſſer un nouveau ſyſtême par rapport à l'évidence de nos ſens. Mais, dans quel extrême embarras ſe doit trouver ici la philoſophie, lorſqu'elle entreprend de juſtifier ce ſyſtême en allant au-devant des chicanes & des objections du ſcepticiſme? Elle ne ſauroit plus ſoutenir cet inſtinct infaillible & irréſiſtible

de

de la nature, qui nous meneroit à un ſyſtême tout différent; ſyſtême que l'on reconnoît, non-ſeulement capable de conduire à l'erreur, mais erroné en effet. Et, d'un autre côté, d'appuyer ce ſyſtême, prétendu philoſophique, ſur une chaîne d'argumens clairs & convainquans, ou même de le colorer par une ombre d'argument, c'eſt ce qui ſurpaſſe toute la capacité de l'homme.

En effet, comment prouvera-t-on jamais que les perceptions de l'ame doivent être produites par des objets extérieurs qui en different eſſentiellement, dans le même tems qu'ils leur reſſemblent, ſi tant eſt que cette reſſemblance ne ſoit pas impoſſible? Ces perceptions ne pourroient-elles pas réſulter d'une force propre à l'ame, ou de l'opération de quelque eſprit inviſible & inconnu, ou enfin de quelque autre cauſe plus cachée encore? En effet, on accorde déja, par rapport à un grand nombre de ces perceptions, qu'elles ne viennent pas de dehors, comme dans les ſonges, dans les frénéſies, & dans d'autres indiſpoſitions. Enfin rien n'eſt moins expliquable que la maniere dont le corps

devroit agir sur l'âme pour transmettre une image de lui-même à une substance, qu'on suppose d'une nature si différente & si opposée.

Les perceptions sensibles sont-elles produites par des objets extérieurs qui leur ressemblent? C'est une question de fait; & comment la décider, si ce n'est comme toutes les autres questions de cette nature, je veux dire par l'expérience? Or, l'expérience se taît ici, & doit se taire. Rien ne peut être présent à l'esprit hormis les perceptions; & par-là il est impossible que nous ayions une expérience de leur liaison avec les objets. C'est donc sans aucun fondement raisonnable que l'on supposeroit cette liaison.

Avoir recours à la véracité de Dieu pour prouver la véracité de nos sens, ce seroit assurément prendre un détour bien inattendu. Si la véracité divine étoit intéressée dans cette affaire, il faudroit que nos sens fussent entièrement infaillibles, puisqu'il ne se pourroit pas que Dieu nous trompât jamais. Pour ne pas dire que l'existence du monde externe étant une fois révoquée en doute, nous se-

rions fort embarraſſés de trouver des argumens qui prouvaſſent l'exiſtence de l'Etre ſuprême, ou de quelques uns de ſes attributs.

Voici donc un lieu commun où les ſceptiques qui ont de la profondeur & de la philoſophie, triompheront toujours, lorſqu'ils entreprendront de répandre un doute univerſel ſur tous les objets de nos connoiſſances & de nos recherches. Suivrez-vous, diront-ils, les inſtincts & la pente de la nature, en vous repoſant ſur la véracité des ſens? Mais vous ſerez conduits à croire que l'objet externe & la perception, ou l'image ſenſible, ſont la même choſe? Y renoncerez-vous pour embraſſer le principe plus raiſonnable, que les perceptions ne ſont que des repréſentations de quelque choſe d'extérieur? Mais alors vous abandonnez votre penchant naturel, vous renoncez à ce que vous ſentez tous les jours; & avec tout cela vous n'êtes pas en état de ſatisfaire votre raiſon par une preuve d'expérience qui puiſſe vous convaincre que les perceptions ſoient liées avec des objets extérieurs.

Il y a un autre argument du ſcepticiſme de même nature que le précédent. La philoſophie la plus profonde nous le ſuggere : & il ſeroit digne de notre attention, ſi nous avions beſoin de pénétrer juſqu'à cette profondeur, pour découvrir des raiſonnemens auſſi inutiles, auſſi peu propres à nous conduire à un but ſérieux. Les ſpéculateurs modernes tombent unanimement d'accord que toutes les qualités ſenſibles, telles que ſont la dureté, la molleſſe, la chaleur, le froid, le blanc & le noir, &c., ne ſont que des qualités ſecondaires, qui n'exiſtent point dans les objets, n'étant que des perceptions de l'ame qui ne ſont modelées ſur aucun archétype. Or, ſi cela eſt vrai des qualités ſecondaires, il doit l'être auſſi de l'étendue & de la ſolidité, qu'on prétend être des qualités premieres; & cette dénomination de premiere ne peut leur appartenir préférablement aux autres. L'idée de l'étendue ne nous vient que par les ſens de la vue & du toucher; ainſi, elle dépend entiérement d'idées ſenſibles, ou d'idées de qualités ſecondaires. Si donc toutes les idées apperçues par les ſens ſont

dans l'ame, & non dans les objets, la même conſéquence doit avoir lieu à l'égard de celle-ci. Rien ne peut nous en ſauver, ſi ce n'eſt de dire que les idées de ces qualités premieres s'acquierent par voie d'abſtraction; ce qui, à le bien examiner, eſt inconcevable, & même abſurde. Une étendue qui n'eſt, ni tangible, ni viſible, ne ſauroit être conçue: & une étendue tangible, ou viſible, qui n'eſt, ni dure ni molle, ni noire ni blanche, eſt également hors de la portée de notre conception. Que quelqu'un eſſaie de concevoir un triangle en général, qui ne ſoit, ni iſoſcele, ni ſcalene, & qui n'ait aucune aire particuliere, ni aucune proportion déterminée de côtés. Il s'appercevra bientôt de l'abſurdité de toutes les notions de l'école au ſujet des abſtractions & des idées générales(1).

(1) Cet argument eſt pris du Docteur *Berkeley*. Et en effet la plupart des ouvrages de cet ingénieux Ecrivain ſont les meilleures leçons de ſcepticiſme que l'on puiſſe rencontrer, ſoit chez les philoſophes anciens, ſoit chez les modernes, ſans même en excepter *Bayle*. Il déclare cependant, au titre, & ſans doute avec beaucoup de vérité, qu'il a compoſé ſon livre contre les ſceptiques, auſſi bien

Ainſi, la premiere objection philoſophique contre l'évidence des ſens, ou contre l'opinion de l'exiſtence extérieure des objets, conſiſte en ce que cette opinion, ſi l'on s'en tient à l'inſtinct naturel, eſt contraire à la raiſon, & ſi l'on s'en tient à la raiſon, eſt contraire à l'inſtinct naturel; en même tems qu'elle n'eſt fondée ſur aucune évidence raiſonnable, qui puiſſe convaincre un homme qui examine les choſes impartialement. La ſeconde objection va plus loin : elle repréſente cette opinion comme contraire à la raiſon, du moins en prenant pour un principe raiſonnable, que les qualités ſenſibles ne ſont point dans les objets, mais dans l'ame.

---

que contre les athées & les eſprits-forts. Mais nous avons une marque évidente que tous ſes argumens ſont purement ſceptiques, quoique contre ſon intention : cette marque, c'eſt qu'ils n'admettent point de réplique, & cependant ne produiſent point de conviction. Le ſeul effet qu'ils produiſent, c'eſt cette ſurpriſe momentanée, cette irréſolution, cet embarras, qui ſont le réſultat du ſcepticiſme. *Note de l'Auteur.*

SECONDE PARTIE.

Tenter de détruire la raiſon par le raiſonnement, c'eſt ce qui paroît d'abord une entrepriſe fort extravagante; & c'eſt cependant là le grand but que ſe propoſent les ſceptiques dans leurs recherches & dans leurs diſputes. Ils tâchent de trouver des objections, & contre les raiſonnemens abſtraits, & contre ceux qui ſe rapportent aux choſes de fait, aux objets exiſtans.

La principale objection contre tous les raiſonnemens abſtraits ſe tire de la nature de l'eſpace & du tems: ces ſujets, qui paroiſſent clairs & intelligibles dans la vie commune & aux eſprits ſuperficiels, ne ſont pas plutôt mis à l'épreuve des ſciences profondes, dont ils ſont les principaux objets, qu'ils conduiſent à des notions pleines d'abſurdités & de contradictions. Jamais prêtres, dans l'intention d'apprivoiſer & de ſubjuguer notre raiſon rebelle, n'inventa de dogme qui choque davantage le ſens commun, que le fait la doctrine d'une étendue diviſible à l'infini, avec toutes ſes conſéquences, telles que tous

les géomettes & tous les métaphyſiciens les étalent ſi pompeuſement, & avec une eſpece de triomphe. Une quantité réelle, infiniment moindre que quelque quantité finie-que ce ſoit, contenant des quantités infiniment moindres qu'elle-même, & ainſi à l'infini: c'eſt-là un édifice hardi juſqu'au prodige, mais dont la maſſe eſt trop peſante pour pouvoir repoſer ſur la baſe d'une prétendue démonſtration, parce qu'il choque les principes les plus clairs & les plus naturels de la raiſon humaine (1). Mais, ce qui eſt le plus

(1) Quelque diſpute qu'il puiſſe y avoir ſur les points mathématiques, il faut tomber d'accord qu'il y a des points phyſiques; c'eſt à-dire, des parties d'étendue, qui ne ſauroient être diviſées ou diminuées, ni par les yeux, ni par l'imagination. Ces images donc, peintes dans notre imagination ou dans nos ſens, ſont abſolument indiviſibles; & par conſéquent les mathématiciens doivent convenir qu'elles ſont infiniment plus petites qu'une portion réelle d'étendue: cependant, ſi quelque choſe paroît certain à la raiſon, c'eſt qu'un nombre infini de ces points compoſe une étendue infinie; à combien plus forte raiſon doivent donc le faire un nombre infini de ces parties infiniment petites d'étendue, que l'on ſuppoſe encore diviſibles à l'infini? *Note de l'Auteur.*

extraordinaire, c'eſt que ces opinions abſurdes ſont fondées ſur une chaîne de raiſons les plus claires & les plus naturelles, & où il paroît impoſſible d'accorder les prémiſſes ſans admettre les conſéquences. Rien ne peut être plus convainquant, ni plus ſatisfaiſant, que les concluſions qui concernent les propriétés des cercles & des triangles. Cependant, ſi on les reçoit, comment peut-on nier que l'angle du contact, placé entre le cercle & ſa tangente, ne ſoit infiniment moindre que le moindre des angles rectilignes; qu'en augmentant le diametre du cercle à l'infini, cet angle ne devienne encore plus petit, & même juſqu'à l'infini; & enfin, qu'il n'y ait d'autres courbes qui puiſſent former avec leurs tangentes des angles infiniment moindres que celui qu'un cercle quelconque forme avec la ſienne, & ainſi de ſuite juſqu'à l'infini? La démonſtration de ces principes ne paroît pas être plus ſujette à des exceptions, que ne l'eſt celle de l'égalité des trois angles du triangle à deux droits; cependant, cette derniere opinion eſt naturelle & aiſée à concevoir, au lieu que la premiere eſt chargée

de contradictions & d'abſurdités. La raiſon ſemble ici étonnée, & demeure ſuſpendue en quelque façon, ſans avoir beſoin d'inſinuations ſceptiques pour ſe défier & d'elle-même, & du terrein ſur lequel elle marche. Elle voit des endroits que le grand jour éclaire; mais ce jour eſt bordé des plus profondes ténebres. Elle ſe trouve ſi éblouie & ſi confondue entre ces deux extrêmes, qu'il lui eſt preſque impoſſible de prendre un parti aſſuré ſur quoi que ce ſoit.

Lorſque les ſciences abſtraites paſſent de l'étendue à la durée, l'abſurde témérité de leurs déciſions devient, s'il étoit poſſible, encore plus palpable. Un nombre infini de portions réelles de tems, qui ſe ſuccedent & s'épuiſent l'une après l'autre, eſt une contradiction ſi évidente qu'il eſt inconcevable qu'elle puiſſe être admiſe par un homme à qui la ſcience n'a pas gâté le jugement, au lieu de le rectifier.

Cependant la raiſon demeure inquiete, & ne goûte point de repos dans ce ſcepticiſme même, où elle a été conduite par tant d'abſurdités & de contradictions. Il eſt abſolu-

ment incompréhenſible comment une idée claire & diſtincte peut renfermer des circonſtances contradictoires avec elle-même, ou qui répugnent à une autre idée claire & diſtincte : & c'eſt peut-être là de toutes les propoſitions la plus abſurde qu'on puiſſe former. Rien donc de plus ſceptique, rien de plus rempli de doutes & d'incertitude, que ce ſcepticiſme même qui naît des concluſions abſurdes de la géométrie, ou de la ſcience de la quantité (1).

(1) Il ne me paroît pas impoſſible d'éviter ces abſurdités & ces contradictions, en admettant qu'à proprement parler il n'y a point d'idées abſtraites ou générales : & que toutes celles à qui on donne ce nom, ne ſont, en effet, que des idées particulieres attachées à un terme général, qui, dans l'occaſion, rappelle d'autres idées particulieres, ſemblables, à certains égards, à l'idée qui eſt alors préſente à l'eſprit. Ainſi, le mot de cheval étant prononcé, nous nous formons immédiatement l'idée d'un animal, noir ou blanc, d'une taille ou d'une figure déterminée. Mais, comme ce terme s'applique auſſi à des animaux d'une figure & d'une taille différente, ces idées, quoiqu'elles ne ſoient pas actuellement préſentes à l'imagination, s'y retracent pourtant aiſément, nos raiſonnemens & nos concluſions procédant comme ſi elles exiſtoient. Ceci étant admis, comme il paroît raiſonnable de l'admettre, il s'enſuit que toutes les idées de quantité ſur leſquelles les mathématiques roulent, ne ſont que des idées particulieres, fournies par les ſens & par l'imagi-

Les objections que font les ſceptiques contre l'évidence morale, ou contre les raiſonnemens qui concernent des matieres de fait ; ſont, ou des objections populaires, ou des objections philoſophiques. Les objections populaires ſont priſes de la foibleſſe naturelle de l'entendement humain, des opinions contradictoires qui ont prévalu en

---

nation, & que par conſéquent elles ne peuvent pas être diviſibles à l'infini ; nous pouvons prononcer en général, qu'il s'en faut beaucoup que les idées de plus grand, de moindre, ou de l'inégalité, qui ſont les principaux objets de la géométrie, ſoient aſſez exactes & aſſez déterminées pour y pouvoir fonder des inductions auſſi extraordinaires. Qu'on demande à un géometre ce qu'il entend en diſant que deux quantités ſont égales : il ſera obligé de répondre que l'idée de l'inégalité eſt une idée indéfiniſſable ; & que pour la faire naître, il ſuffit de placer devant ſoi deux quantités égales. Or, n'eſt-ce pas en appeler aux objets tels qu'en général ils paroiſſent aux ſens ou à l'imagination ? Ces objets ne peuvent donc jamais fournir des concluſions auſſi contraires à ces mêmes facultés par leſquelles ils ſont apperçus. Il ſuffira pour le préſent d'avoir fait cette remarque en paſſant, ſans y inſiſter davantage. Aſſurément tous les amateurs de la ſcience, ſont intéreſſés à ne ſe point expoſer au ridicule, & au mépris des ignorans, en tirant des concluſions auſſi abſurdes. Et c'eſt-là, ſi je ne m'abuſe, la ſolution la plus prompte qu'on puiſſe donner de ces difficultés. *Note de l'Auteur.*

divers tems & chez diverſes nations, des variations de nos jugemens dans la ſanté ou dans la maladie, dans la jeuneſſe ou dans la vieilleſſe, dans la proſpérité ou dans l'adverſité; de la contradiction perpétuelle qui regne dans les opinions & les ſentimens de chaque individu, & d'autres lieux communs de cette nature. Il eſt inutile de nous arrêter plus long-tems là-deſſus : ce ne ſont-là, en effet, que de foibles objections. Dans la vie commune nous raiſonnons, à chaque inſtant, ſur des faits & ſur des choſes exiſtantes; & nous ne ſaurions ſubſiſter ſans un uſage continuel d'argumens de cette eſpece. Il n'y a donc point d'objection populaire capable d'en détruire l'évidence. Le grand deſtructeur du pyrrhoniſme & du ſcepticiſme pouſſé à l'excès, c'eſt l'action, c'eſt le mouvement, ce ſont les occupations de la vie commune. Que ces principes regnent & triomphent dans les écoles, où il eſt difficile, ſinon impoſſible, de les réfuter! A la bonne heure! Mais ils ne quitteront pas plutôt ce ſéjour ténébreux, que ſe trouvant oppoſés aux principes les plus puiſſans de notre nature, par

la préſence des objets réels qui animent nos paſſions & nos ſentimens, ils diſparoîtront comme une fumée, & laiſſeront le ſceptique le plus déterminé dans le même état que le reſte des hommes.

Il y a donc plus d'avantage pour le ſceptique à ſe renfermer dans ſa propre ſphere, & à faire valoir ces objections philoſophiques qui ſont le fruit d'une profonde recherche. Les ſujets de triomphe ne lui manqueront pas. Il inſiſtera, & avec raiſon, ſur ce que toute l'évidence qui accompagne les choſes de fait, deſtituées du témoignage des ſens & de la mémoire, dérive de la relation qui exiſte entre les cauſes & les effets. Il fera voir que l'idée que nous avons de cette relation n'eſt que celle de la liaiſon fréquente de deux objets; & que tout ce que l'on nous démontre, c'eſt que des objets que l'expérience nous a ſouvent offerts, liés enſemble, le ſeront encore de la même maniere, à l'avenir, & dans d'autres cas. En un mot, il prouvera que rien n'autoriſe cette induction, ſi ce n'eſt la coutume, ou un inſtinct naturel, ſujet à l'erreur, comme le ſont tous les inſ-

tincts. C'eſt en développant ces raiſons que le ſceptique déploie ſa force, ou plutôt qu'il découvre ſa foibleſſe & la nôtre : c'eſt en s'y prenant de cette façon qu'il ſemble détruire, au moins pour un tems, toute aſſurance & toute conviction. On pourroit donner plus d'étendue à cet argument, ſi l'on avoit lieu de s'attendre à en voir réſulter quelque bien réel & durable pour la ſociété.

L'objection principale, & la plus terraſſante, contre le ſcepticiſme outré; c'eſt que, tant qu'il ſubſiſte dans toute ſa force & ſa vigueur, il n'en peut revenir aucun avantage qui ſoit de durée. Nous n'avons qu'à demander à un tel ſceptique; quelle eſt ſon intention? Et ce qu'il ſe propoſe par toutes ces recherches curieuſes? Il ſe trouvera arrêté tout court, & ne ſaura que répondre. Le docteur qui profeſſe le ſyſtême de Copernic, & celui qui enſeigne celui de Ptolomée, maintiennent chacun leurs dogmes particuliers d'aſtronomie, parce qu'ils peuvent eſpérer de produire dans leurs auditeurs une conviction conſtante & durable. Le ſtoïcien & l'épicurien propoſent des principes, qui

non-ſeulement peuvent durer, mais qui, outre cela, influent puiſſamment ſur la conduite & ſur les mœurs. Au lieu que le pyrrhonien ne ſauroit alléguer en faveur de ſa philoſophie, ni qu'elle ait une influence permanente ſur l'eſprit humain, ni que cette influence fût avantageuſe, ſi elle l'avoit. Il doit convenir, au contraire, ſi tant eſt qu'il puiſſe convenir de quelque choſe; que ſi ſes principes prévaloient univerſellement & conſtamment dans le monde, ils entraîneroient la ruine de la vie humaine; que toute converſation, toute action devroit ceſſer, & que l'homme n'auroit qu'à s'enſévelir dans une léthargie totale, juſqu'à ce que les beſoins de la nature, qu'il ne pourroit ſatisfaire, miſſent fin à ſa miſérable exiſtence. Il eſt vrai qu'on n'a pas grand ſujet d'appréhender une cataſtrophe auſſi funeſte : la nature dominera toujours ſur ces principes. Le pyrrhonien peut exciter, en lui-même ou dans les autres, une ſurpriſe paſſagere, un trouble momentané; mais le premier événement de ſa vie, & l'événement le plus trivial, fera évanouir tous ſes doutes & tous ſes ſcrupules :

pules : il le laiſſera, ſur chaque point de pratique ou de théorie, dans le même état où ſont, & les autres philoſophes, & ceux qui ne s'embarraſſent point de recherches philoſophiques. Réveillé comme d'un ſonge, il ſera le premier à rire de lui-même, & à confeſſer que toutes ſes objections ne ſont que pour l'amuſement, & ne peuvent avoir d'autre effet que de mettre au jour la condition biſarre des hommes, qui ſont obligés d'agir, de raiſonner, de croire; bien que leurs recherches les plus aſſidues ne puiſſent leur apprendre rien de ſatisfaiſant ſur le fondement de ces opérations, ni réſoudre aucune des objections que l'on peut former contr'elles.

TROISIEME PARTIE.

Il y a un ſcepticiſme mitigé, une philoſophie académique qui peut devenir & durable & utile : elle peut être le réſultat du pyrrhoniſme, ou du ſcepticiſme outré, après que le bon ſens & la réflexion ont réformé ſes doutes univerſels. Il eſt naturel à la plupart

des hommes d'être positifs & dogmatiques dans leurs opinions : n'envisageant les objets que par une face, & n'ayant point d'idée des argumens qui les présentent sous une face opposée, ils se jettent précipitamment dans les principes pour lesquels ils ont de la prédilection, & n'ont aucune indulgence pour ceux qui ont des sentimens opposés aux leurs. Lorsqu'il faut hésiter ou balancer, leur entendement s'embarrasse, leurs passions ressentent un frein incommode, & leur activité souffre de demeurer suspendue. Leur esprit desire donc, avec impatience, de sortir d'un état qui lui pese si fort ; & ils pensent ne pouvoir jamais s'en éloigner assez, dussent-ils donner dans l'autre extrémité, par la véhémence de leurs assertions, & par l'opiniâtreté de leur croyance. Si ces raisonneurs dogmatiques pouvoient sentir les étranges infirmités de l'entendement humain, lors même qu'il est dans son état le plus parfait, & que ses décisions sont mesurées avec le plus de circonspection, cette pensée leur inspireroit plus de modestie & de réserve : elle diminueroit leur folle prévention pour eux-

mêmes, & les préjugés dont ils ſont remplis contre tous leurs antagoniſtes. Que les ignorans conſiderent la diſpoſition des vrais ſavans, qui, comblés des avantages que donnent l'étude & la réflexion, n'en ſont que plus modeſtes & plus réſervés dans leurs déciſions : & s'il y a des ſavans que leur tempérament rend hautains & opiniâtres ; qu'une légere teinture de pyrrhoniſme abaiſſe leur orgueil, en leur montrant que les prérogatives qu'ils peuvent avoir acquiſes ſur le réſte des hommes, comparées avec cette perplexité & cette confuſion univerſelle, qui ſont inhérentes à la nature humaine, ſe réduiſent à fort peu de choſe. Il y a, en général, un degré de doute, de circonſpection, & de modeſtie, qui doit être inſéparable d'un eſprit juſte dans toutes ſes recherches, & dans toutes ſes déciſions.

Une ſeconde eſpece de ſcepticiſme mitigé, avantageux au genre humain, & qui pourroit réſulter des doutes & des ſcrupules du pyrrhonien, ce ſeroit de limiter nos recherches aux ſujets les mieux aſſortis à l'étroite capacité de notre entendement. L'imagina-

tion humaine eſt naturellement portée au ſublime : elle ſe plaît dans les choſes placées à une grande diſtance, & qui ſont extraordinaires : ſans ſe laiſſer arrêter, elle prend ſon eſſor vers les parties du tems & de l'eſpace les plus éloignées, afin de ſe ſouſtraire aux objets que l'habitude lui a rendus trop familiers. L'homme qui s'eſt fait un jugement ſain, ſuit une méthode toute contraire. Il laiſſe là toutes les recherches trop élevées & tirées de trop loin ; il ſe renferme dans la vie commune, dans des ſujets utiles pour la pratique, & que l'expérience journaliere lui offre ; il abandonne tout ce qui eſt plus ſublime à l'art des poëtes & des orateurs, ou aux artifices des prêtres & des politiques. Rien ne peut contribuer davantage à nous inſpirer une auſſi ſalutaire réſolution, que de nous convaincre entiérement de la force du doute pyrrhonien, & de l'impoſſibilité d'en être délivré par une autre voie que par la puiſſante influence de l'inſtinct naturel. Cela n'empêchera pas ceux qui ont du penchant pour la philoſophie, de pourſuivre leurs recherches : outre qu'il y a un plaiſir

immédiat attaché à ces occupations, les déciſions des philoſophes ne ſont que des réflexions méthodiques & exactes ſur la vie commune. Mais ils ne ſeront jamais tentés de ſortir de cette ſphere, tant qu'ils conſidéreront l'imperfection des facultés qu'ils emploient, le peu d'exactitude de leurs opérations, & les bornes étroites de leur portée. Nous ne ſaurions donner de bonne raiſon pourquoi, après mille expériences, nous croyons qu'une pierre tombera, ou que le feu brûlera; & nous prétendrions décider, d'une maniere ſatisfaiſante, ſur l'origine des mondes, & ſur les routes que la nature ſuit de toute éternité.

Cette étroite limitation de nos recherches eſt, en effet, une choſe ſi raiſonnable à tous égards, que le moindre examen des facultés naturelles de l'eſprit humain, comparées à leurs objets, ſuffit pour nous en recommander la néceſſité; cet examen nous découvrira quels ſont les ſujets convenables à nos ſciences & à nos recherches.

Les quantités & les nombres me paroiſſent l'unique matiere des ſciences abſtraites,

& l'unique objet de la démonſtration. Ce genre de connoiſſance eſt le plus parfait, mais toutes les tentatives qu'on fait pour l'étendre au delà des bornes que je viens de poſer, aboutiſſent au ſophiſme & à l'illuſion. Comme les parties conſtituantes de la quantité & du nombre ſont entiérement ſimilaires; leurs rapports deviennent compliqués & embarraſſés : rien de plus curieux, ni de plus utile, que de ſavoir déterminer, à travers tous leurs différens aſpects, leurs égalités & leurs inégalités, par le moyen de la variation des milieux. Toutes nos autres idées ſont évidemment diſtinctes & différentes entr'elles : tous les progrès donc que nous y pouvons faire par nos recherches, ſe réduiſent à en obſerver les diverſités, & prononcer qu'une choſe n'eſt pas l'autre, ce qui ne demande qu'une réflexion très-ordinaire. S'il ſe gliſſe quelque difficulté dans ces ſortes de déciſions, elle vient uniquement de ce que le ſens des termes n'eſt pas bien fixe ; & l'on peut y remédier en donnant des définitions plus juſtes. On ne peut ſavoir qu'à l'aide d'une certaine ſuite de raiſonnemens & de ſpéculations,

que le quarré de l'hypoténuſe eſt égal aux deux quarrés des côtés, quand même les termes ſeroient définis avec la derniere exactitude; au lieu que pour nous convaincre que là où il n'y a point de propriété, il ne ſauroit y avoir d'injuſtice, il n'eſt beſoin que de définir le terme d'injuſtice par violation de propriété, cette propoſition n'étant en effet qu'une définition imparfaite. Il en eſt de même de tous ces raiſonnemens prétendus ſyllogiſtiques qu'on rencontre dans les branches de nos connoiſſances qui ne concernent pas les quantités & les nombres. Je crois qu'on peut affirmer, avec aſſurance, que ces quantités & ces nombres ſont les ſeuls objets d'une vraie ſcience, & d'une démonſtration réelle.

Toutes les autres recherches de l'eſprit humain roulent ſur des matieres de fait & d'exiſtence; & par-là il eſt évident qu'elles ne ſont pas ſuſceptibles de démonſtration. Tout ce qui eſt, pourroit ne pas être; la négation d'un fait n'implique jamais contradiction; la non-exiſtence de quelque être que ce ſoit préſente une idée auſſi claire & auſſi diſtincte

que ſon exiſtence; la propoſition qui affirme qu'il n'exiſte pas, n'eſt pas moins concevable, ni moins intelligible, que celle qui nous dit qu'il exiſte.

Le cas eſt tout autre par rapport aux ſciences proprement ainſi nommées : toute propoſition fauſſe y eſt une propoſition confuſe & inintelligible. Si vous dites que la racine cubé de ſoixante-quatre eſt égale à la moitié de dix, vous n'avancez pas ſeulement une fauſſeté, mais encore une choſe qui ne peut être conçue diſtinctement. Au lieu qu'en diſant que *Céſar*, ou l'Ange *Gabriel*, ou tel être que vous voulez, n'a jamais exiſté, il ſe peut que vous diſiez faux; mais ce que vous dites n'implique point contradiction, c'eſt une propoſition parfaitement concevable.

L'exiſtence d'un être ne peut donc ſe prouver par des argumens pris des cauſes ou des effets de cet être; & ces argumens ne ſont fondés que ſur l'expérience. En raiſonnant *à priori*, il nous paroîtra que toute choſe peut produire toute choſe: la chûte d'un caillou peut éteindre le ſoleil; au moins ne ſommes-nous pas sûrs du contraire; & la volonté de l'homme peut ar-

rêter les planetes dans leur courſe. Il n'y a que l'expérience qui puiſſe nous enſeigner la nature des cauſes & des effets, & leurs limites : il n'y a qu'elle qui nous mette en état de déduire, de l'exiſtence d'un objet, l'exiſtence de l'autre (1). C'eſt donc-là le fondement des raiſonnemens moraux, qui forment la plus grande partie des connoiſſances humaines, & ſont les ſources de toutes les actions & de la conduite entiere de l'homme.

Les raiſonnemens moraux roulent, ou ſur des faits particuliers, ou ſur des faits généraux. Sous les premiers ſont compriſes toutes les délibérations qui regardent la vie, de même que toutes les recherches d'hiſtoire, de chronologie, de géographie, & d'aſtronomie.

---

(1) La maxime impie *ex nihilo nihil fit*, dont les anciens philoſophes ſe ſervoient pour nier la création du monde; ceſſe d'être une maxime dans notre philoſophie. Non-ſeulement la volonté du ſouverain Etre peut créer la matiere; mais nous ne ſavons pas *à priori*, ſi elle ne peut pas être créée par la volonté de tout autre être, ou de toute autre cauſe que l'imagination la plus fantaſque puiſſe concevoir. *Note de l'Auteur.*

Les ſciences qui traitent de faits généraux, ſont celles dont les ſpéculations ont pour objets les qualités, les cauſes & les effets de claſſes entieres d'êtres, comme la politique, la philoſophie naturelle, la phyſique, la chimie, &c.

La théologie, en tant qu'elle prouve l'exiſtence d'un Dieu & l'immortalité des ames, eſt compoſée de raiſonnemens qui, en partie, roulent ſur des faits particuliers, & en partie ſur des faits généraux : la raiſon en eſt la baſe, en tant qu'elle eſt appuyée ſur l'expérience; mais ſon meilleur & ſon plus ſolide fondement, c'eſt la foi & la révélation divine.

La morale & la critique ſont plutôt les objets du goût & du ſentiment que de l'entendement. La beauté, ſoit morale, ſoit naturelle, ſe ſent plutôt qu'elle ne s'apperçoit; ou, ſi nous en raiſonnons, ſi nous tâchons d'en fixer la regle, nous enviſageons un fait nouveau, c'eſt-à-dire, le goût univerſel du genre humain, ou tel autre fait qui peut être aſſujetti au raiſonnement & à la ſpéculation.

Suppoſons à préſent que, perſuadés de ces principes, nous entrions dans une bibliotheque, quel dégât n'y allons-nous pas faire? Si nous prenons en main, par exemple, un volume de théologie ou de métaphyſique ſcolaſtique, nous demanderons: ce volume contient-il des raiſonnemens abſtraits ſur les quantités ou les nombres? Non. Des raiſonnemens d'expérience ſur des choſes de fait ou d'exiſtence? Non. Jettez-le donc au feu; car il ne peut s'y trouver que des ſophiſmes & de l'illuſion.

Fin des Eſſais Philoſophiques.

LES QUATRE PHILOSOPHES.

Quod vitæ ſectabor iter?.....

AVERTISSEMENT.

QUOIQUE ces quatre Diſcours portent le nom des quatre principales Sectes Philoſophiques du Paganiſme, on s'y eſt moins propoſé de rapporter avec préciſion les ſentimens des anciens Philoſophes, que de faire connoître les diverſes façons de penſer générales des hommes au ſujet du bonheur, les principales opinions qui les partagent ſur les moyens efficaces pour rendre la vie heureuſe. Seulement on s'eſt contenté de mettre chaque opinion ſous le nom de la Secte, à la doctrine de laquelle ſon rapport eſt le plus ſenſible. Dans la perſonne de l'ÉPICURIEN, on dépeint la vie voluptueuſe; dans celle du STOÏCIEN, la vie active & appliquée à la pratique de la

vertu ; dans celle du PLATONICIEN, la vie contemplative & la dévotion Philoſophique. Enfin, le SCEPTIQUE, eſt, pour ainſi dire, l'éponge des trois diſcours précédens : on y repréſente un homme qui regarde la vie avec une eſpece d'indifférence.

LES

LES QUATRE PHILOSOPHES.

L'ÉPICURIEN.

DE toutes les choſes propres à mortifier la vanité de l'homme, il n'y en a peut-être point de plus humiliante, que de voir la foibleſſe, l'infériorité des efforts de l'art & de l'induſtrie humaine, pouſſés au plus haut point, lorſqu'il s'agit d'égaler la nature, d'atteindre à la beauté, à la régularité, au fini, qui fait le prix de la plus chétive de ſes productions. Oui, l'art demeure toujours un ouvrier ſubalterne; auquel il n'appartient pas d'embellir, même du coup le plus léger,

de pinceau ou de burin, les pieces achevées qui ſortent des mains de ſa maîtreſſe. Elle lui permet ſeulement de les enchâſſer dans qnelques ornemens détachés, de tracer autour d'eux quelques deſſins de draperie : mais elle lui défend de toucher à la figure principale. C'eſt ainſi que la nature fait l'homme, tandis que l'art décide & diſpoſe des habillemens, & des différentes manieres de les aſſortir.

Si parmi les ouvrages de l'art il s'en trouve qui paroiſſent doués d'une beauté & d'une nobleſſe particuliere, un peu d'attention nous fera reconnoître qu'ils ſont redevables de ces prérogatives à la force de la nature, à ſes heureuſes influences. La verve des poëtes, cette fureur qui les anime, ce feu divin qui les inſpire, ſont l'unique ſource de tout ce que nous admirons dans leurs vers. Le plus grand génie, s'il n'eſt pas né poëte, ne ſauroit le devenir; ou ſi la nature, dont les faveurs ſont journalieres, l'abandonne, il poſe la lyre, & ne ſe flatte point de pouvoir ſuppléer, avec le ſecours des regles, à cet enthouſiaſme qui eſt l'unique

principe d'une harmonie divine. L'imagination ſeule, en prenant un heureux eſſor, découvre ces idées ſublimes ou touchantes, qui doivent ſervir de matériaux aux vers dignes de l'immortalité; elles les préſente à l'art, qui les diſpoſe conformément aux regles, & qui, en les ornant & en les épurant, leur donne un nouvel éclat. Otez l'imagination, les plus grands efforts n'enfanteront que des chants pitoyables.

De tout tems, l'art, rival de la nature, s'eſt épuiſé en tentatives vaines & ſtériles; mais la plus ſtérile de toutes celles où il a échoué, eſt, ſans contredit, l'entrepriſe des philoſophes les plus graves, qui ont prétendu trouver le merveilleux ſecret de produire un bonheur artificiel, un plaiſir raiſonné, & réfléchi. Je m'étonne qu'aucun d'entr'eux ne ſe ſoit mis ſur les rangs pour obtenir la récompenſe que Xercès avoit autrefois promiſe à celui qui inventeroit un nouveau plaiſir? Seroit-ce qu'ils en euſſent tant trouvé pour eux-mêmes, que les offres & les dons du plus grand monarque puſſent être l'objet de leur indifférence? Ou plutôt

ont-ils craint de donner à la cour de Perſe le plaiſir nouveau du ridicule le plus rare & le plus complet ? En ſe renfermant dans la théorie, en débitant gravement leurs principes dans les écoles de la Grece, ils pouvoient encore ſe flatter d'exciter l'admiration de quelques diſciples ignorans ; mais, pour en ſentir l'abſurdité, il ſuffiſoit d'eſſayer de les réduire en pratique.

Vous promettez de me rendre heureux, & vous voulez employer, pour cet effet, la raiſon & les regles de l'art. Mais mon bonheur ne dépend-il pas de ma conſtitution interne ? Il faut donc que vous ayiez l'art de me refondre, & que vos regles puiſſent me créer de nouveau. Mais, je doute de votre pouvoir, & votre induſtrie m'eſt ſuſpecte. Et quand même je leur accorderois quelque réalité, n'aurois-je pas toujours une opinion plus avantageuſe de la ſageſſe de la nature que de la vôtre ? Je n'ai donc rien de mieux à faire que de lui laiſſer conduire une machine qu'elle a ſi ſagement agencée ; & je ſens bien que je ne ferois que la gâter en y touchant.

Dans quelle vue en effet prétendrois-je la régler, en décraſſer les reſſorts, rectifier ou fortifier ces principes que la nature a mis en moi? Ce travail ſeroit-il la voie du bonheur? Mais le bonheur conſiſte dans le repos & dans le plaiſir, c'eſt un état d'aiſance & de contentement : le bonheur fuit les veilles; il abhorre les ſoins & les fatigues. Tout ce qui entre dans ſa compoſition, porte la même empreinte, le même caractere. La ſanté du corps n'eſt autre choſe que la facilité avec laquelle il exerce toutes les fonctions de ſon mécaniſme; ce mécaniſme m'eſt inconnu, & je ne ſaurois y influer. L'eſtomac digere les alimens; le cœur donne la circulation au ſang; le cerveau opere la ſécrétion des eſprits; il les filtre & les épure : tout cela ſans mon entremiſe, & même à mon inſu. Lorſque, par un ſimple acte de volition, j'aurai le pouvoir d'arrêter la courſe impétueuſe du ſang qui ſe précipite dans ſes canaux, alors, mais alors ſeulement, j'eſpérerai d'avoir quelque empire ſur mes ſentimens, de pouvoir déterminer, à mon gré, le cours de

mes paſſions. Mais c'eſt inutilement que je mettrois toutes mes facultés à la torture pour trouver des charmes, & ſur-tout pour goûter des délices, dans la vue & dans la poſſeſſion d'un objet que la nature n'a pas créé propre à faire ſur mes organes des impreſſions agréables, à les ébranler d'une maniere raviſſante. A force de me tourmenter par de ſemblables eſſais, j'arriverai bien à la douleur; mais, pour le plaiſir, j'ai beau y tendre, jamais je ne me le donnerai, en dépit de la nature.

Ah! loin de nous ces étranges rêveries, ces jouiſſances intérieures, ces feſtins intellectuels, cette volupté pure d'une conſcience ſatisfaite d'elle-même au ſouvenir de ſes bonnes actions! Loin d'ici ce mépris inſenſé & impoſſible de toutes les choſes ſenſibles, de tous les objets extérieurs! Ce n'eſt pas ainſi que parle la nature; je ne reconnois d'autre langage ici que celui de l'orgueil. Encore ſerions-nous trop heureux, ſi cet orgueil avoit quelque appui, fût-il de la plus mince conſiſtance; s'il étoit en état de nous procurer le moindre de tous

les plaiſirs, le plaiſir, pour ainſi dire, le moins agréable, le plus ſérieux, le plus voiſin de la mélancolie. Mais ſon impuiſſance eſt telle, qu'à peine peut-il régler l'extérieur, auquel ſon empire ſe borne. Après bien des ſoins, au bout d'un apprentiſſage infiniment pénible, il vient tout au plus à bout d'en impoſer au ſtupide vulgaire, en prenant le maſque de la gravité philoſophique, & en jouant avec une affectation ſenſible, le rôle forcé d'un ſage heureux. Cependant, le cœur eſt vuide, il eſt plein d'ennui, il languit de ſéchereſſe, tandis que l'eſprit, privé des objets qui peuvent ſeuls l'occuper & le nourrir, s'abſorbe dans la plus ſombre mélancolie. Homme miſérable! Créature vaine! Quoi! ton ame trouveroit ſon bonheur en elle-même! Et quelles ſont ſes reſſources? Comment raſſaſiera-t-elle cette faim qui la dévore? Comment déſaltérera-t-elle cette ſoif qui la conſume? Avec quoi remplacera-t-elle l'exercice des ſens & l'uſage des facultés corporelles? Autant vaudroit que tu entrepriſſes de faire ſubſiſter ta tête ſeule ſans le ſecours des autres membres. Figure ridicule,

état pitoyable, dans lequel ta vie ſeroit partagée entre le ſommeil & la migraine (1). Vive image cependant de l'hypocondrie léthargique où ton eſprit ſe trouveroit plongé, ſi les objets du dehors ceſſoient de l'occuper & de l'amuſer !

Ne me retenez donc plus dans les chaînes de ce dur eſclavage. Ceſſez de me renfermer au dedans de moi, comme dans une étroite priſon. Conduiſez-moi, ſans différer, à ces biens, à ces plaiſirs dont la ſeule jouiſſance peut me tenter. Mais à qui parlé-je ? Pourquoi m'adreſſer à vous, philoſophes extravagans ? Pourquoi vous demander la route du bonheur, ſages paîtris d'orgueil & d'ignorance ? Je vais conſulter un oracle plus sûr, c'eſt la voix de mes penchans, c'eſt le cri de mes paſſions. C'eſt elle, & non vos frivoles écrits, qui peut m'inſtruire des préceptes de la nature ; c'eſt dans mon cœur, & non dans vos faſtidieuſes écoles, que je trouverai la route de la félicité.

---

1) Il y a dans l'original ces deux vers.

Whath folish figure muſt it make ?
Do nothing elſe but ſleep and ake.

Mais que vois-je ? La *volupté* elle même, la charmante, la divine (1) volupté vient combler mes deſirs. Objet raviſſant, amour ſuprême des dieux & des hommes, je ſens à ton approche une douce chaleur ſe répandre dans mes veines. Déja mes facultés nagent dans la joie, mes ſens en ſont inondés. Les beautés du printems, les richeſſes de l'automne, naiſſent en foule autour de moi, ſous les pas de la volupté. Sa voix mélodieuſe charme mes oreilles d'une muſique enchantereſſe. Je l'entends qui m'invite à goûter les fruits les plus exquis ; je la vois qui me les préſente avec ce ſourire qui donne un nouvel éclat aux cieux & à la terre. Les folâtres amours, qui voltigent à ſa ſuite, viennent tantôt me rafraîchir de leurs ailes odoriférantes, tantôt répandre ſur ma tête des eſſences qui exhalent le plus ſuave parfum, tantôt me verſer le breuvage des immortels, qui pétille dans des coupes d'or. Oh ! puiſſé-

(1) *Dia voluptas*. Lucret.

je, étendu pour jamais ſur ce lit de roſes, y ſavourer chacun de ces momens délicieux qui m'attendent; & puiſſe le tems s'écouler à pas lents & imperceptibles ! Mais quel ſort cruel, quelle deſtinée impitoyable s'oppoſent à mes vœux? Le tems s'enfuit, il s'envole; rien n'égale ſa rapidité, mon ardeur pour les plaiſirs hâte leur courſe, au lieu de la rallentir. Hâtons-nous donc de jouir puiſqu'il le faut. Ah! ne m'enviez pas la douceur de cet état, après tant de fatigues que j'ai eſſuyées à la pourſuite du bonheur. Laiſſez-moi me raſſaſier de ces délices, après avoir tant ſouffert, inſenſé que j'étois, du jeûne long & rigoureux auquel je m'étois aſtreint.

Mais, tandis que je parle, le plaiſir eſt déja loin de moi. Déja ces roſes ſi éclatantes ont pâli. Déja ces fruits ſi exquis ont perdu leur ſaveur. Déja cette liqueur délicieuſe, dont les fumées enivroient mes ſens d'un ſi doux poiſon, ſollicite vainement mon palais émouſſé. La volupté ſourit à la vue de ma langueur, & fait ſigne à ſa ſœur la vertu

de venir ſeconder l'entrepriſe qu'elle a formée de me rendre heureux. La vertu entend ſa voix; elle accourt avec cet air ſerein, avec cette joie pure, que rien ne peut lui enlever: je la vois venir à moi, accompagnée de la troupe enjouée de mes plus chers amis. O! ſoyez les bien-venus, mes tendres & aimables compagnons! La table vient d'être ſervie tout à propos: venez à l'ombre de ce berceau partager avec moi l'élégance & le luxe de ce repas. Votre préſence a ranimé ces objets qui commençoient à ſe ternir; la roſe reprend ſon éclat, les fruits recouvrent leur goût; ce nectar ſpiritueux porte de nouveau la joie dans mon cœur, depuis le doux moment où vous participez à mes plaiſirs. Vous me communiquez l'allégreſſe qui brille dans vos regards, parce qu'elle me découvre toute la part que vous prenez à mon bonheur, toute la ſatisfaction dont il vous remplit. Comment ſerois-je inſenſible à des marques d'affection auſſi touchantes? Votre bonheur va devenir le mien. Que ne vous dois-je point? Mon corps accablé ne ſuivoit plus

qu'à peine l'eſprit, dont les deſirs le laiſſoient fort loin derriere eux. Excédé de jouiſſance, blaſé ſur les plaiſirs, j'allois quitter une fête inſipide; mais votre enjouement me réveille; & je ſuis tout prêt à la recommencer.

Que nos entretiens ſont doux! La vraie ſageſſe y préſide; elle en bannit tous les vains raiſonnemens des écoles. Mépriſant les diſputes creuſes des politiques, les chimériques projets des prétendus patriotes, nous ne penſons qu'à nous combler de careſſes réciproques, qui naiſſent de l'amitié la plus pure, & qui ſont approuvées par la vraie vertu. Oubliant le paſſé, banniſſant les ſoucis de l'avenir, jouiſſons du préſent; & dans chaque inſtant de notre durée, ſaiſiſſons ce bien, ſur lequel le ſort & la fortune ne ſauroient exercer leurs caprices & leur tyrannie. Occupons-nous de cette raviſſante journée; celle de demain amenera peut-être de nouveaux plaiſirs; mais dût-elle tromper notre attente, nous aurons au moins profité des plaiſirs d'aujourd'hui, nous goûterons au moins celui de nous les rappeller.

Ne craignez point, chers amis, que nos fêtes ſe changent en orgies, que la fureur des bacchanales vienne les troubler, & que les horreurs de la diſcorde, renverſant cette table, arrêtent les libations que nous offrons à Bacchus, pour y faire ſuccéder des ruiſſeaux de ſang. Ne voyez-vous pas les paiſibles muſes qui nous environnent? N'entendez-vous pas leur douce ſymphonie, capable d'adoucir les tigres & les lions des ſauvages déſerts? Ne ſentez-vous pas une joie céleſte ſe répandre dans vos cœurs? Cette retraite ne ceſſera jamais d'être le ſéjour de la paix, de l'harmonie, & de la concorde? Le ſilence qui y regne ne ſera jamais interrompu que par les doux accens de nos concerts, ou par les diſcours charmans que l'amitié nous inſpire.

Qu'entends-je? L'aimable Damon, ce favori des muſes, prend ſa lyre, il la touche, il en marie les ſons harmonieux à ſa touchante voix, & fait paſſer juſqu'au fond de nos ames l'heureuſe ivreſſe à laquelle il eſt livré.

Écoutons ce qu'il chante.

« (1) Jeuneſſe chérie du ciel, tandis que » le printems ſeme votre route de fleurs, ne » vous laiſſez point éblouir par le faux bril- » lant de la gloire. Pourquoi paſſeriez-vous, » au milieu des tempêtes cet âge délicieux, » la fleur de votre vie ? La ſageſſe elle-même » vous montre le chemin du bonheur. La » nature vous attend à l'entrée de ce ſentier » fleuri ; elle vous invite à la ſuivre. Quand » la ſageſſe & la nature parlent de concert, » refuſeriez-vous d'obéir à leurs voix ? D'auſſi » tendres invitations ne pourront-elles amol- » lir la dureté de vos cœurs ? Jouets de l'il- » luſion & de l'erreur, perdrez-vous ainſi » vos jeunes ans ? Rejeterez-vous le préſent, » ce bien ineſtimable ? Négligerez-vous un

---

(1) C'eſt une imitation du chant de la Sirene dans le Taſſe.

O Giovanetti, mentre Aprile & Maggio
V'ammantan di fiorite e verdi ſpoglie,
Di gloria e di virtù fallace raggio
La tenerella mente ah non v'invoglie, &c.

Gieruſalemme liberata. Canto XIV.

» bonheur; qui bientôt vous ſera ravi ſans
» retour? Et à quoi le ſacrifiez-vous? Qu'eſt-
» ce que cette gloire qui enfle vos cœurs,
» dont votre fol amour propre eſt ſi flatté?
» Un écho, une ombre, un ſonge, l'ombre
» d'un ſonge. Le ſouffle le plus léger la diſſipe:
» celui qu'exhale la bouche impure du ſtupi-
» de vulgaire, la flétrit. Vous vous imaginez
» qu'elle triomphera de la mort & du tom-
» beau, pour vous ſurvivre juſqu'aux âges
» les plus reculés. Eh! ne voyez-vous pas
» dès à préſent que l'ignorant la mépriſe,
» que le calomniateur la ternit; & que la
» nature n'y trouve rien dont elle puiſſe jouir.
» Une fantaiſie biſarre vous fait immoler
» tous les vrais plaiſirs à cette vaine fumée,
» digne récompenſe de ſa frivolité ».

Ainſi chanta Damon. Ainſi s'écoulent inſenſiblement des heures délicieuſes, partagées entre les plaiſirs des ſens, les extaſes de l'harmonie, les charmes de l'amitié. La riante innocence ferme la marche de ce gracieux cortége: elle paſſe devant nos yeux,

& répand en paſſant des rayons qui éclairent toute la ſcene de nos plaiſirs. Elle nous offre encore, dans le lointain d'une belle perſpective, les plaiſirs que nous avons goûtés, & nous fait trouver autant de délices dans leur ſouvenir, que nous en avions éprouvé dans leur attente.

Mais, le ſoleil s'eſt caché ſous l'horiſon; l'obſcurité nous a ſurpris; un voile épais couvre toute la face de la nature. Courage, mes amis; continuez vos divertiſſemens, prolongez le repas, ou faites-y ſuccéder la douceur du repos. Je m'éloigne pour quelque tems de vous; cependant mon abſence ne m'empêchera pas de prendre part à votre joie ou à votre tranquillité. Mais ils voudroient m'arrêter. Où allez-vous, diſent-ils? Quels plaiſirs nouveaux vous font quitter notre compagnie? Y en auroit-il pour vous loin de vos amis? Et pourriez-vous vous plaire où nous ne ſommes pas? Oui, chers compagnons, ne vous en offenſez point : le plaiſir que je cherche ne ſouffre point de partage; il eſt le ſeul qui puiſſe me faire ſoutenir,

tenir ; & même ſouhaiter votre abſence, parce qu'il eſt le ſeul qui puiſſe m'en dédommager.

Je m'enfonce dans ce bois épais, dont les ombres redoublent celles de la nuit ; mais à peine y ai-je fait quelques pas, qu'il me ſemble entrevoir, malgré l'obſcurité, l'adorable Célie, la maîtreſſe de mon cœur, la ſouveraine de mes affections. Elle a devancé l'heure du rendez-vous, ſon impatience accuſe ma lenteur ; elle marche avec agitation dans ces boſquets. Mais déja je lis mon pardon dans ſes yeux ; mon arrivée la comble d'une joie ſi vive, que toutes les penſées chagrines s'évanouiſſent ; le plaiſir les abſorbe, tout eſt confondu dans l'ivreſſe de nos tranſports. Où trouverai-je, ma Célie, ma divine Célie, des expreſſions aſſez fortes pour te peindre toute ma tendreſſe, pour t'exprimer ce déſordre, ces mouvemens impétueux, que ta préſence produit dans un cœur qui brûle pour toi ? Le langage ordinaire eſt trop foible ; il n'y a que l'union de nos ſentimens, la conformité de notre ardeur, qui puiſſe te donner l'idée

de ce que je ſens. Mais pourrois-je douter que tu ne m'entendes ſans le ſecours de la parole, que tu ne liſes au fond d'un cœur qui t'appartient, que tu ne ſois embraſée du même feu que moi ? Toutes tes paroles, toutes tes actions reſpirent l'amour le plus paſſionné ; ta flamme augmente la mienne, j'y puiſe de nouveaux feux. Ah ! l'aimable ſolitude ! l'agréable ſilence ! les délicieuſes ténebres ! Loin du reſte du monde, nous ſommes ſeuls dans la nature ; aucune diſtraction importune ne trouble les vifs tranſports de nos ames. Toutes nos idées, tous nos ſens, tout notre être, ſe trouvent concentrés dans le bonheur mutuel que nous nous procurons. Mortels abuſés, ceſſez de chercher ailleurs des plaiſirs comparables à celui-ci.

Mais me trompé je ! Quoi ! Célie, vous ſoupirez. Votre ſein s'éleve avec force ; les ſanglots vous ſuffoquent, un torrent de larmes vient baigner vos joues enflammées. Quel eſt le ſujet de ces angoiſſes ? Parlez, donnez un libre cours à vos ſoucis, verſez-

les dans mon ſein. Vous me demandez d'une voix entre-coupée; combien durera mon amour? Vous répétez mille fois cette demande. Hélas! cher enfant, puis-je répondre à cette queſtion? Le terme de ma vie m'eſt-il connu; & ſais-je combien elle doit durer? Nouveau ſujet d'allarme pour votre tendreſſe. Cette incertitude vous accable. Mais pourquoi l'idée de la fragilité humaine, toujours préſente à votre eſprit, troubleroit-elle vos heures les plus délicieuſes? Pourquoi ce funeſte poiſon corromproit-il les plaiſirs dans leur propre ſource, dans ce centre de la vie & de la volupté, qui n'eſt acceſſible qu'à l'amour? Non, non, trop tendre amante; ſongez plutôt que ſi la vie s'enfuit; ſi la jeuneſſe n'eſt qu'une fleur auſſi-tôt flétrie, il faut d'autant plus ſaiſir l'inſtant où nous la poſſédons, en faire un bon uſage, & ne perdre aucune parcelle d'une exiſtence auſſi fugitive. Encore quelques momens, & tout eſt fini. Dans peu nous ſerons comme ſi nous n'avions jamais été. Notre mémoire ſera effacée de deſſus la terre, & nous ne trouverons pas

même un aſyle dans le ſéjour des ombres, dans la région fabuleuſe des mânes. Alors périront avec nous, & dans le même clin-d'œil, nos ſtériles ſpéculations, nos vaſtes projets, nos inquiétudes inutiles; alors & nous, & tout ce qui eſt en nous, ſera englouti dans la nuit éternelle du tombeau. Nos doutes ſur l'origine des êtres, ſur la cauſe, premiere de tout ce qui exiſte, nos doutes, hélas! périront avec nous, ſans que jamais nous ayions pu les diſſiper. Cependant, s'il y a une intelligence ſuprême, un eſprit qui tient entre ſes mains les rênes de l'univers, ſoyons aſſurés qu'il ſe plaît à nous voir remplir le but de notre exiſtence, en jouiſſant de tous les plaiſirs pour leſquels nous avons été créés. Cette réflexion ſuffit pour adoucir l'amertume de toutes les autres; encore ne faut-il pas s'en trop occuper, s'y livrer entiérement; car, elle répandroit trop de ſérieux ſur nos amuſemens. Faiſons-nous, une fois pour toutes, une philoſophie qui banniſſe les vains ſcrupules de la ſuperſtition; & abandonnons-nous enſuite aux charmes de

l'amour, aux raviſſemens de la volupté. Profitant ainſi de la jeuneſſe & des paſſions qui favoriſent l'ardeur de nos deſirs, nous n'entremêlerons déſormais que les diſcours les plus tendres à nos careſſes les plus vives.

LE STOÏCIEN.

IL y a, entre la condition de l'homme & celle des animaux, une différence eſſentielle, & qui ſe fait généralement remarquer. La nature ayant donné au premier un eſprit ſublime & céleſte, qui le rapproche des intelligences ſupérieures, ne lui permet pas de le laiſſer languir dans le repos & dans l'indolence. Attentive à prévenir les beſoins des autres créatures, cette tendre mere leur fournit elle-même des vêtemens & des armes: & ce qu'elle ne leur fournit pas immédiatement, l'inſtinct le leur fait trouver, cet inſtinct qui ne les trompe jamais, ce fidele guide, qui veille à leur conſervation, & à leur bien-être. L'homme ſeul eſt jeté, pour ainſi dire, pauvre & nud dans le monde: deſtitué de tout ſecours naturel, il doit ſa conſervation aux ſoins pénibles de ſes parens; la plus haute perfection à laquelle il puiſſe arriver, & qu'il n'atteint que fort tard, c'eſt de pou-

voir ſubſiſter par ſes propres ſoins. Il achete tous ſes biens par le travail & la peine. Si la nature lui fournit des matériaux, ce n'eſt qu'en brut; c'eſt à lui à les polir, & à les approprier à ſes uſages.

Reconnoiſſez, ô hommes! la bonté de votre commune mere. Elle vous expoſe à une infinité de beſoins; mais elle vous donne une raiſon qui peut y pourvoir. Que jamais une molle oiſiveté, ſous le faux titre de reconnoiſſance, ne s'empare de vos ames, c'eſt ne point mériter les préſens de la nature que de ne les point employer. Vous ne deſirez, pour toute nourriture, que les herbes des champs: vous vous contentez de coucher en plein air: vous ne demandez que des pierres & des branches d'arbres, pour vous défendre contre les habitans des forêts! Eh bien! Reprenez donc auſſi vos mœurs ſauvages, rentrez dans vos frayeurs ſuperſtitieuſes, & dans votre brutale ignorance: ſoyez moindres que ces bêtes, à qui vous portez envie, & à qui vous ſouhaitez ſi fort de reſſembler.

Mais non: promenez plutôt votre vue ſur ce globe; la nature l'a rempli de choſes

propres à exercer vos talens. Ne l'entendez-vous pas qui vous crie : tout ce que vous pouvez être, vous ne le ſerez jamais que par vous-mêmes : mettez vos facultés en œuvre, bandez les reſſorts de votre intelligence ; ce n'eſt qu'à force d'application que vous pouvez vous élever au rang que je vous deſtine. Voyez cet artiſan ! Il tire d'une pierre informe un noble métal ; & ce métal, entre les mains laborieuſes d'un autre, devient comme par une eſpece de magie, tantôt une arme pour la défenſe de l'homme, tantôt un uſtencile pour ſa commodité. Ce n'eſt pas de la nature, c'eſt de l'uſage & de l'exercice que vient cette adreſſe ; ſoyez infatigables comme ceux qui la poſſedent, ſi comme eux vous voulez réuſſir.

Mais votre ambition ſe bornera-t-elle à perfectionner les facultés du corps ? Serez-vous aſſez indolens, ou aſſez inſenſés, pour laiſſer votre ame dans cet état de rudeſſe & de groſſiereté dans lequel elle eſt ſortie des mains de la nature ? Ce n'eſt pas ainſi que penſe un être raiſonnable. Si la nature vous a diſpenſé quelques-uns de ſes dons avec ré-

ſerve, c'eſt pour vous porter à ſuppléer vous-mêmes à ce qui vous manque. A-t-elle été libérale envers vous à d'autres égards? Sachez qu'elle exige que vous ſoyiez appliqués & induſtrieux. Si vous négligez ſes faveurs, elle ſaura ſe venger de votre ingratitude. Le génie n'eſt rien ſans culture : le terroir le plus fertile, s'il demeure en friche, n'abondera qu'en mauvaiſes herbes : on n'y verra croître ni l'agréable vigne, ni l'utile olivier; ſon indolent propriétaire n'y trouvera que des plantes propres à lui nuire par leur venin.

Le bonheur eſt le but auquel tendent tous nos vœux & tous nos travaux : c'eſt à cette pente du cœur humain que nous devons la connoiſſance des arts & des ſciences, l'établiſſement des loix, la fondation des ſociétés : c'eſt le ſeul mobile qui faſſe agir le ſavant, le légiſlateur, & le patriote. Le ſauvage en eſt animé au milieu de ſes déſerts : expoſé à la rigueur des élémens, & à la fureur des bêtes féroces, il deſire d'être heureux. Quoique ſon ame, plongée dans d'épaiſſes ténebres, ne connoiſſe, ni l'induſtrie, ni les arts, elle

n'en cherche pas moins cette même félicité que l'induſtrie & les arts peuvent nous procurer. Mais autant que l'homme ſauvage eſt au-deſſous de l'homme civiliſé, qui jouit, ſous la protection des loix, de toutes les commodités de la vie, autant ce dernier eſt-il au-deſſous de l'homme vertueux, de ce vrai ſage, que la raiſon inſtruit à régler ſes deſirs, à ſubjuguer ſes paſſions, & à diſcerner les véritables biens de ceux qui n'en ont que l'apparence. Toutes les profeſſions, tous les états, demandent de l'art & un apprentiſſage; & n'y auroit-il pas un art de vivre? N'y auroit-il pas des préceptes propres à nous diriger dans la choſe la plus importante? Pour bien goûter chaque plaiſir en particulier, il faut de l'adreſſe & du ſavoir-faire, & l'on veut que l'homme tout entier puiſſe atteindre le but de ſon être, ſans réflexion & ſans intelligence, en ne ſuivant que ſes paſſions & un aveugle inſtinct. Si cela étoit, nous ne verrions aſſurément perſonne s'égarer de la route du bonheur; les hommes les plus négligens, ou les plus diſſolus, y parviendroient les premiers: leur marche ſeroit auſſi sûre que celle

des ſpheres céleſtes, qui roulent, à travers les plaines éthérées, dans des orbites que la main du Tout-puiſſant leur a tracées. Mais les choſes ne ſont point ainſi : nous tombons dans pluſieurs fautes, qui paroiſſent preſque inévitables ; il ne nous reſte donc que d'y faire attention, de remonter à leurs cauſes, d'en peſer l'importance, & d'y chercher des remedes. Le philoſophe tire de ces conſidérations des regles de conduite ; le ſage les met en pratique.

Les artiſtes ſubalternes ont chacun leur tâche, l'un fait une roue, l'autre un reſſort : le maître-ouvrier combine ces différentes pieces ſuivant d'exactes proportions ; c'eſt lui qui fait la machine, & qui regle ſes mouvemens. La vie des hommes nous offre quelque choſe de ſemblable : ce n'eſt pas le tout d'exceller dans quelques branches particulieres de la ſcience des mœurs ; ce n'eſt que de leur réunion que réſulte l'ordre, l'harmonie, & la félicité.

Si les charmes de ces grands objets vous touchent ; vous ne trouverez point de travail trop rude, point d'application trop pé-

nible, pourvu qu'elle vous conduiſe à la fin deſirée. Que dis-je? Ce travail même ne fait-il pas partie du bonheur auquel vous aſpirez? Le dégoût ſuit de près les jouiſſances trop faciles. Le chaſſeur, endurci à la fatigue, s'arrache d'entre les bras du ſommeil : l'aurore n'a pas encore doré les cieux, qu'il parcourt déja les forêts : les mets qu'il trouve dans l'enceinte de ſa demeure, quelque délicieux qu'ils puiſſent être, ne contentent point ſon appétit : il dédaigne la chair des animaux qui dans les plaines voiſines ſemblent ſe prêter à ſes coups; il cherche au loin une proie difficile à ſaiſir : il lui faut du gibier qui ſache ſe cacher à ſa vue, ſe dérober à ſa pourſuite, ou ſe défendre contre ſes attaques. Ce n'eſt qu'après avoir exercé les forces de ſon corps, & les paſſions de ſon ame, qu'il goûte les douceurs du repos : ce plaiſir ne devient piquant pour lui que lorſqu'il peut le comparer avec la peine qu'il lui a coûté.

Si l'induſtrie peut rendre agréable un exercice auſſi violent que celui de la chaſſe, ſi l'on peut ſe plaire à ſuivre une vile proie, qui trompe ſouvent notre vigilance, ou

s'échappe de nos filets ; ne devroit-on pas trouver infiniment plus de plaiſir à cultiver ſon eſprit, à modérer ſes penchans, à éclairer ſon entendement, à embellir l'intérieur, à ſentir qu'on devient chaque jour meilleur & plus ſage. Sortez de votre léthargie ; la tâche n'eſt pas difficile ; il n'y a qu'à goûter une fois la ſatisfaction que procure un travail honnête. Il ne faut pas beaucoup d'étude pour connoître le juſte prix des différens genres de vie ; il n'y a qu'à comparer l'eſprit au corps, la vertu aux richeſſes, la gloire à la volupté. Cette comparaiſon mettra dans tout leur jour les avantages d'une vie laborieuſe : elle vous apprendra quels ſont les objets que vous devez rechercher.

Ce n'eſt pas ſur des lits de roſes qu'habite le repos : ce n'eſt ni dans la ſaveur des fruits, ni dans les fumées du vin, que vous trouverez le vrai plaiſir. Votre indolence même deviendra une fatigue, & la volupté ſe changera en dégoût. Tant que votre ame demeure dans l'inaction, tout vous paroîtra fade & inſipide. Tôt ou tard, votre corps, en proie aux humeurs malignes que vous amaſſez, ſe

reſſentira du funeſte effet de vos débauches; mais déja, avant ce tems, le poiſon aura gagné la plus noble partie de vous-même: en vain courrez-vous d'objets en objets pour chercher à diſſiper vos inquiétudes; chaque objet nouveau ſera un nouveau ſurcroît au mal que vous endurez.

La recherche trop ardente du plaiſir expoſe l'homme à mille accidens: elle le met, pour ainſi dire, en bute à tous les traits de la fortune. Mais je veux que, toujours favorable, elle vous conſerve tous vos avantages; le malheur ne vous en pourſuivra pas moins au milieu de ces prétendus inſtrumens de votre félicité. La luxure a émouſſé votre goût; vous poſſédez, & vous ne jouiſſez pas.

Mais pourrez-vous, en effet, étouffer toute réflexion ſur l'inconſtance des choſes humaines? Il n'y a point de bonheur où il n'y a point de ſûreté pour l'avenir; & quelle ſûreté peut-on eſpérer ſous l'empire de la fortune? Quand cette volage déeſſe demeureroit conſtante à votre égard, la ſimple appréhenſion d'éprouver ſes caprices feroit déja votre tourment. Je le vois, ce ſpectre hideux, qui

trouble votre ſommeil, qui vous effraie dans vos ſonges, & qui repand une noire vapeur ſur vos banquets les plus délicieux & les plus enjoués.

Loin de la fureur des élémens, & de la rage des hommes, le temple de la ſageſſe eſt aſſis ſur une roc inébranlable : la foudre tombe ſans force à ſes pieds ; & ces affreux inſtrumens des vengeances humaines, émules de la foudre, & même plus terribles qu'elle, n'y ſauroient atteindre. Là le ſage, reſpirant un air pur & ſerein, contemple, avec une joie mêlée de compaſſion, les déplorables égaremens des aveugles mortels : il les voit chercher, les yeux bandés, le chemin de la vie heureuſe, courir après les richeſſes, la puiſſance, les titres, les honneurs; vains fantômes que leur imagination éblouie prend pour des réalités. Les uns (& c'eſt le plus grand nombre) ne parviennent jamais au terme de leurs deſirs. Hélas ! s'écrient d'un ton lamentable les autres, nous poſſédions l'objet de nos vœux ; fortune ennemie, tu nous l'as ravi ! Tous enſemble ſe plaignent

qu'au fort même de la jouiſſance ils n'ont point connu le bonheur ; & que leur vie diſſipée n'a fait qu'augmenter leurs ſouffrances.

Mais le ſage demeurera-t-il dans une tranquille indifférence ? Se contentera-t-il de déplorer les miſeres du genre humain, ſans s'employer à les ſecourir ? Se livrera-t-il, ſans réſerve, à cette auſtere philoſophie qui en apparence le met au-deſſus de tous les accidens, mais qui en effet lui rend le cœur dûr, l'empêche de travailler au bien de ſes ſemblables, & aux intérêts de la ſociété ? Non. Il ſait que cette ſombre *Apathie* ne s'accorda jamais, ni avec la vraie ſageſſe, ni avec la vraie félicité. Le puiſſant attrait des affections ſociales, de ces affections ſi naturelles, ſi vertueuſes, ſi douces, agit avec trop de force ſur lui, pour qu'il puiſſe ſe roidir contre elles. Dans le tems même où il n'a que des larmes à donner au malheur de ſes amis, de ſa patrie, du genre humain ; il goûte déja un plaiſir infiniment ſupérieur à tous ces raviſſemens

tumultueux

tumultueux dont les eſclaves des ſens ſont enivrés. Sentimens affectueux & humains ! Quelles délices ſont comparables à celles que vous verſez dans nos cœurs ? Les ſoucis s'enfuient devant vous ; vous donnez un air riant à la triſteſſe même. Il me ſemble voir l'aſtre du jour, qui dardant ſes rayons ſur un nuage obſcur, ou ſur les gouttes de pluie qui tombent dans l'air, y peint cet arc brillant des couleurs les plus magnifiques, que la nature a, pour ainſi dire, broyées dans ſon propre ſein.

Ce ne ſont pas encore là tous les avantages des vertus ſociales. Elles ſe mêlent avec tous nos autres penchans : elles dominent dans toutes nos affections. Si le chagrin ne peut les corrompre, le plaiſir ſenſuel ne peut les obſcurcir. Dans l'excès de ſes tranſports, au comble de ſes fureurs, l'amour reconnoît une tendre ſympathie. Que dis-je, il la reconnoît ? Elle en eſt le véritable aliment : ſans cette généreuſe paſſion, il ne reſteroit bientôt à l'amant que de la laſſitude & de l'ennui. Voyez ce voluptueux délicat : il fait

profeſſion de mépriſer tous les plaiſirs groſſiers ; mais ſi vous le ſéparez de ſes compagnons, il en ſera comme d'une étincelle qui perd ſon éclat dès qu'elle eſt détachée du feu où elle contribuoit à l'embraſement général. En un inſtant ſa vivacité s'éteint : aſſis ſeul à la table la mieux ſervie, il manque d'appétit : il préférera au repas le plus ſomptueux l'étude la plus ſeche, les ſpéculations les plus abſtraites.

Mais jamais les affections ſociales ne ſont plus raviſſantes, jamais elles ne brillent mieux, & devant les hommes, & aux regards mêmes de l'Etre ſuprême, que lorſque dégagées de tout mélange terreſtre, elles s'uniſſent au ſentiment de la vertu, & nous portent aux grandes & belles actions. C'eſt alors que, ſemblables à des couleurs bien aſſorties, elles ſe prêtent réciproquement du luſtre : c'eſt alors qu'elles élevent notre eſprit, & annobliſſent tout notre être. Douces liaiſons du ſang ! Vous êtes le triomphe de la nature ! Amour propre, plaiſirs ſenſibles, diſparoiſſez ! Quel ſpectacle plus beau que

ce pere nageant dans la joie que lui cauſe la proſpérité de ſes enfans, & encore plus leur vertu! Sont-ils menacés de quelque péril? Regardez comment, à travers le fer & les flammes, il vole à leur ſecours!

Plus on épure ces généreux penchans; plus on eſt frappé de leur prix. Y a-t-il rien au-deſſus de cette harmonie des eſprits, de cette amitié fondée ſur la reconnoiſſance & ſur l'eſtime mutuelle? Quelle ſatisfaction de pouvoir adoucir la détreſſe des miſérables, verſer la conſolation dans les ames affligées, relever ceux qui ont fait quelque chûte, mettre des bornes aux rigueurs d'un ſort impitoyable, réprimer les injuſtes efforts des ſcélérats acharnés à la perſécution & à la ruine des gens de bien? Quelle ſuprême béatitude de pouvoir triompher, en même-tems, de la miſere & du vice, en inſtruiſant des créatures ſemblables à nous par de ſages leçons & par de bons exemples, en leur apprenant l'art de dompter leurs paſſions, de réformer leur conduite, de ſoumettre les plus dangereux de tous leurs ennemis, ceux

qu'ils nourriſſent dans leur propre ſein.

Mais tous ces objets ſont encore trop bornés pour contenter un être qui ſe ſent une origine céleſte. Une famille, des amis, forment un cercle trop étroit pour y reſſerrer des affections que la Divinité elle-même a gravées dans ſon cœur. Sa bienveillance univerſelle s'étend juſques à la poſtérité la plus reculée. Regardant les loix & la liberté comme les deux ſources du bonheur temporel, il eſt toujours prêt à ſe dévouer pour elles. Travaux, dangers, rien ne lui coûte; la mort même a des charmes, lorſqu'il l'endure pour le bien public: elle éleve au faîte des grandeurs celui qui ſe ſacrifie pour les intérêts de ſon pays. Heureux l'homme à qui la fortune propice permet de payer à la vertu le tribut qu'il doit à la nature, de faire un généreux préſent de cette vie qui devroit, tôt ou tard, lui être enlevée par une fatale néceſſité!

Le vrai ſage! Le vrai patriote! Grands & pompeux noms! Vous réuniſſez toutes les qualités qui font la gloire de la nature

humaine, & qui la rapprochent de la nature divine! En vous ſe trouvent compris le plus haut degré de bonté, la fermeté la plus héroïque, les ſentimens les plus tendres, l'amour le plus ſublime de la vertu. Rien n'égale les tranſports de l'homme pénétré de ſes diſpoſitions : il voit, pour ainſi dire, toutes ſes paſſions montées à leur juſte ton ; aucun ſon diſcordant ne ſauroit détruire cette délicieuſe harmonie. Si la contemplation des beautés inanimées, de ces beautés qui n'ont point de rapport avec nous, ſuffit pour nous extaſier, quels doivent être les effets de la beauté morale; de ces charmes dont notre intelligence s'embellit, & que nous ſavons être le fruit de nos propres réflexions, & de notre propre induſtrie!

Mais où exiſte la récompenſe de la vertu? Faudra-t-il, ſans attendre aucun ſalaire, lui ſacrifier notre fortune & nos jours? La nature n'a-t-elle point deſtiné de rémunération à d'auſſi importans ſacrifices? Enfans de la terre! Vous connoiſſez bien peu le prix de cette immortelle beauté! Si vous étiez tou-

chés de ſes attraits, vous ne vous informeriez point de ſa dot. Sachez cependant que la nature a condeſcendu à votre foibleſſe. Non, elle n'a point laiſſé nue & pauvre cette fille ſi tendrement chérie; elle l'a comblée des biens les plus précieux : mais, de peur de ne lui attirer que des amans intéreſſés, elle cache aux yeux vulgaires les tréſors dont elle l'a enrichie; elle ne les fait briller qu'aux regards de ceux que ſon amour a déja captivés. La gloire eſt le partage aſſuré à la vertu, la douce récompenſe des travaux honnêtes, la couronne triomphale qui orne également le front tranquille du citoyen généreux, & le front terrible du guerrier intrépide. Enflammé par de ſi grandes eſpérances, l'homme vertueux voit, avec un œil de mépris, tout ce que la volupté a de plus ſéduiſant, tout ce que le danger a de plus redoutable. Le trépas même n'a rien qui puiſſe l'épouvanter : l'arrêt du deſtin ne s'étend que ſur une partie de ſon être; il ſait que ſon nom bravera le tems & la mort; & qu'au fort du choc des élémens, au milieu des viciſſitudes du monde,

ce nom, consacré à l'immortalité, ne sauroit périr.

Il y a certainement un Etre qui préside sur l'univers : son immense pouvoir, son infinie sagesse, ont tiré l'ordre & l'harmonie de la confusion de l'antique chaos. Que l'homme spéculatif dispute jusqu'où vont les soins de cet Etre bienfaisant ; qu'il recherche, s'il les borne à cette vie, ou si pour achever le triomphe de la vertu, il prolonge notre existence au-delà du tombeau ? L'homme moral, sans rien décider dans une matiere aussi épineuse, vit content de cette portion qu'il a plû au souverain dispensateur de lui assigner (1). Si, dans une seconde vie de nouveaux bienfaits lui sont préparés ; il les acceptera avec reconnoissance ; mais dût-il

(1) Tout l'art de M. *Hume* ne fera jamais un homme moral de celui qui ne se met pas en peine, si nos espérances sont bornées à cette vie, ou si elles peuvent s'étendre au-delà. Puisque le magnifique étalage de sentimens qui a précédé, devoit nous conduire à ce dénouement, on peut dire que notre philosophe n'a fait qu'orner la victime pour le sacrifice. *Note de l'Editeur.*

en être fruſtré, il ne croira jamais avoir encenſé une vaine idole en ſe dévouant à la vertu : il ſait qu'elle eſt ſa propre récompenſe : & il adore humblement la bonté du Créateur, qui, en le plaçant dans ce monde, l'a mis en état de faire une auſſi glorieuſe acquiſition.

LE PLATONICIEN.

IL y a des philoſophes qui s'étonnent de ce que les hommes, participans tous à la même nature, & doués des mêmes facultés, ont des goûts & des inclinations ſi différentes. L'un condamne ce que l'autre approuve; ce que celui ci évite avec ſoin, celui-là le recherche avec avidité. Il y en a qui trouvent encore plus ſurprenant que le même homme puiſſe, pour ainſi dire, ceſſer d'être le même en différens tems : qu'après la jouiſſance, par exemple, il rejette avec dédain les objets qui, peu auparavant, étoient le centre de tous ſes vœux & de tous ſes deſirs. Ces incertitudes, ces irréſolutions, ces accès, ſi j'oſe ainſi dire, loin de me ſurprendre, me paroiſſent inſéparables de la conduite humaine. Comment veut-on qu'une ame raiſonnable, faite pour contempler l'Etre ſuprême & ſes œuvres, puiſſe être contente & tranquille, tandis qu'elle n'a d'autre reſ-

ſource que les plaiſirs ignobles des ſens, ou qu'elle ne ſe repaît que de la fumée des applaudiſſemens vulgaires? La Divinité eſt un océan de gloire & de bonheur; nos ames ſont de petits ruiſſeaux, qui, malgré leurs écarts, à travers tant de routes tortueuſes, cherchent continuellement à retourner à la ſource dont elles ſont émanées, & à ſe perdre dans l'immenſité de ſes perfections. Lorſque, ſemblables à des digues, le vice & la folie arrêtent leur courſe naturelle, ces ruiſſeaux s'enflent, & devenus des torrens furieux, ils vont porter la terreur & la déſolation dans les campagnes voiſines.

C'eſt en vain que chacun fait l'éloge de ſes penchans, de ſes mœurs, & de ſa façon de vivre: c'eſt en vain qu'il déploie la rhétorique la plus ſéduiſante pour inſpirer ſon goût à de crédules auditeurs. La contenance du panégyriſte eſt démentie par ſon propre cœur: au milieu de ſes ſuccès & de ſes bonnes fortunes, il ſent le vuide & le néant de tous ces plaiſirs qui ne ſont que le détourner du ſouverain bien. J'examine le voluptueux avant la jouiſſance: je meſure l'impétuoſité de ſes deſirs, & je la compare à la valeur de

l'objet deſiré. Je vois que ſa prétendue félicité ne conſiſte que dans ce déſordre de l'eſprit, qui l'enleve, pour ainſi dire, à lui-même, & dérobe à ſes yeux faſcinés le ſpectacle de ſes crimes & de ſa miſere. Je l'obſerve un moment après. Il n'a point trouvé le plaiſir pour lequel il ſe paſſionnoit; mais il a retrouvé au double le ſentiment de ſes fautes & de ſes malheurs: ſon ame eſt tourmentée par la crainte & les remords: ſon corps languit abattu par la ſatiété & le dégoût.

Mais un perſonnage plus grave, ou du moins un perſonnage plus hautain, vient braver fiérement ma cenſure: paré du titre de philoſophe & de moraliſte, il ſe ſoumet à toute la rigueur de mon examen. Il veut arracher mon ſuffrage, & ne cache pas ſi bien l'impatience de l'obtenir, qu'elle ne perce à travers ſa fauſſe modeſtie. Déja il s'offenſe qu'à la vue de tant de vertus, je n'aie pas d'abord pouſſé un cri d'admiration. Son empreſſement me le rend plus ſuſpect: je me mets en devoir de peſer les motifs de ſes prétendues belles qualités. Mais il ne m'en laiſſe pas le tems, il a diſparu: je l'apperçois

de loin qui, monté ſur des tréteaux, harangue la populace, à qui il en impoſe par un pompeux verbiage.

O philoſophe! ta vertu eſt ſtérile, & ta ſageſſe n'eſt que vanité. Tu cours après les ſtupides applaudiſſemens des hommes. Tu ne recherches, ni le ſolide témoignage de ta conſcience, ni l'approbation, infiniment plus ſolide encore, de cet Etre qui d'un ſeul de ſes regards pénétre tous les abîmes de l'univers! Pourrois-tu ne point ſentir combien ta probité eſt chimérique? Tu te glorifies des beaux noms de citoyen, de fils, & d'ami; & tu méconnois le plus puiſſant des maîtres, le meilleur des peres, le plus grand des bienfaiteurs! Où eſt l'adoration due à ces perfections infinies, d'où découlent tous les vrais biens? Où eſt la reconnoiſſance envers le créateur, qui t'a tiré de la nuit du néant, pour te faire contracter de ſi douces relations avec tes ſemblables? S'il exige que tu rempliſſes les devoirs que ces relations t'impoſent, il te défend ſur-tout d'oublier ce que tu dois à lui-même, à lui qui eſt l'Etre tout-parfait, à lui qui n'a pas

dédaigné de s'unir avec toi par les liaiſons les plus étroites.

Mais tu es toi-même ta propre idole, tu n'enceinſes qu'à tes perfections imaginaires; ou plutôt, ſentant tes imperfections réelles, tu ne cherches qu'à tromper le monde, & à flatter ton orgueil, en te faiſant un nombreux cortége d'ignorans admirateurs. Il ne te ſuffit donc pas de négliger ce qu'il y a de plus excellent dans l'univers; tu veux mettre à ſa place ce qu'il y a de plus vil & de plus mépriſable.

Conſidere tous les ouvrages des hommes, toutes ces productions de l'eſprit humain, dont tu te piques ſi fort de juger en homme de goût & en connoiſſeur. Tu verras que tout ce qu'il y a de plus parfait en chaque genre, eſt toujours produit par celui qui eſt doué de la plus parfaite intelligence. C'eſt donc l'intelligence ſeule que nous admirons, lorſque nous nous récrions ſur les gracieux contours d'une ſtatue bien proportionnée, ou ſur la riante ſymmétrie d'un ſuperbe édifice. Le ſtatuaire & l'architecte ſont toujours

préſens à notre eſprit, lorſque nous réfléchiſſons ſur l'excellence de cet art, qui d'une matiere informe a ſu tirer des expreſſions ſi naturelles & de ſi belles proportions. Quand tu m'invites à contempler, dans ta perſonne, l'harmonie des penchans, l'élévation des ſentimens, & tous les charmes de ton eſprit; ne reconnois-tu pas toi-même que le beau intellectuel eſt ſupérieur à tous les autres genres de beau? Mais pourquoi t'arrêtes-tu? Ne vois tu rien au-delà qui puiſſe mériter ton eſtime? Pendant que tu prodigues tes applaudiſſemens à l'ordre & à la beauté, tu ignores où ſe trouve l'ordre le plus parfait, la beauté la plus conſommée. Compare l'art avec la nature qu'il imite : plus ſes ouvrages approchent du naturel, plus ils ſont eſtimés; mais ces deux choſes demeureront toujours ſéparées par un intervalle immenſe. L'art ne peut copier que la ſurface de la nature : les reſſorts,& les principes internes lui échappent: il ne ſauroit les imiter; ils ſurpaſſent ſes forces, auſſi-bien que ſa comprehenſion. L'art ſe borne à l'imitation des petits ouvrages de

la nature; il ne peut jamais atteindre cette grandeur, & cette magnificence qui brillent dans les chefs-d'œuvres de ſon modele. Serions-nous donc aſſez aveugles pour ne voir ni intelligence, ni deſſein dans l'étonnante ſtructure de l'univers? Serions-nous aſſez inſenſibles pour ne point être ſaiſis d'un mouvement de reſpect & de vénération, à la ſeule idée de cet Etre qui joint à la plus ſublime intelligence la plus haute ſageſſe, & la plus grande bonté?

La béatitude, pour devenir la plus parfaite, doit certainement réſulter de la contemplation des choſes les plus parfaites; mais qu'y a-t-il de plus parfait que la beauté & la vertu? Qu'y a-t-il de plus beau que l'univers? Et qu'elle vertu eſt comparable à la bonté & à la juſtice de l'être ſuprême? Si quelque choſe eſt capable de diminuer le plaiſir que cauſe cette vue; ce doit être, ou notre étroite capacité, qui nous déguiſe une grande partie de ces perfections, ou la briéveté de notre vie, qui ne nous laiſſe pas le tems néceſſaire pour acquérir des connoiſſances ſuffiſantes. Mais quelle conſolation de

pouvoir ſe dire ! Si je fais un digne uſage des facultés dont je ſuis orné, ces mêmes facultés, annoblies & perfectionnées dans une autre vie, me mettront en état de rendre un hommage plus pur à mon Créateur : cet hommage, pour lequel toutes les révolutions ſucceſſives du tems ne ſuffiſent pas, ſera mon occupation pendant l'éternité.

LE

LE SCEPTIQUE.

JE me ſuis défié, de bonne heure, de toutes les déciſions des philoſophes : & je me ſuis toujours ſenti plus de penchant à diſputer ſur leurs dogmes qu'à les embraſſer. Il y a une mépriſe où ils me paroiſſent tomber tous ſans exception ; c'eſt de trop reſſerrer leurs principes, & de ne tenir aucun compte de cette variété que la nature affecte ſi fort dans toutes ſes productions. Un philoſophe s'attache à un principe favori, qui lui fournit quelques bonnes explications ; auſſi-tôt il veut y ſoumettre tout l'univers, & y réduire tous les phénomenes ; ce qui le jette dans des raiſonnemens forcés, & dans des abſurdités ſans nombre. Son étroite capacité ne lui permettant pas de porter ſa vue fort loin, il s'imagine que la nature eſt auſſi bornée dans ſes ouvrages qu'il l'eſt lui-même dans ſes ſpéculations.

Cette foibleſſe ſe manifeſte ſur-tout dans

les diſcuſſions qui ont pour objet la vie humaine, & la méthode de parvenir au bonheur. Ici les bornes des paſſions ſe joignent aux bornes de l'eſprit pour égarer le philoſophe. Chacun a ſon inclination dominante, à laquelle les autres ſont ſubordonnées, & qui, ſans lui laiſſer preſque aucun repos, le gouverne durant tout le cours de ſa vie. Il n'eſt pas aiſé de lui faire comprendre que les choſes qu'il trouve entiérement indifférentes, puiſſent avoir, pour les autres hommes, des agrémens dont il n'a point d'idée. A l'en croire, ce qu'il recherche eſt toujours le plus eſtimable ; ce qu'il deſire mérite le mieux d'être deſiré; là route qu'il ſuit eſt la ſeule qui mène au bonheur.

Il y a mille exemples & mille argumens familiers, propres à détromper ces philoſophes; mais il faudroit auparavant qu'ils ſuſſent ſe défaire des préjugés dont leur raiſon eſt offuſquée. Ils n'auroient qu'à réfléchir ſur cette grande diverſité de penchans qu'on obſerve dans l'eſpece humaine. Où eſt l'homme qui ne ſoit parfaitement content de ſa façon de vivre, & qui ne ſe crût malheureux

de la changer contre celle de ſon voiſin? Ne ſentent-ils pas, en eux-mêmes, les effets de cette variété? Souvent ce qui leur plaît un jour, leur déplaît le lendemain; quelques efforts qu'ils faſſent, il n'eſt pas en leur pouvoir de rappeler leurs inclinations paſſées, & de faire revivre leur ancien goût pour des objets qui actuellement leur paroiſſent indifférens ou déſagréables. Que ſignifient donc ces préférences générales & abſolues? Celui-ci ſe plaît dans le tumulte des villes, celui-là fait l'éloge de la tranquillité champêtre: l'un aime la vie active, l'autre la vie voluptueuſe, un troiſieme la vie retirée. Que s'enſuit-il? Que les goûts ſont différens. D'ailleurs chacun peut ſe convaincre par expérience que tous ces divers genres de vie ont, tour à tour, leur agrément; & qu'il n'y en a aucun dont un homme judicieux, qui ſait les mêler & les varier à propos, ne puiſſe tirer parti.

Mais faudra-t-il donc remettre la choſe au haſard? Faudra-t-il, lorſqu'il s'agit de choiſir un genre de vie, ne prendre conſeil que de ſon caprice, ne jamais demander à la raiſon

quelle eſt la route la plus ſûre pour parvenir au bonheur ? Tout ſeroit-il égal ? Et n'y auroit-il point de différence de conduite à conduite ?

Il y en a ſans doute. De deux hommes qui tendent au même but, l'un peut employer des moyens plus ſûrs que l'autre pour y arriver. Vous voulez acquérir des richeſſes. Tâchez d'être habile dans votre profeſſion, & ſoyez aſſidu à l'exercer : faites-vous des amis & des connoiſſances : évitez la dépenſe : fuyez le plaiſir : ne ſoyez jamais généreux que lorſque la généroſité pourra vous être plus utile que l'épargne. Vous voulez gagner l'eſtime du public. Ne montrez, ni trop de hauteur, ni trop de baſſeſſe. Gardez un juſte milieu entre ces deux extrémités. Si vous êtes inſolent, vous choquerez l'amour-propre des autres. Si vous rampez, vous vous rendrez mépriſable : on ne fera aucun cas de vous, parce que vous paroîtrez n'en faire aucun vous-même.

Mais, me direz-vous, ce ſont-là des maximes communes, que la prudence dicte à tous les hommes, que chaque pere inculque à ſon

fils, & que toute perſonne de bon ſens obſerve dans l'état qu'elle a embraſſé. Quoi donc! Que demandez vous de plus? Prenez-vous les philoſophes pour des magiciens, dont l'art occulte puiſſe vous enſeigner des choſes qui ſurpaſſent les lumieres ordinaires? Ce n'eſt pas, répliquez-vous, pour être inſtruit des moyens que je m'adreſſe aux philoſophes, mais pour connoître la fin que je dois me propoſer. Apprenez-moi quel deſir je dois ſatisfaire, à quelle paſſion je dois me livrer, quel goût je dois ſuivre? Quant au reſte, je me fierai au ſens commun, & à ces regles générales que l'on puiſe dans l'uſage du monde.

Vous me faites repentir de m'être affiché pour philoſophe, par l'embarras où vous me jetez. Si je fais à vos queſtions une réponſe rigoureuſe & ſévere; je riſque de paſſer pour un pédant ridicule. Si je réponds trop librement; vous me prendrez peut-être pour un apologiſte du vice & de la corruption des mœurs. Quoi qu'il en ſoit, je vais vous dire mon ſentiment, en vous priant de n'en tirer aucune conſéquence: ſi vous le regardez

d'un œil auſſi indifférent que je le regarde moi-même, vous ne le jugerez digne, ni de riſée, ni de colere.

S'il y eut jamais un principe paſſablement certain en philoſophie, je crois que c'eſt celui-ci : il n'y a rien qui ſoit, en ſoi-même, beau ou laid, digne d'amour ou de haine, d'eſtime ou de mépris ; ces différentes qualifications dépendent uniquement des ſentimens & des affections de chaque homme en particulier. Comme ce qui, pour un animal, eſt une nourriture ſavoureuſe, eſt un objet de dégoût pour l'autre ; de même ce qui m'affecte agréablement, peut cauſer à un autre des peines & des tourmens. On convient généralement que cela eſt *vrai* par rapport à tous les ſens corporels. Mais, en examinant la choſe de plus près, on trouvera qu'il en eſt de même dans tous les cas où l'ame, concourant avec le corps, mêle, pour ainſi dire, ſes ſentimens intérieurs avec les ſenſations externes.

Prions cet amant paſſionné de nous faire le portrait de ſa maîtreſſe. Il manque d'expreſſions pour nous décrire tous ſes charmes :

il nous demande, avec un grand ſérieux, ſi nous avons vu un ange ou une divinité : nous répondons que nous n'avons pas eu ce bonheur-là. Ah ! dit-il, il eſt donc impoſſible de vous figurer cette céleſte beauté : jamais on ne vit une taille ſi parfaite, des traits ſi bien proportionnés, un air ſi enchanteur, une humeur ſi douce & ſi raviſſante. Tout ce que nous conclurons de-là, c'eſt que le pauvre homme en tient, ou, pour parler plus philoſophiquement, que cet inſtinct qui ſubſiſte entre les deux ſexes, inſtinct commun à tous les animaux, a été déterminé en lui vers un objet particulier, par des qualités qui lui ont laiſſé d'agréables impreſſions. Cette même déeſſe paroîtra, je ne dis pas à un animal d'une autre nature, mais à vous & à moi, un être très-peu divin, & même un être très-indifférent (1).

(1) Ce mélange du ſtyle philoſophique avec le ſtyle fleuri ne plaira point à des lecteurs qui ſe piquent d'une certaine délicateſſe. On pourroit l'excuſer par un grand exemple, par celui de Platon ; mais le bon goût exige l'unité du langage comme celle du ſujet ; ces différens tons tranchent trop

La nature inſpire à tous les animaux une forte prédilection pour leur progéniture. Un enfant qui ouvre la paupiere aux premiers rayons du jour, eſt, aux yeux de tous les ſpectateurs exempts de paſſion, un chétif & pitoyable objet; pour ſa mere, c'eſt un objet précieux, dont elle eſt épriſe juſqu'à la folie, qu'elle préfere à tout ce qu'il y a de plus beau, & de plus accompli. Ce ſentiment, gravé au fond de nos ames, donne du prix aux choſes les moins importantes.

On peut pouſſer cette obſervation plus loin, & l'appliquer même à des cas où le jugement paroît agir tout ſeul, lorſqu'il ap-

---

lorſqu'ils paroiſſent dans le même ouvrage, & ſouvent dans la même période. *Si notre auteur a* voulu philoſopher ſérieuſement, il devoit moins donner à l'imagination. S'il a voulu débiter une philoſophie agréable, il devoit écarter tout ce qui ſent le didactique, ou du moins en uſer ſobrement, comme il a fait dans les diſcours qui précedent. Diſons cependant que le défaut où il tombe, eſt moins le ſien propre que celui de ſa nation; qu'il y tombe plus rarement que la plupart des écrivains anglois : & qu'enfin il le rachete par de grandes beautés. Je n'ai pas eu le courage de refondre ce diſcours; je me ſuis contenté d'adoucir quelques expreſſions. *Note du Trad.*

prouve ou déſapprouve, lorſqu'un objet lui ſemble beau ou laid. Je dis donc que dans ces cas-là même, les qualités qui nous frappent ne ſont point dans les objets ; elles n'exiſtent que dans un ſentiment de l'intelligence qui loue ou qui blâme. Il ne ſera pas fort aiſé de rendre cette vérité ſenſible aux eſprits ſuperficiels. L'uniformité regne plus dans les ſenſations de l'ame que dans celles du corps : & la nature a mis moins de reſſemblance dans l'extérieur que dans l'intérieur des hommes. Le goût ſpirituel paroît ſe régler d'après certains principes : on raiſonne, par exemple, avec plus de ſuccès, ſur un point de critique, que ſur la bonté d'un ragoût, ou ſur l'excellence d'un parfum. Cependant ceci n'empêche pas qu'il n'y ait une différence très-remarquable dans nos déciſions ſur la beauté & ſur la valeur des objets. Nos goûts varient au gré de l'éducation, de l'habitude, de l'humeur, & du caprice. Vous ne perſuaderez jamais à un homme dont l'oreille n'eſt point faite à une muſique ſavante, que les airs italiens ſoient plus beaux que les airs écoſſois : votre goût eſt l'unique preuve que

vous puiſſiez lui en donner ; mais il a ſon goût à lui, auquel il s'en rapporte ; & ce goût lui prouve le contraire. Si vous êtes tous deux ſages, il y a un bon moyen de vous accommoder. Pour peu que vous réfléchiſſiez ſur des cas de cette nature, vous conviendrez que vous avez raiſon l'un & l'autre : vous verrez que la beauté n'eſt qu'une choſe relative, qui conſiſte dans ce ſentiment agréable que les objets produiſent, & qui exiſte dans chaque ame d'une maniere conforme à ſa conſtitution.

Quel peut avoir été le deſſein de la nature, en diverſifiant ainſi la faculté de ſentir dont elle a doué nos ames ? Étoit-ce de nous faire reſpecter ſa puiſſance, en nous montrant que, ſans rien changer dans les objets, elle peut changer, à ſon gré, nos deſirs & nos paſſions, par une ſimple altération de notre intérieur ? Le commun des hommes peut s'arrêter à cette idée ; mais l'homme qui penſe s'éleve, ſi-non à des concluſions plus ſolides, au moins à des vues plus générales.

Dans l'acte du raiſonnement, notre ame

contemple des objets qu'elle croit réels, ſans y rien ajouter, & ſans en rien retrancher. En examinant le ſyſtême de *Ptolomée*, ou celui de *Copernic*, je n'ai d'autre but que de connoître la vraie ſituation des planetes, & de tracer dans mon eſprit les mêmes relations que ces corps gardent entr'eux dans le firmament. Cette opération de mon entendement ſe rapporte donc toujours à un archétype réel, quoique ſouvent inconnu : le vrai & le faux qui ſe trouve, à cet égard, dans mes idées, eſt invariable, & ne dépend en aucune maniere de l'opinion d'autrui. Je ſuppoſe que tout le genre humain s'accorde à faire tourner le ſoleil autour de la terre, & à croire que celle-ci demeure immobile dans le centre de l'univers; tous les argumens qu'on accumule pour prouver le mouvement du ſoleil, ne le font pas avancer d'une ligne; ces argumens ſont erronés & faux de toute éternité.

Il en eſt tout autrement des qualifications de beau & de laid, d'aimable & de révoltant. Ici l'eſprit ne ſe borne pas à la ſimple vue des objets, tels qu'ils ſont en eux-mêmes; cette

vue produit le plaiſir ou la peine, le blâme ou l'approbation; & ce n'eſt que d'après ces ſentimens que nous prononçons ſur les qualités des objets. Or, il eſt prouvé que ces ſentimens dépendent de la conformation particuliere de notre intérieur, conformation qui rend tel ou tel objet propre à nous affecter de telle ou telle façon, & fait naître une eſpece de ſympathie ou d'antipathie entre nos ames & les choſes externes. Suppoſez que nos organes intérieurs, ſi j'oſe me ſervir de cette expreſſion, vinſſent à changer; le ſentiment changeroit avec eux, quoique les objets demeuraſſent les mêmes. Le ſentiment eſt toujours diſtinct de l'objet qui l'excite par ſon action ſur nos facultés: par conſéquent, dès qu'on le ſuppoſe changé, les effets changent auſſi: en un mot, le même objet ne peut jamais produire le même ſentiment dans un eſprit différemment conſtitué.

Il y a des cas où l'on peut ſe convaincre de cette vérité, ſans avoir beſoin de s'enfoncer fort avant dans la ſpéculation; c'eſt lorſque la différence entre le ſentiment & l'objet qui

l'occaſionne, eſt bien marquée. Tout le monde reconnoît que la gloire, la grandeur, la vengeance, ne ſont pas des choſes deſirables par elles-mêmes ; & que la paſſion qui nous y porte fait tout leur prix. Mais on raiſonne tout autrement lorſqu'il s'agit de la beauté, ſoit naturelle, ſoit morale. Alors on ne veut plus attribuer au ſentiment les qualités qui plaiſent ; on les tranſporte dans les objets. Cette erreur vient de ce que le ſentiment n'eſt pas aſſez tumultueux pour ſe diſtinguer, avec force, de la perception qui l'excite.

Un moment de réflexion ſuffit pour nous déſabuſer. N'eſt-il pas vrai que l'on peut avoir une connoiſſance exacte de tous les cercles & de toutes les ellipſes qui entrent dans la repréſentation du ſyſtême de *Copernic*, & de toutes ces ſpirales irrégulieres dont on fait uſage dans celui de *Ptolomée*, ſans que cette connoiſſance nous faſſe appercevoir plus de beauté dans le premier que dans le ſecond ? *Euclide* a démontré, à la rigueur, toutes les propriétés du cercle ; mais nous ne trouvons point de propoſition dans ſes élémens

où il ſoit queſtion de la beauté du cercle. La raiſon en eſt bien évidente ; c'eſt que le beau n'eſt pas une propriété de cette figure : il n'exiſte nulle part dans la courbe dont tous les points ſont également éloignés du centre ; il n'eſt que l'effet qu'elle produit dans une ame capable de ſentir : ni les ſens, ni le compas, ni les raiſonnemens mathématiques, ne le découvriront jamais dans le cercle ou dans ſes attributs.

Ce géometre qui ne trouva point d'autre plaiſir, dans la lecture de Virgile, que de ſuivre le voyage d'Énée ſur la carte, pouvoit avoir une parfaite intelligence de chaque mot latin employé par ce divin poëte, & par conſéquent une idée diſtincte de la narration entiere, plus diſtincte même que ceux qui n'auroient pas ſi bien étudié la géographie. Il connoiſſoit donc tout ce qu'il y a dans l'*Énéïde*, hormis ſa beauté ; c'eſt qu'à proprement parler la beauté n'eſt pas dans le poëme ; elle eſt dans le goût du lecteur : elle doit donc être à jamais inconnue à tous ceux qui n'ont point de délicateſſe dans l'eſprit, & qui ne ſavent point ſentir ; euſſent-ils d'ail-

leurs l'entendement & la ſcience d'un ange de lumiere (1).

Concluons donc que le degré de la jouiſſance ne peut jamais être déterminé d'après la valeur intrinſeque des objets qu'on pourſuit ; & que ce degré eſt toujours proportionel à l'intenſité de la paſſion, combinée avec le ſuccès. Les objets n'ont aucune valeur en eux-mêmes ; ils ne valent que le prix

---

(1) Si je ne craignois de paroître trop profond ; je rappellerois ici cette fameuſe doctrine que la philoſophie moderne a prouvée à la conviction de tout le monde ; c'eſt que les goûts, les couleurs, & toutes les qualités ſenſibles, n'exiſtent point dans les corps, mais uniquement dans les ſens. Il en eſt de même de la beauté & de la laideur, du vice & de la vertu. Comme ſous ce point de vue ces dernieres qualités ne deviennent pas moins réelles que les premieres ; ni les critiques, ni les moraliſtes, n'en doivent prendre aucun ombrage. Quoique les couleurs n'exiſtent que dans les yeux ; cela n'ôte rien au mérite des peintres & des teinturiers : il ſuffit qu'il y ait aſſez d'uniformité dans les ſenſations des hommes pour que ces qualités puiſſent produire les arts, devenir des objets de diſcuſſion, influer ſur notre vie & ſur nos mœurs. Et ſi la découverte phyſique, par rapport aux qualités ſenſibles, ne change rien dans notre conduite ; pourquoi une découverte ſemblable en morale y mettroit-elle du changement ? *Note de l'Auteur.*

que notre ame y attache : plus nous deſirons avec ardeur : plus nous ſommes heureux en ſatisfaiſant nos deſirs. Douterez-vous que cette petite fille, habillée d'une robe neuve, & parée pour un bal d'école, ne goûte une ſatisfaction auſſi complette que ce fameux orateur, dont l'éloquence triomphante gouverne les eſprits, commande aux paſſions, & détermine, à ſon gré, les réſolutions d'une nombreuſe aſſemblée ?

Ainſi toute la différence qu'il y a entre la vie d'un homme, & celle d'un autre homme, ne peut réſulter que de deux choſes, du deſir, & de la jouiſſance ; mais auſſi y a-t-il là ſuffiſamment de quoi produire les deux extrémités les plus oppoſées, je veux dire, le bonheur & le malheur.

Pour être heureux, il faut que le deſir ne ſoit ni trop fort, ni trop foible. S'il eſt trop fort, l'eſprit eſt toujours hors de lui-même, & en proie à un continuel déſordre. Dans le cas contraire, il tombe dans l'indolence & dans la léthargie.

Pour être heureux, il faut avoir les inclinations bienfaiſantes & ſociables, éloignées de

de toute rudeſſe, & de toute férocité. Il s'en faut bien que ces dernieres diſpoſitions cauſent autant de plaiſir que les premieres; voudroit-on comparer la rancune, les animoſités, l'envie, la ſoif de ſe venger, avec l'amitié, la clémence, la bonté, la reconnoiſſance?

Pour être heureux, on ne doit rien avoir de ſombre ni de mélancolique dans l'eſprit; il faut être enjoué & de bonne humeur. Un homme, toujours porté à bien eſpérer & à ſe réjouir, poſſede des richeſſes réelles; au lieu que les craintes & les ſoucis ſont une véritable pauvreté.

La jouiſſance eſt plus ou moins conſtante ou variable, & le plaiſir qui l'accompagne a plus ou moins de durée, ſelon la nature des penchans qui nous dominent. La dévotion philoſophique, par exemple, n'eſt que le fruit paſſager d'une certaine élévation d'eſprit: perſonne n'en eſt plus ſuſceptible que les beaux génies, qui jouiſſent d'un heureux loiſir, & qui ſe ſont nourris d'études & de méditations. Mais les objets inviſibles & détachés des ſens, que la religion naturelle

nous offre, ne ſont pas faits pour ſe conſerver long-tems dans nos ames, & ne ſauroient avoir que peu d'influence ſur notre conduite. Pour rendre cette paſſion plus durable, il faut trouver des moyens d'intéreſſer les ſens & l'imagination : une idée philoſophique de la divinité ne nous ſuffit pas ; nous voulons en avoir une connoiſſance hiſtorique : c'eſt dans cette vue que pluſieurs obſervances, & pluſieurs ſuperſtitions populaires, ont été inventées.

Malgré la diverſité des tempéramens, on peut établir pour maxime univerſelle qu'une vie tiſſue de plaiſirs ne ſe ſoutient pas auſſi long-tems, & qu'elle eſt infiniment plus ſujette au dégoût, qu'une vie laborieuſe. Les amuſemens les plus durables ſont ceux qui demandent une certaine application, témoin le jeu & la chaſſe. Et en général, rien n'eſt plus propre à remplir le vuide de nos jours que l'activité & le travail.

Mais ſouvent le tempérament le mieux diſpoſé ne rencontre point d'objets dont il puiſſe jouir ; & à cet égard les paſſions qui nous portent au dehors ſont moins avanta-

geuſes que celles qui nous concentrent en nous-mêmes : celles-ci nous préſentent des objets plus faciles à ſaiſir, & dont la poſſeſſion nous eſt plus aſſurée. L'amour des ſciences eſt plus propre à faire notre bonheur que l'amour des richeſſes.

Il y a cependant de ces ames fortes, que les mauvais ſuccès ne découragent point : ſi un objet leur échappe, leur bonne humeur n'en ſouffre pas; elles reviennent à la charge avec la même ſérénité, & avec un redoublement de ſoins & d'attentions. C'eſt-là le tour d'eſprit le plus capable de rendre l'homme heureux.

L'eſquiſſe incomplette de la vie humaine que nous venons de tracer, ſuffit pour faire voir que la diſpoſition d'eſprit la plus deſirable eſt l'amour de la vertu, ou, pour mieux dire, ce goût pour la vie active qui nous fait prendre intérêt à la ſociété, qui arme nos cœurs contre les aſſauts de la fortune, modere nos paſſions, nous fait trouver du plaiſir à vivre avec nous-mêmes; & nous fait préférer, en même-tems, les plaiſirs ſociables, & l'agrément de la bonne compagnie, à

toutes les voluptés ſenſuelles. Les perſonnes qui penſent le moins, doivent pourtant avoir reconnu que tous les tours d'eſprit ne ſont pas également propres à faire notre bonheur; qu'il y a telles paſſions & telles humeurs qui nous plaiſent, pendant que telles autres excitent notre averſion. Et, en effet, toute la différence de nos ſituations dépend de l'ame; il n'y en a aucune qui, par elle-même, mérite notre préférence. Le bien & le mal, tant naturel que moral, ne ſont qu'une affaire de goût & de ſentiment. Si nous pouvions, à notre gré, changer ce ſens interne, ce ſeroit le moyen aſſuré de n'être jamais malheureux: le mal n'auroit plus de priſe ſur nous; nouveaux Protées, nous éluderions toutes ſes attaques par un changement de forme continuel.

Mais la nature nous a privé de cette reſſource. La conſtitution de nos ames n'eſt pas plus en notre choix que la ſtructure de nos corps; & le gros des hommes ne ſe figure pas même que l'on pût gagner quelque choſe à en diſpoſer. Comme un courant ſuit les diverſes pentes du terrain qu'il arroſe, le

peuple, ignorant & ſtupide, ſe laiſſe aller aux penchans que la nature lui inſpire; auſſi n'a-t-il aucune prétention à la philoſophie; ce n'eſt pas à ſes uſages qu'on peut appliquer cette médecine de l'ame, tant vantée par les philoſophes. Que dis-je? Le ſage, & même celui dont les ſpéculations ſont les plus profondes, obéiſſent encore au ſouverain empire de la nature : malgré tout leur art, & toute leur induſtrie, il n'eſt pas toujours en leur pouvoir de réprimer la fougue du tempérament, & d'atteindre à ce caractere de vertu qui fait l'objet de tous leurs vœux. La philoſophie n'a que peu de vrais ſectateurs; & ſur ceux-là même elle n'a qu'une autorité très-foible & très-bornée. On peut ſentir le prix de la vertu : on peut ſouhaiter d'être vertueux; mais cela ne ſuffit pas pour le devenir.

Jetez un regard libre ſur le train des actions humaines; vous verrez que le naturel & le tempérament font preſque tout, & que les maximes générales n'ont gueres de pouvoir ſur nous, lorſqu'elles ne s'accordent pas avec nos penchans. Un homme n'a-t-il

point de fortes paſſions? Eſt-il vivement pénétré du ſentiment de l'honneur & de la vertu? Cet homme réglera toujours ſa conduite d'après les préceptes de la morale; ou, s'il lui arrive de s'en écarter, il y reviendra promptement & ſans effort. Mais, d'un autre côté, il y a des ames d'une conſtitution ſi perverſe, ſi inſenſible, je dirois volontiers, ſi calleuſe, que rien ne fait impreſſion ſur elles : la vertu & l'humanité ſont des choſes dont elles n'ont point d'idée : elles ne ſentent aucun amour pour leurs ſemblables, aucun deſir de mériter leur eſtime ou leurs applaudiſſemens. C'eſt-là un mal incurable, & pour lequel la philoſophie n'a point de remede. Ces perſonnes ne peuvent ſe plaire qu'à des choſes baſſes & abjectes, à des voluptés ſenſuelles & groſſieres, ou bien dans la méchanceté, & dans toutes ſortes de paſſions dépravées : leur cœur, inacceſſible aux remords, n'a pas même une étincelle de ce goût pour le bien, qui ſeul eſt en état de réformer le caractere. Pour moi, j'avoue que j'ignore comment il faudroit s'y prendre avec un tel homme, ni par quels raiſonne-

mens il ſeroit poſſible de le corriger. Si je lui parle de la ſatisfaction intérieure que procure une conduite irréprochable, des plaiſirs délicats de l'amour & de l'amitié, ou des plaiſirs durables d'un caractere honnête, & d'une bonne réputation; ce ſont-là peut-être, me répondra-t-il, des plaiſirs pour vous, qui avez l'eſprit tourné d'une certaine façon; mais ce n'en ſont pas pour moi, parce que je ne ſuis pas diſpoſé de même. Je le répete : ma philoſophie ne peut rien ſur un tel homme; il ne me reſte qu'à déplorer le malheur de ſa condition. Mais y auroit-il quelqu'autre ſyſtême propre à y remédier? Ou, en général, ſeroit-il poſſible de rendre tous les hommes vertueux par ſyſtême, quelle que fût la perverſité de leur naturel? L'expérience nous démontre le contraire; & je ne craindrai pas d'en trop dire, en aſſurant que c'eſt de-là que réſulte indirectement le principal avantage de la philoſophie, qui nous corrige plutôt par ſes influences ſecretes & inſenſibles, que par une action immédiate.

Il eſt certain que la culture ſérieuſe des

ſciences & des beaux arts adoucit & apprivoiſe le tempérament : elle fait éclore & entretient, dans notre ame, ces ſentimens purs & délicats ; dans leſquels conſiſtent le vrai honneur & la vraie vertu. Il eſt rare, & même très-rare, qu'un homme qui a du goût & du ſavoir, quelles que ſoient d'ailleurs ſes foibleſſes, ne ſoit au moins honnête homme : ce pli qu'il a pris pour la ſpéculation, doit naturellement le rendre, d'un côté, moins ambitieux, & moins intéreſſé, & de l'autre, plus attentif à ſes devoirs, & aux bienſéances reçues. Il ſentira, avec plus de vivacité, ces différences qui diſtinguent les caracteres & les mœurs. L'étude, loin d'émouſſer ſon goût pour ces choſes, lui donne un nouveau degré de ſenſibilité.

Ces changemens graduels & imperceptibles ne ſont peut-être pas les ſeuls que l'eſprit puiſſe recevoir ; il eſt très-probable que le travail & l'application ont quelque pouvoir ſur lui. Les effets étonnans de l'éducation ſervent à nous convaincre que notre état originel n'eſt pas un état entiérement inflexible ; & qu'au contraire il admet de

changemens & des modifications. Il y a des caracteres auxquels nous ne saurions refuser notre estime : proposons-nous ces caracteres pour modeles : remarquons soigneusement par où ils different du nôtre : veillons sur nous-mêmes : faisons les derniers efforts pour amollir la dureté de nos cœurs. Ce ne sera pas une peine perdue ; nous en ressentirons, avec le tems, les salutaires fruits dans notre tempérament & dans notre constitution.

L'habitude est un moyen puissant pour nous corriger, en nous remplissant de bonnes dispositions, & d'inclinations vertueuses. Accoutumez-vous à une vie sobre & réglée ; vous détesterez la débauche & le libertinage : adonnez-vous à d'honnêtes occupations & aux études ; l'oisiveté vous paroîtra le plus rude des châtimens : faites-vous une loi d'être bon, affable, & poli ; l'orgueil, les brusqueries, les violences vous feront horreur. Si une fois vous êtes convaincu des prérogatives de la vertu, vous ne devez désespérer de rien ; il ne vous manque plus que la résolution de vous contraindre pour quelque

tems. Mais le mal eſt que, pour arriver à la conviction & à de ſemblables réſolutions, il faudroit déja être à demi-vertueux.

Voici donc le triomphe de l'art & de la philoſophie: c'eſt de rectifier le tempérament par degrés, en ne perdant jamais de vue les qualités que nous devons acquérir par des efforts continuels ſur nous-mêmes, & par un long uſage. Mais auſſi ne vois-je pas que d'ailleurs la philoſophie puiſſe rendre de grands ſervices; & j'avouerai que toutes les exhortations & les conſolations que les ſpéculatifs font tant valoir, me paroiſſent extrêmement ſuſpectes.

Je crois avoir prouvé qu'en eux-mêmes les objets externes ne ſont dignes, ni d'amour ni de haine, ni d'eſtime ni de mépris; & qu'à cet égard tout dépend du caractere & de la ſituation de l'eſprit qui les contemple. On ne ſauroit donc ſe ſervir de raiſons directes, pour augmenter ni diminuer notre affection envers quoi que ce ſoit. Si vous êtes un *Domitien*, vous n'irez, ni pourſuivre les bêtes des forêts, comme notre *Guillaume le Roux*, ni conquérir des empires, comme

Alexandre ; vous aimerez mieux tuer des mouches : & vous ferez bien, parce que cela vous amuſera davantage.

Cependant, quoique les paſſions faſſent tout le prix des choſes, il eſt à remarquer qu'en opinant pour ou contre un objet, leur déciſion embraſſe toutes les circonſtances dont cet objet eſt accompagné. Cet homme, àqui la poſſeſſion d'une pierre précieuſe cauſe des tranſports ſi vifs, ne borne pas ſa vue au brillant éclat de cette pierre ; c'eſt plutôt de l'idée de ſa rareté que vient l'émotion qu'il reſſent. Ici donc s'ouvre une carriere pour le philoſophe ; c'eſt à lui de faire naître de ſemblables points de vue, qui pourroient nous échapper ſans ſa direction ; c'eſt encore à lui d'en tirer les moyens propres, ſoit pour fortifier, ſoit pour amortir nos paſſions.

Mais la philoſophie a-t-elle ce pouvoir en effet ? S'il ſeroit peu raiſonnable de le lui refuſer abſolument, ce n'eſt pourtant pas qu'il n'y ait de fortes préſomptions du contraire. Si les points de vue, dira t-on, que la philoſophie propoſe, ſe préſentent naturellement, & ſont à la portée de tout le

monde; on pouvoit ſe paſſer de ſon ſecours: & ſi ce ſont des réflexions peu naturelles & difficiles à ſaiſir, comptez qu'elles ne ſeront d'aucun uſage. L'art & l'induſtrie n'ont point de priſe ſur nos affections. Une penſée que nous enfantons à force de nous tourmenter l'eſprit, & que nous ne retenons qu'avec beaucoup de peine, ne produira jamais rien de ſemblable à ces mouvemens que la nature fait ſortir du fond de nos ames. Vit-on jamais naître ou ſe rallentir une paſſion par les raiſonnemens artificieux de *Séneque* ou d'*Epictete?* J'aimerois autant qu'un amant tentât de ſe guérir, en contemplant ſa maîtreſſe à travers le microſcope. Il y verroit, à la vérité, une peau raboteuſe, & des traits monſtrueux; mais le ſouvenir de ſa figure naturelle demeureroit toujours le plus fort. Les méditations philoſophiques ſont trop recherchées, & trop alambiquées, pour influer ſur nos mœurs, & pour déraciner nos penchans. La philoſophie qui opere ces grands effets a placé ſon ſiége au-deſſus de la région des vapeurs; la reſpiration nous manque dans un air auſſi ſubtil.

C'eſt encore un grand défaut de ces maximes rafinées des philoſophes, qu'elles ne ſauroient jamais affoiblir, ni extirper nos paſſions vicieuſes, ſans produire, en même-tems, les mêmes effets ſur nos diſpoſitions à la vertu, & ſans plonger nos ames dans une léthargique indifférence. Cela vient de la trop grande généralité de ces maximes: elles s'étendent à tout: elles embraſſent toutes nos affections: en vain voudroit-on les diriger d'un ſeul côté; lorſqu'à force d'étude & de contention d'eſprit on croit les tenir, & les avoir fixées à un ſujet unique, les voilà qui, pour ainſi dire, s'éparpillent de toutes parts, & nous laiſſent dans une inſenſibilité univerſelle. Détruiſez vos nerfs; vous ceſſerez d'être ſenſible à la douleur: mais ſerez-vous ſenſible au plaiſir?

Pour nous convaincre de cette vérité, nous n'avons qu'à jeter un coup-d'œil ſur les Apophtegmes les plus célebres de la philoſophie ancienne & moderne. *Que jamais*, me dit un ſage, (1) *les injuſtices, & les*

(1) Plut. *de irâ cohibendâ.*

procédés violens des hommes ne troublent le calme de votre eſprit, au point de le porter à la colere ou au reſſentiment. Si le ſinge eſt malicieux, ſi le tigre eſt cruel; y a-t-il là de quoi vous fâcher? Cette penſée n'eſt bonne qu'à me donner mauvaiſe opinion de tout le genre humain, & à éteindre en moi tout amour pour la ſociété; ſans compter que j'aurois bientôt étouffé les remords, ſi je pouvois croire que le vice m'eſt auſſi naturel que le ſont les inſtincts aux animaux brutes.

Tous les maux viennent de cet ordre des choſes qui fait la perfection du tout. Voudriez-vous que ce divin ordre ſe dérangeât pour vos intérêts particuliers? Mais je vous dis que les maux que j'endure, viennent de la méchanceté & de la perſécution des hommes. *Fort bien; mais je réponds que les vices & les imperfections humaines ſont partie de cet ordre tout parfait:*

Si l'ordre eſt affermi par d'affreuſes tempêtes ;
Pourquoi donc croirez-vous que de coupables têtes,
Qu'un Néron, qu'un Cromwell puiſſent le renverſer(1)?

Soit. Mes vices & mon mécontentement feront partie du même ordre.

Quelqu'un diſoit que, pour être heureux, il falloit ſe mettre au-deſſus des opinions : *le bonheur n'eſt donc fait*, répondit un Spartiate, *que pour les fripons & les brigands* (2).

L'homme eſt né pour la miſere ; & il eſt ſurpris qu'il lui arrive des malheurs ! Chaque déſaſtre lui arrache des plaintes & des lamentations. Ajoutez qu'il a grande raiſon de ſe plaindre d'être né pour la miſere. Ne voilà-t-il pas une admirable conſolation ? Vous voulez me guérir d'un mal ; & vous me donnez mille maux.

---

(1) Foible traduction que l'*Abbé du Reſnel* a faite de ces beaux vers de *Pope* :

Il plagues and earthquakes break not heav'n's deſign ;
Why then a Borgia or a Catiline ?

Note de l'Editeur.

(2) Plut. Lacon. Apophteg.

Ayez toujours préſent à votre eſprit tout ce qui peut arriver aux hommes de plus ſiniſtre, la mort, la maladie, la pauvreté, la privation de la vue, l'exil, la calomnie & les opprobres. Vous en ſupporterez les maux d'autant mieux que vous vous y ſerez atténdu. Je réponds que, ſi je me borne à des réflexions générales, qui me préſentent les objets dans l'éloignement; ces réflexions ne ſauroient me ſervir de préparatif: que ſi au contraire je m'y livre, de façon à en être intimément pénétré, elles empoiſonneront tous mes plaiſirs: l'attente du mal à venir eſt un mal préſent.

Vos chagrins ſont ſuperflus; ils ne changeront point les arrêts de la deſtinée. Hélas oui! cela n'eſt que trop vrai; & c'eſt préciſément ce qui me chagrine.

Cicéron nous offre, dans ſes *Tuſculanes*, une plaiſante méthode de ſe conſoler de la ſurdité. *Combien*, dit-il, *y a-t-il de langues que vous n'entendez pas? Vous n'entendez ni le punique, ni l'eſpagnol, ni le gaulois, ni l'égyptien, &c.; vous êtes autant que ſourd par rapport à toutes ces langues; & vous ne vous en inquiétez pas. Où eſt donc le grand*

grand mal d'être ſourd par rapport à une langue de plus (1) ?

J'aime mieux la répartie d'*Antipater de Cyrene* : quelques femmes ſe plaignoient d'être aveugles ; *comment*, dit-il, *ne ſavez-vous pas qu'on peut goûter des plaiſirs dans les ténebres* (2) ?

Le vrai ſyſtême d'aſtronomie, ſelon M. de Fontenelle, *eſt tout ce qu'il y a de plus propre à guérir de l'ambition, & du deſir de faire des conquêtes. Qu'eſt-ce que toute la terre, en comparaiſon de la vaſte étendue de l'univers ?* Cette réflexion vient manifeſtement de trop loin, pour pouvoir être d'uſage ;

---

(1) Ce paſſage eſt plutôt paraphraſé que traduit ; voici le texte original : *Epicurei noſtri Græcè fari neſciunt, nec Græci Latinè : ergò hi in illorum, & illi in horum ſermone ſurdi : omneſque id nos in iis linguis, quas non intelligimus, ſurdi profectò ſumus.* Tuſc. Quæſt. liv. V. *Note du Traducteur.*

(2) *Nam illud Antipatri Cyrenaici eſt quidem paulò obſcœnius, ſed non abſurda ſententia eſt : cujus cæcitatem cum mulierculæ lamentarentur, quid agiis, inquit, an vobis nulla videtur voluptas eſſe nocturna ? Note du Traducteur.*

& ſi elle pouvoit en être, elle ne tendroit pas moins à détruire le patriotiſme qu'à étouffer l'ambition. C'eſt avec plus de raiſon que ce charmant auteur ajoute : *que les beaux yeux valent toujours leur prix, en dépit de tous les mondes, qu'ils ſe ſauvent de tout, & qu'il n'y a point de ſyſtême qui puiſſe leur faire du mal* (1). Il s'enſuivroit de-là que nous devons y borner notre affection. Mais eſt-ce là le conſeil d'un philoſophe?

L'exil n'eſt pas un mal, dit Plutarque à un proſcrit de ſes amis. *Les géometres nous apprennent que la terre entiere, comparée aux cieux, n'eſt qu'un point : changer de contrée, eſt donc à-peu-près la même choſe que paſſer d'une rue dans l'autre. L'homme n'eſt pas, comme les plantes, attaché à une motte de terre; il peut vivre en tout ſol, & en tout climat* (2). Ces lieux communs ſont

(1) Ces deux paſſages de Fontenelle ne ſont pas plus littéralement cités que celui de Cicéron. Voyez les *Entretiens ſur la Pluralité des Mondes*, Cinquieme Soir. *Note du Traducteur.*

(2) De Exilio.

d'une utilité admirable pour des exilés; mais que ſeroit-ce, s'ils étoient goûtés d'un homme placé à la tête de l'état? Je craindrois qu'ils n'étouffaſſent en lui tout amour de la patrie. Ou bien ſeroit-ce là de ces drogues de charlatan, également bonnes contre la *dyſurie*, & contre le *diabetes*?

Suppoſons une intelligence ſupérieure, enfermée dans un corps tel que le nôtre, & placée ici-bas; la vie humaine lui paroîtra aſſurément une choſe bien petite & bien puérile: à peine pourra-t-elle ſe réſoudre à regarder autour d'elle: & ſans doute il ſeroit bien plus difficile de l'engager à jouer le rôle de Philippe avec attention, que de porter ce même Philippe, après cinquante ans de regne & de conquêtes, à s'acquitter, de bonne grace, des nobles occupations de ſavetier, dont *Lucien* le charge dans les enfers. Or, tout le dédain pour la vie que nous pouvons ſuppoſer à cet être imaginaire, ſe réaliſe ſouvent dans le philoſophe; mais cet état eſt trop peu naturel, pour qu'il en réſulte une aſſiette fixe dans ſon eſprit; & après tout il n'a pas fait l'expérience d'une

meilleure vie. Il voit donc la frivolité des choſes humaines; mais il ne la ſent pas: il eſt ſage, & ſes ſpéculations ſont ſublimes, dans toutes les occaſions où il n'en eſt pas beſoin, je veux dire, auſſi long-tems qu'il n'a point de paſſions à combattre. Tant qu'il ſe contente de voir jouer les autres, il s'étonne de leur hardieſſe & de leur ardeur; mais il n'a pas plutôt mis ſon enjeu, qu'on lui voit les mêmes tranſports & les mêmes convulſions qu'il venoit de condamner comme ſpectateur.

Les livres des philoſophes nous préſentent deux ſortes de réflexions, qui ſembleroient devoir produire de grands effets, d'autant plus qu'elles ſont tirées de la vie commune, & qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit à portée de les faire. Et d'abord, ſi nous penſons à la briéveté & à l'incertitude de nos jours; eſt-ce bien la peine de ſe tant tracaſſer pour parvenir au bonheur? Je veux que nous embraſſions de plus vaſtes plans, & que nous formions de généreux projets pour la poſtérité; ces plans & ces projets ne ſont-ils pas encore des choſes bien frivoles, ſi nous réfléchiſſons

ſur ces révolutions qui changent perpétuellement la face de la terre? Les loix, les ſciences, les livres, & les empires, tout eſt ſujet au tems : entraîné par ce courant rapide, tout s'abîme dans l'immenſe océan de la matiere. Penſée bien propre à mortifier nos paſſions; & cependant bien contraire aux deſſeins de la nature, qui ſe plaît à nous bercer de cette heureuſe illuſion; que la vie eſt une choſe importante. Penſée dangereuſe encore, par l'abus qu'en pourroient faire les patrons de la vie voluptueuſe, pour nous détourner des ſentiers de la vertu, pour nous dégoûter du travail, & pour nous égarer dans les labyrinthes fleuris du plaiſir & de la moleſſe.

Nous liſons, dans *Thucydide*, que du tems de la fameuſe peſte d'Athenes, lors même que la mort exerçoit ſes plus cruels ravages, & menaçoit d'exterminer juſqu'au dernier des habitans, une joie diſſolue s'étoit emparée de tous les eſprits, & qu'on s'exhortoit mutuellement à jouir de la vie, tant qu'elle pouvoit durer. *Bocace* raconte la même choſe, à l'occaſion de la peſte de Flo-

rence. C'eſt par un ſemblable principe que, dans le tems de guerre, le ſoldat porte la prodigalité & le libertinage aux plus grands excès. Le plaiſir préſent eſt toujours d'un grand prix ; ce qui diminue la valeur de toute autre choſe, ne fait qu'augmenter la ſienne.

La ſeconde réflexion dont je voulois parler, eſt priſe de la comparaiſon de notre état avec l'état d'autrui : il ne ſe paſſe point de jour que nous ne la faſſions ; mais nous la faiſons mal : nous aimons mieux nous comparer avec nos ſupérieurs qu'avec ceux qui ſont au-deſſous de nous. C'eſt au philoſophe à ſe garantir de cette foibleſſe : en tournant ſes regards en bas plutôt qu'en haut, il ſe trouvera à ſon aiſe dans la condition où la fortune l'a placé. Il y a peu de perſonnes à qui cette ſource de conſolation ne ſoit ouverte. Avouons pourtant que c'eſt un triſte remede, pour des cœurs ſenſibles, que le ſpectacle des miſeres humaines ; ſpectacle bien plus propre à nourrir nos douleurs qu'à les ſoulager, & qui ſemble moins fait pour étouffer nos plaintes que pour les renouveller, en nous

attendriſſant ſur le ſort de nos ſemblables. Mais, telle eſt l'imperfection des meilleurs remedes que la philoſophie ſoit en état de fournir (1).

---

(1) Il ſe pourroit que le ſceptique eût tort de borner les remedes philoſophiques à ces deux réflexions. Il y en a d'autres, très-efficaces pour nous tranquilliſer, & pour calmer nos paſſions : la philoſophie les ſaiſit, les étudie, les peſe, les rappelle dans l'occaſion, & nous les rend familiers ; ces réflexions peuvent être d'un grand uſage aux eſprits penſifs, bien faits, & modérés. Mais, direz-vous, leur force ſe réduit à rien, ſi elles exigent un naturel diſpoſé d'avance pour les qualités qu'elles devroient nous inſpirer. Soit ; elles ſerviront au moins à fortifier en nous ces diſpoſitions, en nous offrant de nouvelles vues, tendantes au même but. En voici quelques échantillons.

1°. Chaque condition a ſes maux cachés. Ne portez donc envie à perſonne.

2°. Chaque condition a tous les maux connus ; & tout eſt aſſez bien compenſé à cet égard. Contentez-vous donc de la vôtre.

3°. L'habitude émouſſe les ſentimens agréables, auſſi bien que les ſentimens déſagréables : elle rend tout égal.

4°. La ſanté & la bonne humeur ſont les ſeuls vrais biens. Faites-en proviſion ; & mépriſez le reſte.

5°. Je jouis de tant de biens. Pourquoi m'affliger d'un mal ?

Je vais finir par une derniere obſervation. Quoiqu'il ſoit indubitable que le choix de la vertu eſt le plus avantageux de tous, telle eſt

---

6°. Combien n'y en a-t il pas qui ſe trouveroient heureux dans ma ſituation, & qui me l'envient ?

7°. Nous achetons tous nos biens, l'opulence par le travail, la faveur par la flatterie. Et je prétendrois parvenir ſans ſacrifier mes aiſes !

8°. Ne vous attendez-pas à un trop grand bonheur dans cette vie ; la nature humaine n'en eſt pas ſuſceptible.

9°. N'aſpirez pas à un bonheur trop compliqué. Mais cela dépend-il de moi ? Oui, le premier choix eſt en votre pouvoir. Vivre c'eſt jouer : chacun peut choiſir ſon genre de jeu : le gain ou la perte viennent par degrés.

10°. Anticipez par l'eſpérance & par l'imagination, ces ſoulagemens que le tems doit, tôt ou tard, apporter à vos maux.

11°. Je deſire d'être riche ; pourquoi ? Pour me procurer pluſieurs belles choſes, des maiſons, des jardins, un équipage, &c. Mais la nature m'offre par-tout, & ſans qu'il m'en coûte rien, des choſes infiniment plus belles. Si je ſais jouir, elles me ſuffiront. Si je ne le ſais pas, je ne jouirai pas même des richeſſes.

12°. Je veux me faire un nom. Si je me conduis bien, je ſerai eſtimé de tous ceux qui me connoiſſent. Et que m'importent tous les autres ?

cependant la confuſion qui regne dans les choſes humaines qu'on ne doit jamais attendre ici-bas une exacte diſtribution de biens

---

Ces réflexions ſont ſi naturelles qu'il eſt étonnant qu'elles ne ſe préſentent pas à tout le monde, ſi ſolides qu'elles ſembleroient devoir produire une perſuaſion générale. Mais, peut-être qu'en effet les hommes en ſont touchés & perſuadés, lorſqu'ils ne conſidetent la vie humaine qu'en gros, & d'un coup d'œil tranquille. C'eſt tout autre choſe, lorſque quelque accident vient interrompre ce calme. Les paſſions s'enflamment, l'imagination travaille : nous ſommes attirés par des exemples, ou animés par des conſeils : dans ces cas-là, le philoſophe s'évanouit ; l'homme reſte : alors nous cherchons en vain cette perſuaſion qui nous paroiſſoit ſi ferme & ſi inébranlable. Quelle reſſource y a-t-il contre cet inconvénient ? Muniſſez-vous de la lecture des plus excellens livres de morale : recourez à l'érudition de *Plutarque*, à l'eſprit de *Lucien*, à l'éloquence de *Cicéron*, à la bonne humeur de *Montagne*, à l'enthouſiaſme de *Shafisbury*. La morale de leurs écrits pénetre au fond des cœurs, & diſſipe l'enchantement des paſſions. Cependant ne [illegible] pas uniquement à ces ſecours. Faites-vous, par habitude & par réflexion, ce tempérament philoſophique qui fortifie nos penſées, & qui, rendant une grande partie de notre bonheur indépendante des choſes du dehors, émouſſe la pointe des penchans déréglés, & répand la tranquillité dans nos ames. Je dis que vous ne devez mépriſer aucun ſecours ; mais je dis auſſi que vous n'en devez embraſſer aucun avec trop de confiance ; à moins que la nature propice ne vous ait doué d'un heureux tempérament. *Note de l'Aut.*

& de maux. Non ſeulement les biens de la fortune, & les avantages corporels, qui, les uns & les autres, ſont de grand prix, ſont inégalement partagés parmi les bons & les méchans; l'eſprit même, par les paſſions qui l'agitent, eſt aſſujetti, juſqu'à un certain point, à ce déſordre. Le meilleur caractere n'eſt pas toujours accompagné du plus grand bonheur.

Toutes les maladies du corps procedent de quelque partie dérangée; mais la douleur n'eſt pas toujours proportionnée au dérangement; elle croît ou diminue, ſelon le plus ou le moins de ſenſibilité de la partie ſur laquelle les humeurs malignes exercent leur influence. Un mal de dents cauſe des douleurs plus cuiſantes que la *pleuréſie* ou l'*hydropiſie*. Il en eſt de même de la conſtitution interne de l'homme. Tout vice eſt pernicieux à l'ame; mais ce n'eſt pas conſtamment ſur les degrés du vice que la nature a meſuré le trouble ou la ſouffrance qu'il cauſe: ſouvent cette proportion eſt violée; & d'un autre côté, quand même on feroit abſtraction des accidens externes, on ne ſauroit dire que

l'homme le plus vertueux ſoit toujours l'homme le plus fortuné. Aſſurément un naturel ſombre & mélancolique eſt un défaut ; cependant il n'eſt point incompatible avec un vif ſentiment d'honneur & avec la plus haute intégrité. Cette diſpoſition ſuffit pour empoiſonner nos jours, & pour nous rendre très-malheureux ; mais cela n'empêche pas qu'elle ne puiſſe réſider dans l'homme le plus eſtimable. D'autre part, ne voyons-nous pas ſouvent, dans une ame baſſe, dans un homme lâchement intéreſſé, un tempérament joyeux, un eſprit ſerein, une certaine gaieté de cœur ? On ne ſauroit nier que ce ne ſoient-là de bonnes qualités ; mais ne ſont-elles pas récompenſées au-delà de leur mérite ? Et jointes à la proſpérité, ne dédommagent-elles pas abondamment des peines & des remords que le vice peut cauſer ?

Je dis plus. Il arrive très-ſouvent qu'un homme ſujet à certains défauts ſoit d'autant plus à plaindre qu'il lui reſte de bonnes qualités ; & qu'à cet égard il vaudroit mieux pour lui d'être tout-à-fait vicieux. Vous avez un tempérament foible, qui plie ſous la

moindre affliction : avec cela vous avez une ame généreuſe, qui entre vivement dans les intérêts de vos amis : votre malheur en eſt d'autant plus grand ; vous êtes d'autant plus expoſé aux jeux cruels de la fortune. La pudeur eſt certainement une vertu ; mais ne vous expoſe-t-elle pas à mille chagrins, à mille regrets, dont l'effronterie vous auroit préſervé ? Une complexion exceſſivement portée à l'amour, dans un cœur incapable d'amitié, eſt un plus grand bien que cette même complexion dans une belle ame. Ces beaux & nobles ſentimens, ces tranſports de généroſité, dans un homme qui aime, ne ſervent qu'à en faire un eſclave rampant ſous les ordres de ſa maîtreſſe.

En un mot, la vie humaine eſt bien plus ſoumiſe aux caprices de la fortune qu'aux regles du raiſonnement : notre humeur y décide de tout ; les principes généraux n'y font rien, ou peu de choſe ; & l'on doit la regarder plutôt comme une folie, ou comme un paſſe-tems, que comme une affaire ſérieuſe. La remplirons-nous de ſoucis & d'inquiétudes ? Elle n'en vaut pas la peine. La traiterons-

nous avec phlegme & indifférence? Nous perdons tout le plaiſir du jeu. Mais pendant que nous en raiſonnons; la voilà qui s'envole : la mort vient, & quelque accueil qu'on lui faſſe, elle met de niveau le fou & le philoſophe. Réduire la vie à des loix & à des méthodes, c'eſt ſe charger d'une tâche difficile, & le plus ſouvent d'une tâche frivole. N'eſt-ce pas, en un mot, faire trop de cas d'une bagatelle? Mais ceux qui s'enfoncent dans des ſpéculations ſur cette matiere, & qui ſe donnent tant de peine pour s'en former de juſtes idées, ne tombent-ils pas dans le même défaut? Ils diront, pour leur excuſe, que l'uſage le plus amuſant qu'on puiſſe faire de la vie, c'eſt d'en faire un objet de ſpéculation.

Fin du ſecond volume.

TABLE
DES ESSAIS
Contenus dans le Tome ſecond.

NEUVIEME ESSAI. *Sur la Raiſon des Bêtes.* page 1

DIXIEME ESSAI. *Sur les Miracles.* 11

ONZIEME ESSAI. *Sur la Providence particuliere, & ſur l'Etat à venir.* 61

DOUZIEME ESSAI. *Sur la Philoſophie Académique ou Sceptique* 97

LES QUATRE PHILOSOPHES.

Avertiſſement. 135

L'Epicurien. 137

Le Stoïcien. 158

Le Platonicien. 177

Le Sceptique. 185.

Fin de la table.

574389

Digitized by Google

BIBLIOTECA